

L'ART DE LA GUERRE MONGOL

Timothy May

Prologue

À Boukhara, l'une des grandes villes de l'empire khwarazmien, la mosquée du vendredi était pleine. C'était l'an 1220. La foule s'était rassemblée non pas pour entendre un sermon, mais pour écouter les paroles de l'homme qui venait de capturer leur ville. Le guerrier qui montait en chaire après être descendu d'un petit cheval était un étranger. Ses vêtements et son armure indiquaient qu'il était originaire d'un pays lointain. L'auditoire rassemblé de chefs religieux, de médecins, d'érudits et d'autres hommes éminents attendait que l'étranger parle. Lorsqu'il l'a finalement fait, c'était par l'intermédiaire d'un traducteur, qui a dit :

« Ô peuple, sachez que vous avez commis de grands péchés, et que les grands parmi vous ont commis ces péchés. Si vous me demandez quelle preuve j'ai de ces paroles, je dis que c'est parce que je suis le châtiment de Dieu. Si vous n'aviez pas commis de grands péchés, Dieu n'aurait pas envoyé sur vous un châtiment comme le mien. »

Le soi-disant fléau de Dieu, cependant, n'est pas venu simplement pour faire la leçon aux citoyens de Boukhara. Ses soldats pillèrent la ville, et le firent d'une manière très organisée. Après cela, les gens ont été rassemblés en groupes, et ceux qui n'ont pas été tués ont été forcés de marcher avec les vainqueurs. Tout le processus déconcerta les habitants, car la plupart n'avaient aucune idée de qui était l'homme ou pourquoi lui et son armée étaient apparus devant les murs de Boukhara. Mais peu de temps après, leur conquérant, qui s'appelait Chinggis Khan, continuerait avec son armée de Mongols à conquérir le reste de la région et bien plus encore. Les captifs partis avec l'armée victorieuse devaient se demander comment ce désastre avait pu se produire.

Le conflit avait commencé l'année précédente. Le gouverneur de la ville frontalière d'Otrar avait massacré une caravane de l'Empire mongol naissant, probablement avec le consentement du souverain khwarazmien, Muhammad Khwarazmshah II. En représailles, le souverain mongol Chinggis Khan abandonna sa guerre dans le nord de la Chine contre l'Empire Jin et, ne laissant qu'une force symbolique en Chine pour contenir les gains mongols, il rassembla une armée estimée à 150 000 hommes.

À l'automne 1220, Chinggis Khan mena ses armées vers la ville d'Otrar et l'assiégea. Les Mongols attaquèrent jour et nuit jusqu'à ce que la ville tombe et que son gouverneur Inal Khan soit capturé. Alors que le rôle du dirigeant khwarazmien dans le massacre de la caravane restait incertain, on savait qu'Inal Khan avait été directement impliqué. Chinggis Khan ordonna qu'il soit exécuté en faisant remplir ses oreilles et ses yeux d'argent fondu.

Après la prise d'Otrar, Chinggis Khan divisa son armée. Une force marcha vers la ville d'Ourgouentch, au sud de la mer d'Aral. d'autres traversent l'Amou-Daria et ravagent la campagne. Chinggis Khan mena sa propre division à travers le désert de Kizilkum et marcha sur l'importante ville de Boukhara.

Bien que ses armées soient réparties dans tout l'empire khwarazmien, des messagers tinrent le souverain mongol informé de leurs activités. Alors qu'il approchait de Boukhara, son armée se déploya et commença un vaste mouvement d'encercllement qui coupa les communications entre la ville et Muhammad Khwarazmshah. Dans le même temps, des attaques séparées des autres armées mongoles empêchèrent Mohammed de concentrer ses forces.

Boukhara était bien défendue. Douze mille cavaliers renforcèrent sa garnison normale à plus de 20 000 soldats, et une impressionnante citadelle dominait les défenses de la ville. Cependant, les informations que les défenseurs ont reçues étaient décourageantes, car alors que les forces mongoles s'approchaient et encerclaient la ville, les habitants des districts périphériques fuyaient vers Boukhara, apportant des nouvelles inquiétantes de massacres, d'attaques surprises alarmantes et de retraits tout aussi abruptes et inexplicables des Mongols. Au fur et à mesure que les réfugiés affluaient, leur nombre croissant exerçait une pression croissante sur les ressources de la ville, et ses réserves de nourriture et d'eau commençaient à diminuer. Les habitants de Boukhara allaient bientôt apprendre à quel point leurs défenses étaient efficaces.

Après avoir capturé d'autres villes en cours de route, Chinggis Khan et son armée arrivèrent et assiégèrent Boukhara en février ou mars 1220. Le commandant de Boukhara, Kok-Khan, dont la rumeur disait qu'il était un renégat mongol, mena une attaque contre les Mongols au lever du soleil pour les empêcher d'ériger des engins de siège. Son attaque a peut-être aussi été un effort pour percer les lignes mongoles afin d'entrer en contact avec une force de secours. La cavalerie khwarazmienne surgit par une brèche dans les lignes mongoles, qui avait peut-être été intentionnellement laissée ouverte, et lorsque les Mongols se rendirent compte que les Khwarazmiens ne reviendraient pas, ils se mirent à leur poursuite, les attaquant par l'arrière et les flancs. Kok-Khan survécut et retourna à la citadelle, mais la majorité de la cavalerie khwarazmienne fut abattue avant d'atteindre l'Amou-Daria.

Le lendemain, les Boukhariens envoyèrent un comité d'imams et de fonctionnaires à Chinggis Khan pour discuter des conditions. Kok-Khan et la garnison de la citadelle furent exclus de cette réunion, qui se déroula peut-être à son insu. Les Boukhariens se soumirent, Chinggis Khan harangua la population du haut de la chaire de la mosquée, puis les Mongols pillèrent systématiquement la ville.

Cependant, la victoire mongole n'était pas encore complète – la citadelle ne s'était pas rendue. Chinggis Khan donna l'ordre de chasser l'armée khwarazmienne et de prendre la citadelle. Cependant, alors que dans les champs ouverts, les Mongols étaient sans égal, dans les combats de rue, ils étaient plus vulnérables et pouvaient être vaincus. La garnison de Kok-Khan mena une résistance déterminée, lançant souvent des attaques nocturnes dans la ville, avec l'aide des citoyens.

Frustré par cette résistance, Chinggis Khan ordonna que Boukhara soit rasée. L'enfer qui s'ensuivit dura plusieurs jours, et seuls les bâtiments construits en brique – tels que certains des palais et la mosquée du vendredi – survécurent.

Alors que le feu faisait rage, les Mongols ne restèrent pas inactifs. Ils organisèrent la population en une main-d'œuvre et installèrent leurs machines de siège, et lorsque les mangonneaux, les balistes, les échelles et les béliers furent prêts, les Mongols attaquèrent la citadelle. La population de Boukhara servait maintenant de chair à flèches, manœuvrant les béliers et transportant des débris pour remplir les douves. La garnison leur tira dessus avec leurs arcs, lança des pierres de leurs propres mangonneaux et déversa sur eux des pots de naphte enflammé, mais les conscrits de Boukhara continuèrent leur travail, car refuser signifiait une mort certaine aux mains des Mongols.

Le siège a duré des jours. Kok-Khan et ses hommes mirent en place une défense désespérée. Plusieurs fois, ils sont sortis afin de briser les lignes mongoles, mais ils ont été repoussés. Les douves étaient remplies de pierres, de fagots, de gravats, et les corps de la population de Boukhara et des Mongols avançaient sans relâche, s'emparant des défenses extérieures. Puis ils firent irruption dans la citadelle elle-même, lançant du naphta et des explosifs par-dessus les murs et forçant les défenseurs à battre en retraite. Une fois à l'intérieur, les Mongols ont abattu tous ceux qu'ils ont trouvés. Ils étaient particulièrement sévères avec les Turcs. Ces guerriers nomades étaient considérés comme des renégats par les Mongols parce qu'ils avaient refusé de se soumettre à Chinggis Khan, qui se considérait comme le seigneur de toutes les tribus des steppes.

Selon les chroniques, 30 000 Khwarazmiens ont péri dans la seule prise de la citadelle. Pourtant, Chinggis Khan ne s'est pas arrêté là. Pour s'assurer que Boukhara ne puisse plus jamais se rebeller, les murs ont été rasés et d'autres défenses rasées.

Puis le grand conquérant planifia la prochaine étape de sa campagne : un assaut sur la capitale khwarazmienne, Samarcande. Dans ce but, il ordonna à ses hommes de chasser les Boukhariens survivants des ruines incendiées de leur ville et choisit parmi eux des hommes jeunes et forts pour servir d'ouvriers et de chair à flèches. Puis, laissant un commandant nommé Tausha comme *daruqaci* ou gouverneur des ruines de Boukhara, Chinggis Khan rassembla son armée et marcha sur Samarcande.

Lorsque le sultan Mohammed II apprit la chute de Boukhara, il fut horrifié. Non seulement la grande ville était tombée relativement facilement, mais d'autres forces mongoles se déchaînaient à travers Mawarannahr (comme on appelait la terre entre les rivières Syr Darya et Amu Darya). La

peur s'insinua dans le cœur de Mohammed lorsqu'il réalisa que, dans sa cupidité et son orgueil, il avait lâché un loup dans le bercail. Il décida donc d'abandonner Samarkand et le reste de Mawarannahr dans l'espoir de préserver ainsi le reste de son empire. Cependant, ses actions n'ont servi qu'à provoquer Chinggis Khan, qui a envoyé deux généraux pour le poursuivre jusqu'au bout du monde. La décision de Mohammed sapait également son autorité et la loyauté de son armée, et 7 000 hommes firent défection et rejoignirent les rangs des Mongols.

Un homme qui a échappé au carnage de Boukhara a atteint la région voisine du Khurasan. La nouvelle de l'invasion mongole s'était répandue rapidement et les gens le pressaient d'obtenir des informations. Épuisé par son voyage, l'homme répondit simplement : « Ils sont venus, ils ont sapé, ils ont brûlé, ils ont tué, ils ont pillé, et ils sont partis ».

Vingt ans plus tard, un chroniqueur européen reçut la nouvelle d'une autre invasion mongole. C'était Matthew Paris, un moine d'Angleterre, qui recueillait les nouvelles et les potins de l'Europe tout en compilant sa grande chronique, la *Chronica Majora*. Il incluait des rapports sur l'invasion mongole de la Pologne et de la Hongrie ainsi que des informations sur les événements au Moyen-Orient. Son récit est similaire, bien que plus détaillé, à celui du réfugié de Boukhara : *« Ils rasèrent les villes, brûlèrent les bois, démolirent les châteaux, arrachèrent les vignes, détruisirent les jardins et massacrèrent les citoyens et les cultivateurs ; Si, par hasard, ils épargnaient ceux qui mendiaient leur vie, ils les forçaient, comme esclaves de la condition la plus basse, à combattre devant eux contre leurs propres parents. »*

Chapitre 1 :

L'essor et l'expansion de l'Empire mongol, 1185-1265

L'Empire mongol fondé par Chinggis Khan (également connu sous le nom de Gengis Khan en Occident) est devenu le plus grand empire contigu de l'histoire, s'étendant de la mer du Japon à la mer Méditerranée et aux montagnes des Carpates. À son apogée, plus d'un million d'hommes étaient sous les armes et enrôlés dans les armées du Khan, ou empereur de l'Empire mongol. Les khans mongols devinrent déterminés à conquérir le monde et, en effet, avec les ressources dont ils disposaient, il y avait peu de raisons pour qu'ils échouent. Finalement, cependant, leur empire s'est effondré, en partie sous son propre poids. Ce qui suit est une brève histoire de l'essor de l'Empire mongol et de son expansion ultérieure à travers l'Asie et en Europe, jusqu'à ce qu'il se fragmente en quatre royaumes plus petits mais toujours puissants.

L'ascension de Chinggis Khan. L'étape la plus difficile de l'évolution de l'empire mongol fut l'unification de la Mongolie elle-même sous Chinggis Khan. Il n'y avait aucune raison claire pour que Temüjin, comme on appelait Chinggis Khan, devienne la puissance suprême dans la steppe mongole. En effet, il y avait beaucoup plus de chefs et de tribus importants. Les Mongols eux-mêmes étaient une puissance brisée, ayant subi des défaites face à leurs ennemis héréditaires – les Tatars de l'est de la Mongolie et la dynastie Jin, qui régnait sur le nord de la Chine – dans les années 1160. Les ramifications de ces défaites furent immenses et aboutirent à ce que les Mongols déclinent au statut de puissance mineure dans la steppe, nécessitant souvent le soutien de tribus plus puissantes pour résister à l'agression continue des Tatars. Néanmoins, bien que les Mongols soient maintenant sans véritable khan, quelques chefs de clan maintenaient encore la lutte. L'un de ces leaders était Yisügei Bahadur (bahadur signifiant « héros », « brave »). Non seulement Yisügei s'est avéré être un ardent ennemi des Tatars, mais il a également été le catalyseur de nombreux changements qui allaient balayer la Mongolie pour le reste du XII^e siècle.

Yisügei engendra Temüjin de sa femme Hö'elün, qu'il avait acquise par le biais de moyens infâmes, mais traditionnels, d'enlèvement. Hö'elün, membre de la tribu Onggirat, accompagnait son nouveau mari, Chiledu du Merkit, dans ses pâturages, lorsque Yisügei et ses frères l'attaquèrent. Chiledu s'échappa, mais Hö'elün fut enlevée et devint la première et la principale épouse de Yisügei. Elle donna naissance à Temüjin vers 1165, puis à Jochi-Kasar, Kachun et Temüge, ainsi qu'à une fille, la plus jeune enfant, nommée Temülün. De plus, Yisügei avait épousé une seconde femme nommée Ko'agchin, qui lui donna deux autres fils.¹ Ces deux garçons, Bekhter et Belgütei, semblent avoir été légèrement plus âgés que Temüjin, bien qu'ils soient le descendant de la deuxième épouse de Yisügei.

Les enfants ne connaissaient leur père que depuis peu de temps. Quand Temüjin avait 8 ou 9 ans, Yisügei l'a emmené trouver une future épouse. En chemin, ils rencontrèrent Dai-Sechen, un chef parmi les Onggirat, qui convainquit Yisügei que sa propre fille, Börte, à peine plus âgée que Temüjin, serait une bonne épouse pour le garçon. De plus, et peut-être le facteur décisif, Dai-Sechen a prophétisé la grandeur pour le jeune garçon mongol, en disant :

*« Ton fils est un garçon,
qui a du feu dans les yeux,
qui a de la lumière sur le visage. »*

Dai-Sechen a également décrit à Yisügei un rêve qu'il avait fait la nuit précédente, à propos d'un faucon blanc qui s'agrippait au soleil et à la lune alors qu'il volait vers lui. L'interprétation du rêve par le chef Onggirat était que Temüjin était le gerfeau, et qu'en serrant le soleil et la lune, il était évident qu'il gouvernerait le monde.

Yisügei accepta cela comme un bon présage et laissa son fils avec l'Onggirat avant de rentrer chez lui. Au cours de son voyage de retour, il s'arrêta dans un camp pour se reposer, car

parmi les nomades des steppes, il y avait, et il y a encore aujourd'hui, une coutume d'hospitalité envers les voyageurs. Si quelqu'un vient à votre camp pour chercher de la nourriture ou un abri, vous êtes tenu de l'accorder. C'était un comportement typique et réciproque. Malheureusement pour Yisügei, le camp particulier dans lequel il était venu était celui de quelques Tatars. Malgré leur animosité, les Tatars étaient toujours obligés de recevoir leur visiteur et de s'occuper de ses besoins. Néanmoins, ces Tatars, ayant reconnu le chef mongol, empoisonnèrent sa nourriture et sa boisson, et au moment où Yisügei rentra chez lui, il était proche de la mort. Sa dernière demande fut que Temüjin soit ramené à la maison, bien qu'il soit décédé (en 1175) avant l'arrivée de Temüjin.

La mort du père de Temüjin eut de graves conséquences pour les Mongols. Yisügei avait été le chef des Borjigid, l'une des principales divisions parmi les Mongols, mais bien que Temüjin soit rentré chez lui, aucun des autres clans, naturellement, n'a accepté le leadership d'un garçon de 10 ans. Ainsi, la plupart des clans qui avaient suivi Yisügei affluèrent maintenant vers les Tayichiut, un autre groupe mongol important, tandis que le reste trouva le leadership ailleurs. En conséquence, la famille de Temüjin s'est appauvrie.

C'est à cette époque que Temüjin se retrouva mêlé à une lutte pour l'ancienneté avec son demi-frère aîné Bekhter. Alors que Temüjin et son frère Jochi-Kasar ont tué Bekhter lors d'une dispute à propos de la nourriture, la querelle portait finalement sur le pouvoir. 4 En tant que fils aîné de l'épouse aînée de Yisügei, Hö'elün, Temüjin était le plus susceptible de devenir le chef de la famille lorsqu'il obtint sa majorité à l'âge de 15 ans, mais Bekhter avait quelques années de plus. Ainsi, Bekhter obtiendrait naturellement sa majorité en premier, et en tant que tel, il était peu probable qu'il accepte un rang inférieur à son demi-frère cadet Temüjin. Bekhter pouvait également assumer la direction par le mariage lévirat, une tradition courante chez les nomades étant que les fils ou les frères d'un homme décédé pouvaient épouser ses femmes (à l'exclusion bien sûr de leur propre mère). Il était donc possible que Bekhter puisse épouser Hö'elün, et ainsi devenir le père de Temüjin et effectivement son seigneur. Selon toute vraisemblance, le meurtre de son frère par Temüjin avait plus à voir avec cette possibilité que le vol d'une petite nourriture.

Alors que Temüjin repoussait une menace à sa primauté au sein de sa famille, la mort de Bekhter déclencha une réaction parmi les autres Mongols. Le meurtre de son demi-frère viola la coutume nomade, et bien que la famille de Temüjin ne soit plus un acteur majeur de la politique des steppes, elle exigeait toujours de l'attention. En conséquence, les Tayichiut attaquèrent le camp de Temüjin. Bien que Temüjin et ses frères aient évité d'être capturés pendant plusieurs jours, il a finalement été fait prisonnier et emmené au camp de Tayichiut, où il a été détenu pendant peut-être plusieurs années.

S'échappant finalement, Temüjin s'établit progressivement comme le chef d'un petit mais loyal disciple en dehors de sa famille. C'est à cette époque qu'il réclama son épouse à Dai-Sechen. C'était en 1182/3. En plus d'épouser Börte, il a utilisé sa dot pour développer une relation client avec le puissant chef des Kereits, Toghril Ong-Qan. En tant que souverain du Kereit, Toghril dominait la Mongolie centrale dans le bassin des rivières Selenge, Orkhon et Toula. Temüjin a fait preuve d'un flair pour la politique en utilisant les liens de son père Yisügei avec Toghril pour gagner son patronage, Yisügei ayant, à plus d'une occasion, aidé Toghril à gagner ou à regagner son trône. De plus, les deux avaient été frères de sang, ou *anda*, et c'est sur la base de cette relation que Temüjin appela maintenant l'aide de Toghril.

Moins d'un an après avoir obtenu sa fiancée et la protection du puissant khan du Kereit, les Merkit se vengèrent tardivement de l'enlèvement de Hö'elün en attaquant le camp de Temüjin. Alors que Temüjin et les autres s'enfuyaient, incertains de qui les attaquait, Börte fut laissé par inadvertance derrière et emmené par les Merkits. Temüjin se tourna donc vers Toghril pour obtenir de l'aide. Bien que, dans le grand ordre des choses, Temüjin soit une figure mineure dans la hiérarchie de Toghril, ce dernier accepte de l'aider, probablement en raison de l'occasion que cela offre au pillage. Toghril appela également un autre dirigeant mongol, Jamuqa, à se joindre à la campagne. Jamuqa n'était pas seulement un client de Toghril, et très probablement le chef de ses armées, mais aussi un *anda* (frère de sang) de Temüjin, et plus tôt dans sa vie, il avait été une autre victime des déprédations du Merkit. L'attaque qui s'ensuivit contre le Merkit fut un énorme succès,

non seulement reconquérant Börte, mais perturbant et affaiblissant le pouvoir du Merkit pendant plusieurs années.

Pourtant, il y a eu des conséquences imprévues. L'une d'entre elles était qu'au moment où Börte avait été secourue, plusieurs mois s'étaient écoulés et qu'au cours du voyage de retour, elle avait donné naissance à un fils, nommé Jochi. Le nom même signifie « invité », et a été choisi parce que Jochi ne semble pas avoir été un fils de Temüjin, son père réel étant un Merkit à qui Börte avait été donné. Bien que Temüjin ait accepté Jochi comme son fils aîné légitime tout au long de sa vie, cela est devenu une source de tension parmi sa progéniture.

Une autre conséquence de l'attaque de Merkit est que Temüjin rejoint Jamuqa pour un an. Pendant ce temps, Temüjin sert en tant que lieutenant à Jamuqa et apprend beaucoup sur les techniques de la guerre des steppes.⁷ Pourtant, la rivalité entre Jamuqa et Temüjin finit par les séparer. C'est à ce moment-là que le charisme de Temüjin devient très apparent, car lorsque lui et ses disciples se sont séparés de Jamuqa, ils ont été rejoints par plusieurs membres des propres forces de Jamuqa. Bien que quelques membres de la noblesse borjigide rejoignirent Temüjin, la plupart de ceux qui se rallièrent à lui étaient des roturiers, beaucoup d'entre eux à peine au-dessus du statut d'esclaves. En Temüjin, ils ont vu quelqu'un qui ne s'occupait pas seulement des intérêts de l'aristocratie.

Sa séparation d'avec Jamuqa accélère l'ascension de Temüjin au pouvoir, et en 1185, ses proches l'élisent khan des Borjigides. Bien que son protecteur Toghril, et même Jamuqa, l'aient félicité pour son nouveau titre, l'élection a été malhonnête. Typiquement, un dirigeant dans la steppe était choisi parmi les figures dirigeantes de l'aristocratie nomade sur la base de son expérience et de sa capacité à subvenir aux besoins et à protéger la tribu. En 1185, Temüjin avait peut-être 20 ans et avait relativement peu d'expérience par rapport à ses oncles et aux autres membres de la famille qui l'avaient élu, mais il possédait un énorme charisme. En vérité, ceux qui l'ont choisi l'ont fait parce qu'on le pensait malléable et qu'il pouvait être manipulé pour répondre à leurs besoins. À leur grand regret, ils découvriraient bientôt que Temüjin n'était pas une marionnette.

Pourtant, les ennuis de Temüjin ne faisaient que commencer. Les tensions augmentèrent entre Temüjin et son anda Jamuqa et finalement la guerre éclata entre eux. Toghril, en tant que parrain des deux, n'y participa pas. Les deux armées se rencontrèrent en 1187 à la bataille de Dalan Balzhut, où Jamuqa fut victorieux. Bien que Temüjin se soit enfui après sa défaite, peut-être en Chine, à certains égards, la bataille l'a renforcé, car de nombreux anciens disciples de Jamuqa ont rejoint ses rangs lorsque le vainqueur a exercé une terrible vengeance sur ceux qui avaient quitté ses partisans les années précédentes, aliénant ainsi beaucoup de ceux qui étaient restés avec lui.

Ce n'est qu'au début des années 1190 que Temüjin a retrouvé suffisamment de pouvoir pour redevenir une force dans la steppe. Bien que Jamuqa restât une menace, Temüjin estima que le moment était venu de s'occuper des Tatars, qui n'avaient cessé de gagner en puissance. En effet, même l'empire Jin dans le nord de la Chine était préoccupé par leur force. C'est ainsi que les Mongols Borjigides et les Kereit, travaillant de concert avec les Jin, lancèrent une attaque contre les Tatars en 1197 et, pris entre les tenailles des Kereit et des Mongols d'un côté, et les armées Jin de l'autre, les Tatars furent vaincus. Bien que leur pouvoir n'ait pas été complètement détruit, ils ont cessé d'être une menace immédiate pour toutes les parties pour le moment. En conséquence, les Jin reconnurent Toghril comme le principal dirigeant de la steppe et Temüjin comme l'un de ses vassaux importants.

Pendant le reste des années 1190, la force et l'influence de Temüjin ne cessèrent de croître. Lui et Toghril continuèrent à combattre les Merkits, ainsi que les Naiman en Mongolie occidentale, et Temüjin devint un chef militaire compétent. À plus d'une occasion, il a sauvé son suzerain, une fois du Naiman et une seconde fois en le rétablissant sur son trône après une rébellion. En 1200, Temüjin s'établit également comme le souverain incontesté du bassin de la rivière OnanKerulen, la patrie territoriale des Mongols. Le conflit entre les Borjigides et les Tayichiut reprit et aboutit à une bataille majeure, dont Temüjin sortit victorieux. Typiquement, les tribus vaincues étaient ajoutées à

la force de la tribu victorieuse, et de nombreux Tayichiut étaient ainsi ajoutés à la suite de Temüjin. Cependant, sa victoire n'est pas complète, car la majorité des Tayichiut s'échappent.

Une confrontation finale entre Temüjin et les Tayichiut ne se fit pas attendre. Craignant la montée en puissance de Toghril, due en partie au succès de Temüjin, un certain nombre de petites tribus se regroupèrent dans une confédération contre les deux alliés. Comme chef, ils choisirent Jamuqa, qu'ils élurent en 1201 Gur-Khan ou Souverain Universel. Ils marchèrent ensuite contre les Kereit et les Mongols, mais, en les rencontrant à Köyiten, Jamuqa fut battu. Tandis que Toghril poursuivait Jamuqa et le ramenait à la soumission, Temüjin le suivait et renversait les Tayichiut, bien qu'il faillit mourir d'une blessure par flèche à la gorge. La majeure partie des Tayichiut fut ensuite incorporée aux Mongols Borjigides, mais pour s'assurer que la tribu ne le menacerait plus jamais, Temüjin exécuta ses chefs. En prime inattendue, l'Onggirat rejoignit également les partisans de Temüjin.

Surfant sur une vague de succès, il décida alors d'en finir une fois pour toutes avec les Tatars, car ils avaient pris part à la confédération contre les Kereit et les Mongols. Avec l'ajout des Onggirat et des Tayichiut, la force des Mongols a été considérablement accrue. Avant d'attaquer, Temüjin donna un ordre remarquable : personne ne devait s'arrêter pour piller avant qu'il n'en donne l'ordre. Traditionnellement, une fois que les forces nomades atteignaient le camp de l'ennemi, elles le pillaient et s'enfuyaient avec leurs gains, le but des raids et des attaques n'étant pas de décimer un ennemi, mais plutôt de s'enrichir. Temüjin, cependant, voyait un nouveau but à la guerre : garantir la sécurité contre les menaces extérieures. Il voyait la sagesse – ou ce que les observateurs modernes considéreraient comme du bon sens – d'assurer une victoire complète sur un ennemi avant de profiter du butin.

En 1202, Temüjin vainc les Tatars à Dalan Nemürge en Mongolie orientale, près de la rivière Khalkha. Tout comme il l'avait fait avec les Tayichiut, Temüjin ordonna la destruction de l'aristocratie tatar, tandis que les roturiers étaient assimilés aux Mongols et répartis entre les différents clans pour s'assurer qu'ils ne se révéleraient pas gênants. Une fois cela terminé, Temüjin s'occupa ensuite de ses proches. Depuis qu'ils l'avaient élu souverain, les Borjigides considéraient Temüjin comme leur marionnette et ne prêtaient donc aucune attention à son interdiction de pillage lors de l'attaque contre les Tatars. Temüjin confisqua donc leur butin et le redistribua au reste des Mongols.

Bien qu'il soit toujours vassal de Toghril, Temüjin était maintenant devenu le maître de la Mongolie orientale. Son ascension soudaine au pouvoir commença à modifier sa relation avec Toghril, qui se méfia naturellement de son protégé et fut de plus en plus préoccupé par le fait que Temüjin cherchait à l'évincer. D'autres ont nourri sa paranoïa, parmi eux les parents les plus âgés de Temüjin, qui avaient fui à Toghril après que Temüjin ait confisqué leur butin. Jamuqa avait également rejoint Toghril et avait dit du mal de son anda. De plus, le fils de Toghril, Senggüm, considérait Temüjin comme un rival pour la succession au trône de Toghril. En effet, Temüjin chercha à sécuriser sa relation avec Toghril en proposant que son fils Jochi épouse la fille de Senggüm ; Senggüm était outré par son audace. Les conspirateurs ont envisagé d'utiliser la demande en mariage comme une occasion de détruire Temüjin¹⁰, mais les Mongols ont vu clair dans leurs desseins. Néanmoins, un conflit entre les Kereit et les Mongols s'ensuivit. Bien que Temüjin ait subi une défaite, il a réussi à rassembler ses forces et a lancé une attaque surprise sur le camp de Kereit alors qu'ils célébraient leur victoire.

Avec cette défaite du Kereit en 1203, le pouvoir et le prestige de Temüjin augmentèrent considérablement, car cela signifiait qu'il dominait désormais à la fois la Mongolie centrale et orientale. De plus, l'assimilation du Kereit augmenta encore la force de ses forces. Il n'extermina cependant pas l'aristocratie du Kereit. Au lieu de cela, de nombreux parents de Toghril ont été traités honorablement et ont obtenu des postes élevés, car, ayant lui-même servi en tant que vassal de Toghril pendant un certain nombre d'années, beaucoup de ces hommes étaient bien connus de Temüjin et il n'y avait pas de véritable animosité entre les Kereit et les Mongols, contrairement aux Mongols et aux Tatars. De plus, Temüjin a marié de nombreuses filles et petites-filles de Toghril à ses fils et disciples, liant ainsi étroitement les Kereit à la famille royale mongole. Toghril et

Senggüm échappèrent à la défaite. Cependant, la fuite de Toghril fut de courte durée, car un membre de la tribu Naiman tomba sur le vieux khan et le tua sans se rendre compte de qui il était. Senggüm, quant à lui, s'enfuit vers le sud dans le royaume de XiXia (provinces du Ningxia et du Gansu de la Chine moderne).

L'opposition finale à la maîtrise de la steppe par Temüjin est venue de la confédération Naiman. Les Naïmans ont déclenché la guerre. Ayant peu d'estime pour les Mongols, ils croyaient que s'ils frappaient les premiers, ils vaincraient facilement les armées de Temüjin.¹¹ Cependant, alors que les Naïmans rassemblaient leurs forces et tentaient de trouver des alliés parmi d'autres tribus hostiles aux Mongols, leurs plans furent connus de Temüjin. Après de longs débats, Temüjin mena ses forces vers l'ouest. Entre-temps, les Naïmans avaient rassemblé non seulement leurs propres forces considérables, mais aussi les Merkits et une armée dirigée par Jamuqa, composée d'éléments mongols opposés au règne de Temüjin.

Malgré leur caractère agressif, les Mongols étaient plus nombreux que la coalition Naiman. Ainsi, en arrivant sur le territoire de Naiman, Temüjin ordonna à chaque homme d'allumer un feu de camp la nuit pour dissimuler la relative petitesse de leur nombre. La ruse a fonctionné et a retardé l'attaque du Naiman. La confusion qui en résulta quant à la véritable force des Mongols provoqua des dissensions parmi les dirigeants Naiman. Leur khan aîné, Tayang Khan, voulait attirer les Mongols à travers les montagnes de l'Altaï, plus loin dans les pâturages des Naiman, tandis que son fils, Güchülüg, et d'autres poussaient à une attaque directe. Tayang Khan finit par y consentir, mais la décision s'avéra désastreuse. Les Naïmans furent écrasés par le commandement supérieur de Temüjin et les forces disciplinées qu'il avait développées lors de sa conquête de la steppe.

La bataille de la steppe sa'ari fut le couronnement de l'armée de Temüjin. La victoire mongole ici, et dans quelques escarmouches ultérieures, écrasa les Naiman et les Merkit, bien que Güchülüg et Toqtoa Beki, le chef Merkit, se soient tous deux échappés vers l'ouest dans le Kazakhstan moderne. La victoire a également brisé le pouvoir de Jamuqa. Il a finalement été fait prisonnier par trahison, car ses propres disciples l'ont emmené en captivité et l'ont livré au souverain mongol. Temüjin récompensa les hommes qui avaient trahi leur ancien maître en les exécutant, et offrit de pardonner à Jamuqa, mais celui-ci, sentant que le fossé entre eux resterait grand, demanda une mort honorable. Respectant le tabou de l'effusion du sang de l'aristocratie, Jamuqa fut donc roulé dans un tapis et suffoqué.

Avec la défaite des Naiman, la maîtrise de Temüjin sur la steppe mongole était complète, et avec une paix relative établie, il fut couronné en tant que Chinggis Khan (signifiant dirigeant ferme ou féroce) en 1206, lors d'un grand *quriltai* ou congrès. C'est également à ce moment *quriltai* que Chinggis Khan, comme on l'appelait désormais, commença à organiser son nouvel empire ainsi que son armée.

Après avoir stabilisé les steppes de Mongolie, Chinggis Khan commença ensuite à regarder ses voisins. Il y avait plusieurs menaces immédiates, la plupart d'entre elles étant posées par des groupes qui avaient fui la Mongolie à mesure que le pouvoir de Chinggis Khan grandissait, tels que Senggüm du Kereit, Toqtoa du Merkit et Güchülüg du Naiman. L'Empire Jin continua à se mêler des affaires de la steppe alors qu'il tentait de contrôler les différentes tribus. En outre, il y avait un autre groupe, au nord de la Mongolie. Il s'agissait d'un certain nombre de tribus connues collectivement sous le nom de Hoy-in Irgen ou Peuple de la forêt, qui comprenaient des tribus telles que les Oyirad, les Buriyad et les Kirghiz. Ceux-ci avaient tendance à vivre un mode de vie semi-nomade, établissant souvent des villages permanents et vivant davantage de la chasse, de la pêche et de l'agriculture limitée plutôt que du nomadisme pastoral. En général, les Hoy-in Irgen avaient tendance à rester neutres dans les guerres entre les tribus nomades de Mongolie, bien qu'il y ait inévitablement des exceptions, car quelques tribus avaient rejoint la coalition de Jamuqa.

En 1207, Chinggis Khan envoya Jochi avec une armée pour soumettre le Peuple de la Forêt. Quduq-beki des Oyirad se soumit et servit ensuite de guide à Jochi auprès des Tümen Oyirad, qui se soumirent aux Mongols à Shiqshit. En plus de l'Oyirad, Jochi obtint rapidement la soumission du reste des Hoy-in Irgen.

Les Kirghizes dominaient la partie supérieure de la vallée de la rivière Yeneseï, tandis que les Kem-Kemjiüts résidaient le long de son affluent Kemchik. D'un point de vue économique, il était judicieux pour Chinggis Khan d'incorporer cette vallée à son royaume, car les marchands musulmans et ouïghours avaient importé des fourrures et des céréales de cette région fertile pendant des années. Les Kirghizes et les Kem-Kemjiüts se soumirent tous deux à l'armée mongole plutôt que de lui résister, tout comme les Tümeds, qui contrôlaient la région des rivières Ija et Angara.

La première puissance sédentaire que les Mongols ont envahie a été le royaume de Xi-Xia, qui se trouvait au sud-est de l'Empire mongol naissant.¹⁶ L'invasion de Xi-Xia est souvent considérée comme ayant été menée soit comme un tremplin vers l'invasion de l'Empire Jin, soit pour des raisons économiques, mais elle a en fait été envahie pour des raisons liées à la sécurité de la Mongolie.

Bien que militairement inférieur à la dynastie Jin à l'est, Xi-Xia était toujours un État puissant. De plus, il exerçait une certaine influence dans la steppe, en particulier parmi les Kereit, et avait souvent servi de refuge aux dirigeants déchus du Kereit. En effet, Senggüm avait trouvé refuge à Xi-Xia avant d'être forcé de partir après avoir pillé à l'intérieur du royaume.

Chinggis Khan envahit Xi-Xia en 1205, utilisant la présence de Senggüm comme prétexte. Il est également possible que son attaque ait eu pour but de déstabiliser Xi-Xia, et ainsi de garder en déséquilibre un ennemi potentiel – qui abritait également un rival – et d'éloigner sa propre armée de la Mongolie, pendant qu'il assurait son emprise sur son royaume nouvellement conquis.

L'invasion commença sous la forme de raids, au cours desquels les Tangoutes de Xi-Xia ne firent que des tentatives limitées pour repousser les armées mongoles plus mobiles. Ce n'est qu'en 1209 que Chinggis Khan commença une véritable invasion de conquête. Plusieurs villes avaient déjà été prises lorsque les Mongols atteignirent la capitale Zhong-Xiang en mai 1209. Après que le siège de Zhong-Xiang – l'une des premières tentatives des Mongols dans la guerre de siège – se soit prolongé jusqu'en octobre, Chinggis Khan a eu recours à la construction d'une digue pour détourner la rivière Huang He dans la ville, et en janvier, la rivière détournée avait presque effondré les murs. Cependant, la digue s'est ensuite rompue et a inondé le camp mongol, les forçant à se retirer sur des terres plus élevées. Néanmoins, les Tangoutes décidèrent de se rendre plutôt que de continuer à résister.

Entre-temps, les tensions s'étaient également accrues entre le nouvel État de Chinggis Khan et la dynastie Jin du nord de la Chine. Plusieurs tribus qui bordaient l'Empire Jin avaient changé d'allégeance aux Mongols, tandis que d'autres, comme les Juyin, se révoltaient simplement contre les Jin. L'invasion mongole de l'Empire Jin commença en 1211, en partie pour venger les transgressions passées, mais aussi simplement pour obtenir du butin, car ils ne pouvaient plus faire de raids à Xi-Xia depuis qu'il était devenu un État client mongol. Bien que les Mongols aient dévasté une grande partie de l'empire Jin, ils se sont retirés en 1212 et n'ont conservé qu'une petite partie du territoire Jin, principalement pour contrôler les cols montagneux dans les steppes. Ils ont également contraint les Jin à payer une belle somme en tribut.

La paix entre les deux États a été de courte durée. À l'automne 1212, Chinggis Khan envahit à nouveau l'empire Jin dans une attaque sur deux fronts, la seconde armée étant dirigée par Tolui, le plus jeune fils de Chinggis Khan. Les deux forces emmenèrent avec elles des ingénieurs de siège. Les Mongols se retirèrent en 1214, après avoir de nouveau payé un tribut considérable et pris une quantité considérable de butin. Peut-être plus important encore, les Mongols avaient démontré que les forces Jin ne pouvaient pas les vaincre en combat ouvert ; ils ne pouvaient pas non plus compter sur leurs fortifications pour les protéger, car les Mongols ont pris de nombreuses villes et ont lentement bloqué la capitale de Zhongdu (près de l'actuelle Pékin). Comme auparavant, les Mongols maintinrent une présence dans les passes stratégiques après leur retrait, empêchant ainsi les Jin de lancer une attaque en Mongolie.

Alors que la présence mongole se rapprochait vers le sud et restait une menace, l'empereur Jin, Xuan Zong, déplaça sa capitale de Zhongdu à Kaifeng. Cependant, cela viola les termes de son traité de paix avec les Mongols, et Chinggis Khan ordonna une nouvelle invasion plus tard en 1214, peu de temps après le départ de ses forces. Alors que Zhongdu continuait à résister à tous les efforts

pour la capturer, les armées mongoles continuaient à réussir sur le terrain. Zhongdu, cependant, ne put tenir longtemps sans soulagement, et en juin 1215, il se rendit. Au cours de l'invasion, plusieurs généraux Jin changèrent de camp, car il semblait évident que l'empereur et ses conseillers n'avaient aucune idée de la façon de traiter avec les Mongols. De plus, après la chute de Zhongdu, d'autres provinces ont commencé à se rebeller.

À la suite d'une invasion mongole de la Mandchourie, les terres ancestrales des Jin, les Mongols contrôlaient les parties nord et nord-est de l'empire Jin. Bien que Chinggis Khan lui-même se retira en 1216 pour faire face à une rébellion parmi les Hoy-in Irgen, en 1218, la majeure partie de l'Empire était aux mains des Mongols, et de plus en plus de généraux Jin, y compris les Jurchen (les fondateurs de l'empire) et les Khitans et les Chinois Han, changeaient de camp. Il semblait que l'Empire était sur le point de s'effondrer jusqu'à ce que les événements à l'ouest évitent la défaite pendant quinze autres années.

Ces événements se sont produits en Asie centrale. Alors que les Mongols avaient envahi Xi-Xia et l'empire Jin, Chinggis Khan n'avait pas oublié les réfugiés Naiman et Merkit qui avaient fui vers l'ouest. En effet, lorsqu'il envahit l'empire Jin, il prit la décision de placer une armée aux frontières occidentales de son empire pour le protéger de toute attaque éventuelle de Güchülüg. De plus, il avait gagné de nouveaux vassaux à l'ouest, les Ouïghours de Turfan et quelques tribus plus petites s'étant soumis entre 1206 et 1209 alors que son pouvoir grandissait. Beaucoup d'entre eux avaient souffert des attaques des Merkits et des Naiman.

Après avoir fui la Mongolie, Güchülüg s'est finalement frayé un chemin en Asie centrale et a usurpé le trône de l'empire Kara Khitai, dans ce qui est aujourd'hui le Kazakhstan. Cependant, lui et ses membres de la tribu Naiman n'étaient plus soutenus par les Merkits, car après la défaite des Mongols contre les forces renégats combinées de Naiman et Merkit sur la rivière Irtych en 1209, les Merkits avaient fui vers l'ouest et trouvé refuge parmi les Qangli, un groupe turc vivant au nord de la mer d'Aral. Bien que les Naïmans aient pu éviter les Mongols pendant quelques années de plus, les Merkit n'ont pas eu cette chance. Une armée dirigée par deux des généraux les plus doués de Chinggis Khan, Jebe et Sübedei, les poursuivit sur le territoire de Qangli et les vainquit. Jebe et Sübedei n'ont pas tenté d'incorporer les Qangli dans l'Empire mongol à cette époque – ils ont simplement terminé leur tâche et sont rentrés chez eux.

Cependant, ce n'était pas aussi facile qu'ils l'avaient espéré, car lors de leur voyage de retour, ils rencontrèrent une armée khwarazmienne dirigée par le sultan Mohammed II. Les généraux mongols avaient des ordres stricts pour éviter la confrontation avec l'empire khwarazmien, mais le sultan Mohammed les considéra comme une menace et déclencha une bataille. Les combats se poursuivirent jusqu'au soir, lorsque les deux camps se retirèrent pour la nuit et que les Mongols se retirèrent à la faveur de l'obscurité. Bien que ce soient les Mongols qui se soient retirés, Mohammed était clairement ébranlé par la rencontre, car ses forces avaient dépassé en nombre les Mongols mais n'avaient pas pu les vaincre. Selon un chroniqueur, « les Mongols avaient rempli le cœur de Mahomet de terreur », car il n'avait jamais vu auparavant une armée aussi féroce au combat.

Cette crainte s'est estompée au fil du temps lorsque Mahomet a étendu son propre empire en Afghanistan et en Perse, et que ses courtisans flagorneurs l'ont appelé un second Alexandre le Grand. Ainsi, lorsque le gouverneur de la ville d'Otrar sur le fleuve Syr Darya massacra une caravane parrainée par les Mongols en 1218 pour espionnage, Mohammed ne s'inquiéta pas, même si les Mongols étaient maintenant ses voisins. (Plus tôt en 1218, Jebe avait mis fin à l'usurpation de Kara Khitai par Güchülüg et poursuivi le prince jusqu'à sa mort. L'ancien empire de Kara Khitai a ensuite été absorbé par l'Empire mongol.) Il ne fait aucun doute que les soupçons du gouverneur d'Otrar étaient exacts, car les Mongols utilisaient les marchands comme espions en plus de recueillir des renseignements auprès d'eux par le biais de conversations. Chinggis Khan a d'abord exigé une compensation par la voie diplomatique, mais Mohammed a refusé de le traiter d'égal à égal. De plus, il exécuta l'un des envoyés et brûla les barbes des deux autres. Peut-être croyait-il que, puisque les Mongols étaient impliqués dans une guerre contre l'empire Jin en Chine, ils ne seraient pas disposés à se battre également en Asie centrale. Ou peut-être croyait-il aux flatteries de

ses courtisans et avait-il foi en ses propres capacités et en la force de son armée de 400 000 hommes. Dans les deux cas, il a mal choisi sa ligne de conduite.

Une fois que la nouvelle des mauvais traitements infligés à ses envoyés parvint à Chinggis Khan, il mit ses propres plans pour les Jin en attente et ordonna à son lieutenant Muqali de prendre le commandement en territoire mongol et, si possible, d'en finir avec les Jin. Muqali ne disposait que de 30 000 soldats mongols, mais fut augmenté par des milliers de Khitans, de Jurchens, de Tangut et de Chinois Han qui avaient rejoint les Mongols. Pendant ce temps, Chinggis Khan rassembla une force estimée à 150 000 cavaliers et marcha sur l'empire khwarazmien.

L'invasion commença à la fin de l'été ou au début de l'automne 1219, lorsque les Mongols descendirent sur Otrar, théâtre du massacre. La ville tomba rapidement et le gouverneur fut exécuté, apparemment en se faisant verser de l'argent fondu dans les yeux et les oreilles pour assouvir son avarice. À partir d'Otrar, l'armée mongole se divisa en cinq forces, chaque division frappant contre des cibles différentes pour empêcher les Khwarazmiens d'utiliser leur supériorité numérique sur le terrain en les obligeant à défendre les nombreuses villes de l'empire. L'une après l'autre, les villes de Mawarannahr tombèrent. Lorsque Mahomet finit par s'enfuir à travers l'Amou-Daria, Chinggis Khan envoya ses généraux de confiance Jebe et Sübedei à sa poursuite pendant qu'il poursuivait la guerre. Mohammed finit par s'échapper sur une île de la mer Caspienne, où il mourut en 1221 de la manière la moins royale, vêtu de haillons et souffrant de dysenterie ou de pleurésie. Pendant ce temps, son fils Jalal al-Din tenta d'arrêter l'avancée mongole. Après un certain succès, il attira l'attention de Chinggis Khan lui-même, qui le poursuivit jusqu'à l'Indus et le vainquit au combat. Le prince, cependant, échappa à la capture et s'enfuit en Inde.

Bien que les Mongols aient complètement vaincu les Khwarazmiens, ils ont progressivement commencé à retirer leurs armées de Perse et d'Afghanistan. Plutôt que d'essayer d'incorporer l'ensemble de l'empire khwarazmien, les Mongols n'annexèrent que Mawarannahr et fixèrent la rivière Amou-Daria comme leur frontière. Ne conserver qu'une partie de leurs conquêtes, afin de ne pas trop étendre leurs armées, est devenu par la suite une pratique courante lors de l'expansion de l'Empire mongol.

Pendant ce temps, Jebe et Sübedei continuèrent à chevaucher vers l'ouest, traversant les montagnes du Caucase et battant une armée géorgienne. En effet, cette rencontre en 1221-1222 eut des ramifications plus importantes, car les Géorgiens avaient prévu de participer à la cinquième croisade, mais en furent empêchés par l'invasion mongole. Bien que Jebe soit mort en traversant les montagnes, Sübedei a continué la campagne, et avant de finalement rejoindre les armées mongoles dans les steppes du Kazakhstan moderne, il a vaincu les Turcs Kipchak et, plus tard, une armée combinée de Turcs et de princes russes ou Rus' à la bataille de la rivière Khalkha en 1223. Non seulement il a vaincu plusieurs armées et complété un circuit d'environ 5 000 milles, mais il y est parvenu sans l'aide de renforts ou d'appareils de navigation modernes. En effet, de nombreuses nations qu'il rencontra étaient perplexes quant à l'identité des Mongols et à leur origine. Un chroniqueur russe perplexe écrivit à propos des mystérieux adversaires de la Rus' à la rivière Khalkha : « La même année, à cause de nos péchés, il vint des tribus inconnues, et certains les appelèrent Tartares... Dieu seul sait qui sont ces gens ni d'où ils viennent ».

En effet, les Mongols ont disparu aussi vite qu'ils étaient apparus. L'une des raisons de leur retrait de l'empire khwarazmien était l'arrivée de la nouvelle que les Tangoutes de Xi-Xia s'étaient rebellés. Bien qu'il soit souvent dit que Chinggis Khan a détruit Xi-Xia pour de bon parce que le souverain des Tangoutes a refusé de fournir des troupes pour la campagne de Khwarazmien, ce n'est pas tout à fait exact. En fait, les Tangoutes ont servi les Mongols contre les Jin jusqu'en 1223, date à laquelle ils se sont rebellés et ont rejoint les Jin contre les Mongols. Muqali meurt la même année, forçant Chinggis Khan à revenir pour faire face à la situation. Malgré cela, il n'envahit pas Xi-Xia avant 1225, mais avait néanmoins envahi la plus grande partie du royaume à la fin de 1226. Seule la capitale restait inconquise en 1227. La survie des Tangoutes a été prolongée de peu de temps lorsque Chinggis Khan, maintenant dans la soixantaine, est tombé de son cheval alors qu'il chassait. Ses blessures ralentirent le siège, car ses princes et ses généraux étaient plus préoccupés par sa santé, et ils l'exhortèrent à mettre fin au siège et à retourner en Mongolie. Chinggis Khan

refusa cependant et mourut de ses blessures le 18 août 1227 après avoir ordonné à ses commandants de cacher sa mort jusqu'à ce que la capitale Xi-Xia soit prise. Lorsqu'il tomba enfin, aucune clémence ne fut manifestée envers ses habitants, comme il l'avait ordonné.

Rêves de conquête du monde : l'Empire sous Ögödei. Avec la mort de Chinggis Khan et la destruction du Tangut, la prochaine question à laquelle les Mongols étaient confrontés était le choix d'un nouveau dirigeant. Bien que Tolui ait peut-être été le meilleur candidat en termes de capacité militaire et de leadership, Ögödei a finalement été choisi pour réussir et a été élevé au trône en 1229/30. La principale raison de son choix était son tempérament : il était sage, calme et avait le talent de trouver des compromis entre ses frères les plus querelleurs, Jochi et Chaghatay.

Ögödei ne resta pas longtemps sur son trône. En 1230, il ordonna aux armées mongoles de retourner dans l'empire Jin. Depuis la mort de Muqali, de nombreux anciens alliés des Mongols avaient vacillé, et certains avaient même rejoint les Jin. De plus, les lieutenants de Muqali se révélèrent moins capables que lui, obligeant les Mongols à abandonner une grande partie du territoire qu'ils détenaient auparavant. Plutôt que de simplement tenter de récupérer ces pertes, Ögödei était plus préoccupé par la destruction des Jin une fois pour toutes. C'est dans cet esprit que lui et Tolui menèrent des armées dans le territoire Jin, puis se séparèrent et attaquèrent plusieurs cibles.

Bien que Tolui mourût en 1231, les Mongols continuèrent d'avancer. À ce moment-là, les Jin ne détenaient plus que le Honan oriental, et les Mongols prirent la nouvelle capitale de Kaifeng en 1233. Peu de temps avant sa chute, l'empereur Jin, Ai-Tsung, s'enfuit à Caizhou, ignorant l'avertissement de ses commandants selon lequel elle était mal protégée. L'empereur a appris à quel point la ville n'était pas préparée une fois les Mongols arrivés. Le siège commença en octobre 1233 et se poursuivit jusqu'en février 1234, lorsque, affamé et inondé par une rivière détournée, Caizhou se rendit.

Même si Ögödei envahit l'empire Jin, les Mongols étaient actifs sur d'autres fronts. En 1230, il ordonne au général mongol Chormaqan de traverser l'Amou-Daria et de reprendre la guerre contre Jalal al-Din. Jalal al-Din s'enfuit devant les forces de Chormaqan en Transcaucasie (la région au sud des montagnes du Caucase). Alors qu'une armée le poursuivait, Chormaqan obtint rapidement la soumission des différents royaumes de Perse en 1231, à l'exception d'Ispahan, qui tomba finalement en 1237. Jalal al-Din fut tué par des paysans kurdes en 1231, mais les Mongols n'accordèrent à la Transcaucasie qu'un bref répit. Après avoir consolidé la domination mongole en Perse, Chormaqan envahit la Transcaucasie en 1236. En raison des invasions de Jalal al-Din ainsi que de la précédente invasion mongole de 1221-1222, les Géorgiens et les Arméniens n'ont fait aucune tentative pour affronter les Mongols sur le terrain, et après une série de sièges, la Géorgie, l'Arménie et ce qui est aujourd'hui l'Azerbaïdjan étaient tous tombés aux mains des Mongols en 1239.

En 1236, une armée de 150 000 Mongols, dont plusieurs petits-fils de Chinggis Khan, envahit les terres des Turcs Kiptchak et des Bulgares sur la Volga. Cette invasion fut menée par Sübedei et Batu, fils de Jotchi (mort en 1225). Malgré une résistance acharnée, ni les Kipchaks ni les Bulgars ne purent résister à l'assaut mongol. Beaucoup de Kipchaks ont fui devant les Mongols, certains d'entre eux ont atteint la Hongrie. D'autres ont été incorporés dans la machine militaire mongole.

Au cours de l'hiver 1238, les Mongols avancèrent contre les principautés de la Rus', utilisant les rivières gelées comme routes. Les Rus' fragmentées découvrirent qu'elles ne pouvaient pas vaincre les Mongols en combat ouvert, et qu'elles étaient tout aussi habiles à la guerre de siège, de sorte que l'une après l'autre, les villes du nord de la Rus' tombèrent. À la fin de 1238 et en 1239, les villes du sud de la Rus' succombèrent également aux attaques mongoles, tout comme les tribus des steppes du sud. La grande ville de Kiev, centre de la civilisation rus', a été l'une des dernières villes à tomber, après des jours de bombardements continus. Parmi les principales villes de la Rus' qui ne se soumirent pas à l'approche des Mongols, seule Novgorod fut épargnée par l'attaque, en raison d'un dégel opportun qui dissuada la cavalerie mongole d'avancer davantage. Néanmoins, les

Novgorodiens virent qu'il était sage de se soumettre pacifiquement aux Mongols plutôt que d'encourir leur colère.

En 1241, Sübedei mena le gros de l'armée mongole vers l'ouest. Elle se divisa en deux forces, dont la plus petite, commandée par Baidar et Qadan, envahit la Pologne tandis que la plus grande, sous les ordres de Sübedei et de Batu, traversa les Carpates. Tout au plus, Baidar et Qadan ne dirigeaient que 20 000 hommes. Ils cherchèrent donc à éviter les engagements directs et menèrent de nombreux raids. Finalement, ils livrèrent une bataille rangée à Liegnitz contre une armée combinée de Polonais, d'Allemands et de Chevaliers Teutoniques (un ordre religieux militaire qui avait été formé pendant les croisades), les Mongols détruisant cette force avant qu'elle ne puisse être renforcée par le roi Vaclav (Wenceslas) de Bohême. Baidar et Qadan se déplacèrent ensuite vers le sud pour rejoindre l'autre armée mongole.

Entre-temps, Batu et Sübedei s'étaient frayé un chemin à travers les Carpates par cinq routes différentes. Contrairement aux Khwarazmiens, le roi hongrois, Béla IV, n'attendait pas les Mongols dans ses châteaux. Au lieu de cela, il marcha avec son armée jusqu'à un point le long de la rivière Sajo dans la plaine de Mohi. L'armée hongroise était considérée par beaucoup comme possédant la meilleure cavalerie d'Europe. Cependant, il s'avéra de peu d'utilité contre les Mongols, qui le décimèrent en avril 1241. À l'aide d'un barrage roulant de flèches et de coups de catapulte, les Mongols s'emparèrent d'un pont lourdement défendu. Puis une autre force lança une attaque arrière en traversant un autre point de la rivière, de sorte que les Hongrois se retrouvèrent bientôt piégés dans leur camp. Les Mongols n'ont pas encore lancé d'assaut final. Au lieu de cela, ils ont laissé un vide dans leurs lignes. Les Hongrois ont pris cela pour une erreur de la part des Mongols et ont commencé à fuir par elle, mais c'était une ruse. Alors que les Hongrois fuyaient de manière désordonnée, la cavalerie mongole descendit sur eux et les détruisit. Les forces mongoles se sont ensuite répandues dans toute la Hongrie et en Valachie et en Serbie. Le roi Béla IV lui-même s'échappa de justesse dans la mer Adriatique avant l'arrivée des troupes mongoles qui le poursuivaient.

Il semblait aux contemporains que les Mongols étaient sur le point d'envahir le reste de l'Europe, mais soudainement, ils se sont retirés de Hongrie. La raison exacte de cela reste un point de débat parmi les spécialistes, mais un facteur qui a certainement joué un rôle est la mort d'Ögödei en 1240/1.

La mort d'Ögödei modifia radicalement l'Empire mongol. C'est pendant son règne que les Mongols commencèrent à concevoir la conquête du monde. Bien que cette idée soit souvent attribuée à Chinggis Khan, en vérité, ses actions semblent la démentir. Son objectif semble avoir été de protéger les steppes de Mongolie des menaces extérieures plutôt que de dominer les cultures sédentaires. Les raids et l'obligation pour les États sédentaires de payer un tribut y contribuaient et étaient économiquement rentables. Ögödei, en revanche, a embrassé et encouragé l'idée de conquête. De plus, il approuva la création d'un appareil administratif efficace pour gouverner l'empire.

Sa mort provoqua cependant une crise, car il n'avait pas choisi de successeur. En effet, sa mort, due soit à l'alcoolisme, soit au poison, a révélé les tensions entre les petits-fils de Chinggis Khan.

Signes de tension : Güyük Khan et les régents. La veuve et sixième épouse d'Ögödei, Töregene, assumait le rôle de régente après sa mort. L'une de ses premières obligations fut l'organisation d'un *quriltai* afin de choisir un nouveau Khan. Son choix privé s'est porté sur son propre fils, Güyük. Cependant, Töregene fut lente à organiser la réunion, en partie à cause de sa propre ambition de pouvoir. En tant que régente, Töregene dirigeait essentiellement l'empire. Ceux qui n'étaient pas d'accord avec ses ambitions, y compris de nombreux ministres de haut rang, couraient le risque de la mort. En 1246, cependant, Güyük est élu Khan. Bien qu'il ait corrigé de nombreuses pratiques de corruption introduites pendant la régence de Töregene, tout n'allait pas bien au sein de l'empire.

Güyük et Batu, le fils de Jochi, n'étaient pas d'accord sur beaucoup de choses. Une grande partie de leur animosité provenait de l'ascendance douteuse de Jochi. De plus, les deux hommes se

sont affrontés pendant la campagne de l'Ouest, alors que seule la présence de Sübedei avait empêché un conflit physique. Güyük fut renvoyé à Ögödei, qui devint furieux contre son fils. Auparavant, on pensait que Güyük était l'héritier incontesté du trône, mais au moment de la mort d'Ögödei, Güyük était tombé en disgrâce. Güyük n'avait pas non plus oublié sa querelle avec Batu, qui s'intensifia par le refus de Batu de venir au *quriltai* pour l'ascension de Güyük sur le trône. Güyük prépara en fait une armée, apparemment pour achever la conquête de l'Europe, mais beaucoup soupçonnaient qu'elle devait faire la guerre à Batu. En fin de compte, cependant, cela n'a pas d'importance, car Güyük meurt en 1248.

Sa femme Oghul-Qaimish assumait alors la régence, qui dura jusqu'en 1250. Pendant ce temps, il s'est passé très peu de choses dans le domaine mongol. En effet, elle montra très peu d'intérêt pour l'organisation d'un *quriltai*, jusqu'à ce qu'un coup d'État mené par des membres de la famille de Tolui mette fin à la régence et conduise à l'élection de Möngke Khan.

Malgré le bref règne de Güyük et le leadership parfois inefficace des régents, les Mongols continuèrent activement à étendre leur empire. La guerre contre la dynastie Song de la Chine du Sud commença sous le règne d'Ögödei et se poursuivit de manière sporadique tout au long des années 1240. Au Moyen-Orient, Baiju, le lieutenant de Chormaqan (également mort en 1240), conquiert le sultanat seldjoukide de Rum (Turquie moderne) en 1243. Les armées mongoles du Moyen-Orient ont attaqué la Syrie et les États croisés, menaçant Antioche, et lançant de nombreux raids contre Bagdad. Mais sans stabilité politique, les Mongols furent incapables d'organiser des campagnes de conquête à grande échelle jusqu'à la succession de Möngke Khan.

Apogée et dissolution : l'empire de Möngke Khan. Les Mongols ont atteint l'apogée de leur puissance sous le règne de Möngke Khan. En montant sur le trône avec l'aide de sa mère Sorqoqtani, politiquement rusée, et de la puissance militaire de son cousin Batu, Möngke corrigea la corruption qui s'était infiltrée dans les pratiques administratives de l'empire pendant les régences de Töregene et d'Oghul-Qaimish. En outre, il purgea de nombreux descendants d'Ögödei et de Chaghatay après qu'ils eurent tenté un coup d'État. Toute menace à l'ascendant des Toluides était traitée avec agressivité.

Après avoir stabilisé l'empire, Möngke chercha alors à l'étendre. À cette époque, les Mongols avaient environ un million d'hommes sous les armes, allant des archers à cheval nomades qui constituaient le noyau de leurs armées, aux ingénieurs, aux artilleurs de siège et, bien sûr, à l'infanterie pour garnir les villes et les forteresses.

Möngke prévoyait de mener deux grandes campagnes, destinées à éponger les puissances qui ne s'étaient pas soumises lorsqu'elles avaient été sollicitées. La première campagne, menée par Möngke lui-même, avec l'aide de son jeune frère Khubilai, fut l'invasion de l'Empire Song du sud de la Chine. Les Mongols étaient en guerre contre les Song depuis le règne d'Ögödei, mais avaient fait peu de progrès. Non seulement le sud de la Chine était inadapté à la guerre de cavalerie en raison de sa géographie, qui allait des montagnes aux plaines inondées utilisées pour la culture du riz, mais les Song avaient des villes fortement fortifiées. Bien que les Mongols soient devenus extrêmement habiles dans la guerre de siège, les défenseurs Song étaient tout aussi doués pour défendre leurs villes et utiliser les dernières avancées technologiques contre les Mongols, comme la poudre à canon.

La deuxième campagne était dirigée contre les régions du Moyen-Orient qui ne s'étaient pas encore soumises ou dont les dirigeants n'étaient pas venus en personne pour manifester leur obéissance. Deux puissances en particulier concernaient les Mongols. La première était celle des ismaéliens d'Alamut, dans les montagnes de l'Elbrouz en Iran, au sud de la mer Caspienne et au Quhistan. Les ismaéliens, des musulmans chiites qui sont devenus connus en Occident sous le nom d'Assassins, avaient été des alliés des Mongols lors de l'invasion de l'empire khwarazmien ainsi que pendant la période du règne de Chormaqan au Moyen-Orient. Après 1240, cependant, les ismaéliens ont commencé à considérer les Mongols comme une menace – une perception exacte, car les Mongols avaient maintenant déterminé que le Ciel décrétait qu'ils devaient gouverner le monde. De plus, les ismaéliens avaient tenté d'assassiner Möngke. La deuxième cible de l'armée mongole dirigée par Hülegü, un autre frère de Möngke, était le califat abbasside de Bagdad. En

théorie, le calife Musta'sim ibn Mustansir était le souverain du monde islamique en tant que successeur du prophète Mohammed. En réalité, le califat abbasside s'est considérablement rétréci depuis sa création au VIII^e siècle, alors que des dirigeants laïcs ont surgi dans les provinces frontalières pour prendre le pouvoir, d'abord avec la bénédiction du calife, puis avec peu de considération pour lui. Dans les années 1250, le califat était en réalité un petit royaume centré sur la ville de Bagdad, avec peu d'autorité temporelle au-delà de la région environnante.

La campagne de Hülegü commença à un rythme tranquille lorsque son armée quitta la Mongolie en 1255. À mesure qu'il avançait, les éclaireurs et les officiels chevauchaient pour se procurer des pâturages adéquats. Cela a également provoqué une redistribution des *tammacin*, ou troupes stationnées le long de la frontière de l'empire mongol. Ceux-ci avanceraient vers de nouvelles positions, laissant ainsi leurs anciens pâturages occupés par l'armée du prince. De plus, les troupes déjà présentes au Moyen-Orient ont commencé des opérations contre les ismaéliens. En 1252, Ket-Buqa, l'un des généraux de Hülegü, commença des raids dans le Quhistan qui devinrent par la suite assez constants jusqu'à l'arrivée de Hülegü en 1256.

Alors que Khwurshah, le chef ismaélien, cherchait à se soumettre aux Mongols, il retardait constamment sa venue devant Hülegü, et tandis que les négociations se poursuivaient, Ket-Buqa envahit le Quhistan, utilisant souvent les ordres du chef ismaélien pour sécuriser leurs formidables forteresses. Malgré cette démonstration de force évidente, Khwurshah n'est toujours pas venu en personne pour se soumettre à Hülegü, ce qui n'a servi qu'à mettre en colère le prince mongol. En conséquence, les activités contre les ismaéliens se sont intensifiées et, peu de temps après, leurs plus grandes forteresses, y compris Alamut, se sont rendues. Voyant que tout était perdu, Khwurshah se présenta finalement devant Hülegü, qui utilisa alors le chef ismaélien pour obtenir la soumission de plus d'une centaine d'autres forteresses. Puis, n'ayant plus besoin de lui, Hülegü fit exécuter Khwurshah, ainsi que les dirigeants de toutes les familles Ismaili importantes. De nombreux musulmans sunnites se sont réjouis en entendant cela, car ils en étaient venus à considérer les ismaéliens avec crainte, leurs assassins étant des maîtres du déguisement qui pouvaient frapper des personnages notables, même s'ils étaient étroitement gardés.

Les Mongols se sont alors attaqués au califat abbasside. Bien que Bagdad ait résisté à plusieurs années d'attaques mongoles, elle est restée indépendante et provocante. En vérité, cependant, l'issue de l'attaque à venir n'a jamais fait de doute – du moins pour les Mongols. Leurs tentatives précédentes n'avaient guère été plus que des raids, et il n'y avait pas eu d'assaut sur la ville elle-même jusqu'à présent. Avant même l'arrivée de Hülegü, les défenses de la ville avaient commencé à se fragmenter alors que les rivalités internes privaient le califat d'un leadership efficace. En effet, on pense qu'Ibn Alqami, le *wazir* ou chambellan du calife, était en fait de mèche avec les Mongols.

Après une confrontation de près d'un mois, Hülegü lança son attaque en janvier 1258, battant l'armée du califat dans la plaine devant les murs de la ville après avoir inondé le camp musulman. Alors que les forces musulmanes étaient chassées du terrain, les Mongols s'approchèrent de Bagdad de tous les côtés et commencèrent sérieusement leur siège. Les négociations pour la reddition commencèrent à la fin du mois, mais Hülegü n'était pas d'humeur à la clémence et continua son attaque. Le calife ne se soumit finalement qu'après que les Mongols eurent percé les murs. Hülegü l'a ensuite fait exécuter en le roulant dans un tapis et en le faisant piétiner, bien que certaines sources donnent une histoire plus colorée dans laquelle le calife meurt de faim entouré du trésor qu'il n'avait pas réussi à dépenser pour la défense de la ville. Bagdad a ensuite été livrée au pillage pendant plus de 30 jours.

Après avoir amené le califat sous la domination mongole, Hülegü déplaça ensuite ses armées vers les pâturages luxuriants de l'Azerbaïdjan moderne. La plupart des princes locaux sont venus et ont offert leur soumission, mais le souverain d'Alep et de Damas, al-Nasir Yusuf, n'était pas parmi eux. L'armée de Hülegü descendit donc sur Alep en janvier 1260. Malgré leurs solides défenses, les Mongols percèrent après six jours de tirs concentrés de 20 mangonneaux. La citadelle elle-même tint encore un mois, mais la ville fut livrée au pillage pendant une période de cinq jours.

Après la chute d'Alep, d'autres villes syriennes se rendirent rapidement, et al-Nasir, apprenant l'approche des Mongols, s'enfuit de Damas. Bien que Hülegü lui-même soit retourné en Azerbaïdjan après la prise d'Alep, son général Ket-Buqa a continué les opérations. Damas se rendit sagement sans combat lorsque les Mongols arrivèrent en mars 1260. Une autre force mongole attrapa al-Nasir à l'extérieur de Naplouse après une brève escarmouche et l'utilisa pour obtenir la soumission d'autres forteresses. Puis il fut envoyé à Hülegü en Azerbaïdjan pour lui montrer l'obéissance qui lui était due, tandis que Ket-Buqa restait en Syrie avec une petite armée.

Bien que le contrôle mongol de la Syrie ait été éphémère, les Mamelouks d'Égypte – une dynastie d'anciens soldats esclaves qui avaient pris le pouvoir en 1250 – ont réalisé qu'ils avaient peu de chances de vaincre une invasion déterminée, et ont donc décidé de mener la bataille contre les Mongols alors qu'ils n'étaient pas préparés. Après s'être assurés de la neutralité des croisés, qui avaient provoqué des attaques mongoles sur Sidon et en Galilée, les Mamelouks avancèrent vers Ayn Jalut, ou le Puits de Goliath, où ils vainquirent Ket-Buqa dans une bataille âprement disputée. La désertion d'une partie des troupes syriennes mongoles a peut-être été le point pivot de l'engagement. Bien que cette bataille soit souvent considérée comme marquant un tournant dans l'histoire, depuis que l'avancée des Mongols a été stoppée, elle ne doit pas tant sa revendication à la victoire mamelouke elle-même, aussi énorme soit-elle, qu'aux événements qui se sont produits en Chine.

Möngke, n'ayant pas été en mesure de percer les défenses nord de l'Empire Song, avait décidé de les frapper par le sud-ouest, les obligeant ainsi à redistribuer leurs troupes, et Khubilai fut envoyé pour ouvrir ce nouveau front. En 1252-1253, Möngke ordonna à deux troupes sur dix de l'empire de servir sous Khubilai et deux autres sur dix de servir sous Hülegü, bien que l'armée de Khubilai ne fût que l'une des quatre armées envoyées contre les Song. L'attaque commença sérieusement en 1257, bien que la mobilisation ait commencé en 1255.

L'invasion a bien commencé, les quatre armées progressant bien sur leurs fronts respectifs. Cependant, il a fini par s'enliser en raison du terrain. En 1258-1259, Möngke mène un corps d'armée dans une attaque sur trois fronts de Shanzi au Sichuan. Il s'empare de Chengdu, de Tongchuan et de plusieurs forts de montagne après des attaques déterminées en 1258. Lorsque Möngke s'attaqua à Hezhou l'année suivante, le préfet de la ville déplaça le gouvernement à Diaoyucheng, qui résista aux Mongols et bloqua leur offensive. Au cours de ce siège, Möngke mourut, soit d'une blessure par flèche, soit de la dysenterie, et Diaoyucheng tint bon jusqu'en 1279.

Lors de l'invasion de Möngke, les autres forces mongoles opérant ailleurs dans l'Empire Song n'ont pas été très efficaces, sauf en tant que pillards. Khubilai a assiégé la ville de Yaju et a rencontré de nombreuses difficultés. De nombreux problèmes des Mongols pendant la campagne Song provenaient du terrain. Bien qu'ils aient utilisé de nombreuses unités d'infanterie, la principale arme offensive de l'armée mongole restait sa cavalerie, et les collines et les rizières du sud de la Chine imposaient de nombreuses limites à la guerre montée.

Haojing (1223-1275), le ministre de Khubilai, croyait que le mouvement des armées mongoles dans le Sichuan était limité par les montagnes et les vallées ainsi que par l'occupation par les Song de lieux stratégiques. Cela les a forcés à emprunter des routes détournées, qui ont été compliquées par des attaques de guérilla qui ont ralenti davantage leur progression. La difficulté de capturer les forts de montagne a fait que la province du Sichuan n'a été capturée qu'après la chute du reste de l'Empire Song. Les Mongols ont rencontré des problèmes similaires dans les montagnes et les îles de Corée.

La campagne des Song s'arrêta encore plus lorsque Khubilai reçut la nouvelle de la mort de Möngke. Dans un premier temps, il rejeta l'information comme fausse et continua à traverser le fleuve Yangtze pour capturer O-Zhou. Ce n'est qu'après que Khubilai reçut la confirmation (de sa femme, Chabai) de la mort de son frère.

Des tensions surgirent alors entre Khubilai et son frère Ariq Böke, qui avait été laissé en tant que régent en Mongolie pendant que Möngke partait en campagne, chacun cherchant à obtenir le trône. Tous deux ont été choisis pour succéder à des *quriltai*s distincts - Ariq Böke lors d'un concile

tenu en Mongolie, et Khubilai lors d'un autre tenu en Chine. Une guerre civile s'ensuivit, et Khubilai sortit vainqueur en 1264, bien que l'unité de l'Empire mongol ait été détruite à jamais.

Alors qu'Ariq, Böke et Khubilai se battaient, le reste de l'empire se fragmentait. L'Asie centrale, la région léguée au frère d'Ögödei, Chaghatay, devint un khanat séparé et résista au règne de Khubilai : il sera gouverné à diverses époques par la suite par des princes Chaghatayid ou par Qaidu, un petit-fils d'Ögödei et le plus redoutable adversaire de Khubilai. Entre-temps, Batu, fils de Jochi, était mort en 1255, et son frère Berke avait succédé au khanat de Kipchak après un court règne du fils de Batu, Sartaq. Berke entra immédiatement en conflit avec Hülegü. La raison invoquée était que Berke, un converti à l'islam, était irrité par la destruction du califat abbasside, mais en vérité, la raison avait plus à voir avec les revendications de Jochide sur le territoire du Moyen-Orient que Hülegü revendiquait maintenant comme faisant partie de son propre royaume, connu sous le nom d'Il-Khanat de Perse. Hülegü et ses successeurs se sont donc retrouvés dans la position peu enviable de combattre non seulement la Horde d'Or, comme on appelait les Jochides, mais aussi les Chaghatayids. De plus, la Horde d'Or conclut une alliance avec les Mamelouks, de sorte que l'Il-Khanat était entouré d'ennemis sans route directe vers son seul allié, l'Empire du Grand Khan gouverné par la nouvelle dynastie de Khubilai, les Yuan.

Les guerres civiles entre ces royaumes mongols minèrent l'Empire. Leurs dirigeants ont continué à se battre jusqu'à ce que les khanats se désintègrent à leur tour en petits royaumes ou disparaissent complètement au milieu de guerres intestines incessantes. L'Il-Khanat s'effondre en 1335, tandis que la dynastie Yuan perd le contrôle de la Chine en 1368. Les Yuan continueraient à tenir la Mongolie un peu plus longtemps, mais là aussi, leur autorité finirait par s'évaporer alors que les Mongols continuaient à se battre entre eux. Le royaume chaghatayid finit par devenir subordonné au conquérant d'Asie centrale, Tamerlan, dans la dernière partie du XIV^e siècle. La Horde d'Or, cependant, a survécu sous une forme ou une autre jusqu'au XVIII^e siècle. Au cours des siècles, il s'est progressivement balkanisé jusqu'à ce que les Russes absorbent lentement mais sûrement ses restes. Le khanat de Kazan et Astrakhan tombèrent aux mains d'Ivan le Terrible en 1552 et 1556 respectivement, tandis que le khanat de Crimée succomba à Catherine la Grande en 1798.

Après la dissolution de leur Empire, l'art mongol de la guerre a évolué pour répondre aux besoins régionaux de chaque khanat. Les armées de Khubilai, bien que toujours soutenues par des archers à cheval, comprenaient des unités massives d'infanterie chinoise. Pendant ce temps, les Il-Khans en vinrent progressivement à dépendre davantage de la cavalerie lourde comme leurs adversaires mamelouks que de la cavalerie légère de l'époque de Chinggis Khan. Les seules parties de l'ancien empire mongol dans lesquelles la cavalerie légère continuait à constituer l'élément principal de leurs armées étaient la Horde d'Or et le royaume Chaghatayid, car tous deux restaient dans la steppe, où l'abondance nécessaire de pâturages restait disponible. Cependant, il n'est pas évident qu'ils aient été en mesure de maintenir la même discipline et la même formation rigides que leurs prédécesseurs.

Chapitre 2 : Le recrutement et l'organisation de l'armée mongole

Une compréhension de l'organisation de l'armée mongole donne un aperçu de la structure de commandement sous-jacente et de la philosophie de commandement ainsi que du processus de recrutement, et aide à expliquer l'approche des Mongols en matière de tactique et de stratégie. L'organisation militaire était peut-être plus cruciale pour les Mongols qu'elle ne l'était dans d'autres armées contemporaines en raison de la nature étendue de leurs campagnes et parce que leurs armées ne reposaient pas sur le contrôle central d'un seul général ou khan. De plus, leur organisation militaire a joué un rôle important dans l'évolution de l'État mongol, car sous la direction de Chinggis Khan, il est devenu la base d'une nouvelle structure sociale dans laquelle l'unité militaire d'un millier d'hommes a remplacé les identités tribales traditionnelles et, ce faisant, a transformé une confédération de steppe en une armée qui a conquis un empire.

Recrutement. Le processus de recrutement ou de conscription des soldats pour l'armée mongole n'était pas aussi simple qu'on le pense souvent. Par exemple, tous les hommes de la société mongole ne sont pas partis à la guerre. Il ne s'agissait pas non plus d'enrôler tous les mâles parmi les tribus nomades conquises et de les incorporer dans l'armée. Afin de maintenir le réservoir de troupes des steppes tout en disposant de ressources suffisantes au cours d'une campagne, il était nécessaire d'avoir un système hautement organisé pour fournir aux armées mongoles la main-d'œuvre dont elles avaient besoin.

La taille de l'armée mongole variait avec l'étendue de l'empire mongol. Par exemple, au cours de la campagne du Grand Khan Möngke contre les Song au milieu des années 1250, il possédait environ 90 *tümet* ou unités de 10 000 hommes. Comme les *tümet* sont généralement estimés à 60 % de leur effectif, Möngke disposait donc théoriquement de 540 000 hommes dans le but de conquérir le sud de la Chine. Au même moment au Moyen-Orient, Hülegü dirigeait 22 *tümet*, sans compter les auxiliaires arméniens et géorgiens qui remplissaient probablement un *tümen* supplémentaire. Les unités de Hülegü lui fournissent environ 132 000 hommes. De plus, il y avait au moins 43 *tümet* dans l'Ulus de Djötkhi. En supposant prudemment que les *tümet* de Djötkhi étaient également à 60 % de leur effectif à un moment donné, ils possédaient 258 000 soldats. Il n'y a pas d'informations disponibles sur l'effectif approximatif de l'Ulus Chaghatayid. Enfin, ces chiffres n'incluent pas les troupes que Möngke a laissées en Mongolie sous le commandement de son frère Ariq Böke. Malgré cela, il est clair qu'à l'apogée de la puissance de l'empire mongol, le Khan avait à sa disposition au moins 930 000 hommes, et si l'on ajoute les forces chaghataïdes ainsi que celles de Mongolie et d'ailleurs, ce nombre dépasse facilement le million. Compte tenu de la taille de l'empire mongol, ce chiffre n'est pas surprenant, et il faut se rappeler que ce total n'était pas et ne pouvait pas être rassemblé en un seul endroit – il était dispersé dans tout l'empire mongol, de la mer du Japon à la mer Noire.

Cela étant dit, il n'est pas certain de la taille de l'armée à la veille de l'expansion mongole au-delà de la Mongolie en 1209, en partie parce que la taille de la population de la Mongolie au début du XIII^e siècle est difficile à calculer : la plupart des estimations vont de 700 000 à environ 2,5 millions. Pourquoi y a-t-il un tel écart entre les chiffres ? Il est difficile d'estimer les chiffres de population d'une région qui n'a effectué de recensement que des décennies plus tard, et encore moins tenu des registres démographiques. La plupart des érudits ont pris les chiffres du recensement de la Mongolie vers le début du XX^e siècle et ont basé leurs calculs sur cela, car la population était alors d'environ un million. Une si petite population pourrait fournir une armée relativement petite au mieux. Heureusement, nous disposons de chiffres précis pour l'armée mongole au moment du

couronnement de Chinggis Khan en 1206, grâce à l'*Histoire secrète des Mongols*, qui répertorie l'armée à 95 000 hommes.

Comme ce nombre est basé sur l'hypothèse qu'un homme dans chaque famille de Mongolie âgé de 15 à 70 ans a servi dans l'armée mongole, il est assez simple d'extrapoler une population approximative de la Mongolie. En 1241, les Mongols ont effectué un recensement qui a donné un total de 97 575 troupes ethniques mongoles et une population de 723 910 personnes. Cela représente environ 7,4 membres par ménage. Avec cette moyenne d'un soldat pour sept personnes, en 1206, la population était estimée à 665 000 habitants. Cependant, ailleurs dans l'empire, le chiffre typique de recrutement était d'un sur dix, par exemple parmi la population sédentaire de l'Iran, ou même d'un sur vingt, comme en Chine, et il semble étrange qu'une armée organisée selon des lignes décimales ait utilisé autre chose qu'une méthode de recrutement décimale. Ainsi, la population de la Mongolie aurait pu être plus proche de 950 000 personnes, peut-être au-dessus d'un million.

Bien sûr, une fois que le territoire mongol s'est étendu, leur armée a été considérablement augmentée par l'ajout d'un grand nombre de nomades turcs ainsi que d'auxiliaires d'autres régions. Ainsi, une décennie après le *quriltai* de 1206, les Mongols rassemblèrent suffisamment de forces pour combattre simultanément dans le nord de la Chine, réprimer les rébellions dans le nord de la Mongolie et envoyer une armée de 150 000 hommes en Asie centrale.

En l'an 1267, chaque ménage de deux ou trois hommes fournissait un soldat ; Quatre ou cinq hommes dans une maison fournissaient deux soldats, et six ou sept hommes dans une maison fournissaient trois hommes. Plus tard, des proportions encore plus importantes ont été incorporées dans l'armée. Cependant, en raison de leur nombre, les Chinois de l'ethnie Han étaient enregistrés légèrement différemment des nomades, seul un homme adulte étant incorporé dans l'armée sur 20. C'est ce qu'a déterminé le recensement de 1235. Bien que le recensement ait officiellement incorporé les hommes dans l'armée, une conscription générale pouvait avoir lieu chaque fois qu'elle était jugée nécessaire. C'est ce qui s'est produit, par exemple, juste un an plus tard, entre le 4 août et le 1er septembre 1236, lorsqu'un homme sur 20 a été enrôlé dans 372 972 foyers civils pour former une armée basée sur le *cerik* ou non nomade.

Il est facile de supposer que lorsque les Mongols ont conquis une autre tribu, les vaincus ont été enrôlés dans l'armée mongole, et dans la plupart des cas, c'est vrai. Cependant, l'incorporation de tous les hommes dans l'armée aurait pu avoir des conséquences négatives. La taille de l'armée serait si gonflée que sa logistique n'aurait pas été en mesure de la soutenir, et l'économie et la sécurité de la zone nouvellement conquise seraient ruinées, étant dépourvues d'hommes. Ce n'est qu'en incorporant progressivement dans l'armée des membres des tribus conquises, voire des Mongols, que l'on pouvait maintenir un réservoir fiable de main-d'œuvre. Incorporer immédiatement tous les mâles, en particulier ceux qui ont été récemment vaincus, pourrait créer un déséquilibre dans lequel les vainqueurs seraient surpassés en nombre par les vaincus. Bien que tous les nomades aient tendance à être des guerriers, les membres des tribus nouvellement conquises auraient encore besoin d'entraînement pour opérer sous commandement mongol, en particulier en termes de discipline et de tactique.

La façon dont les Mongols ont assemblé leurs armées est quelque peu incertaine. L'envoyé des Song, Zhao Hong, a noté que « lorsque les Mongols prennent les armes, des centaines et des milliers viennent. Ils forment des unités de dizaines, de centaines et de milliers et exécutent les ordres qui leur sont donnés ». Cette pratique était le résultat de la réorganisation par Chinggis Khan de la société nomade de Mongolie, passant de lignes tribales à de nouvelles unités basées sur le système décimal. Le récit de Zhao Hong soutient la croyance contemporaine selon laquelle les Mongols étaient peut-être la nation la plus facilement mobilisée pour la guerre. Les Mongols pouvaient former une armée à court terme et elle se comportait comme telle, et non comme une populace. Pourtant, cette description n'explique pas comment les Mongols recrutaient leurs guerriers et les organisaient ensuite en unités efficaces et compétentes.

Au Moyen-Orient, les Mongols ont enrôlé un adulte masculin sur dix dans l'armée. Souvent, les hommes des villes et des villages étaient employés pour le service de garnison ou comme

manœuvres de corvée, mais ils subissaient périodiquement des revues militaires et maintenaient donc une certaine discipline et une certaine formation. Les nomades n'étaient pas des recrues appropriées pour le service de garnison, mais comme même les troupes de garnison des Mongols subissaient des examens occasionnels, cette pratique s'appliquait également aux nomades turcs conscrits.

La plupart des nomades étaient habitués à une vie d'équitation et de tir à l'arc, ils se sont donc bien intégrés dans le système militaire mongol. Comme les nouvelles recrues rejoignaient souvent des unités existantes ou étaient ajoutées à des unités nouvellement créées avec un noyau d'anciens combattants, elles étaient rapidement assimilées au moyen d'exercices militaires.

L'instrument clé du recrutement était le recensement, que les Mongols ont adopté peu de temps après avoir envahi le nord de la Chine. Outre l'établissement des ménages en tant qu'unités fiscales, tous les hommes adultes étaient enregistrés spécifiquement aux fins de la conscription militaire. En effet, l'inscription de l'ensemble de la population était une étape essentielle lorsqu'un territoire se soumettait aux Mongols. Le chroniqueur arménien, Grigor d'Akner, a noté que le recensement enregistrait les hommes âgés de 15 à 60 ans comme étant aptes au service militaire. Les sources chinoises étendent la tranche d'âge supérieure à 70 ans. L'âge de l'incorporation dans l'armée variait généralement entre 15 et 20 ans, selon les besoins et le nombre d'hommes requis. Tous les hommes n'entrèrent pas dans l'armée lorsqu'ils atteignirent l'âge requis ; Certains devaient rester à la maison pour s'occuper des troupeaux ou superviser les apanages. L'âge a également été utilisé comme critère lors de la formation de nouvelles unités. En 1229, les soldats âgés de 20 à 30 ans de chaque unité recevaient souvent l'ordre de se rassembler et étaient ensuite organisés en nouvelles unités. Ceux qui ne se sont pas signalés ou qui ont caché des déserteurs ont été exécutés.

Les soldats n'étaient pas les seuls à être enrôlés par les Mongols. Souvent, les ingénieurs et les artisans se retrouvaient enrôlés, ainsi que des personnes d'autres horizons. En l'an 1235, par exemple, les artisans des villes chinoises de Xuan-de, Xi-ching, Ping-yang, Tai yuan et de la région du Shanxi ont été mobilisés.

Le processus d'enregistrement des familles et de conscription des Mongols et des non-Mongols n'avait pas pour but uniquement de fournir des troupes à l'armée ou d'établir des attentes fiscales, mais était également utilisé comme un moyen de réorganiser les sociétés conquises en un système plus familier aux Mongols. Le processus d'enregistrement a permis de s'assurer que les hommes de certaines familles étaient toujours enrôlés dans l'armée et a créé des familles militaires héréditaires parmi la population sédentaire. Ce processus a permis aux Mongols de rassembler efficacement des recrues pour entretenir leurs garnisons. Si un soldat mourait dans une garnison, après 100 jours, la prochaine recrue éligible de sa maison le remplaçait. Cependant, si le soldat mourait au combat, plutôt que d'un accident ou d'une maladie, une exemption d'un an était accordée à ce ménage particulier.

Une fois recrutées dans l'armée, par quelque moyen que ce soit, les recrues nomades devenaient des soldats mongols. Tout comme les soldats modernes subissent un rite de passage qui les distingue de la population civile en recevant une coupe d'équipage, les Mongols ont fait en sorte que leurs propres soldats se distinguent du reste de la population de l'empire. Selon Guillaume de Rubruck, les Mongols se coupaient les cheveux de la manière suivante :

« Les hommes se rasent un carré sur le dessus de la tête et à partir des coins antérieurs de celle-ci, ils continuent le rasage en bandes le long des côtés de la tête jusqu'aux tempes. Ils se rasent également les tempes et le cou jusqu'au sommet de la cavité cervicale et leur front en avant jusqu'au sommet de l'os frontal, où ils laissent une touffe de cheveux qui pend jusqu'aux sourcils. Sur les côtés et à l'arrière de la tête, ils laissent les cheveux, qu'ils font en tresses, et ils les tressent autour de la tête jusqu'aux oreilles. »

Ainsi, avec sa coiffure distinctive, la recrue est devenue une partie indubitable de l'armée mongole, et a suivi une formation aux tactiques d'unité et, bien sûr, s'est habillée et armée en conséquence.

Arban, jaghun, minqan et tümen. Chinggis Khan ordonna que l'armée mongole soit établie selon des lignes décimales, en unités de dix (arban, pluriel arbat), 100 (jaghun, pluriel jaghut), 1 000 (minqan, pluriel minqat) et 10 000 (tümen, pluriel tümet). Ce n'était pas une innovation de sa part,

car d'autres empires d'Asie du Nord – tels que les Khitan et les Jurchen – avaient déjà adopté l'organisation décimale. En effet, Chinggis Khan y a été exposé pour la première fois alors qu'il était un subordonné de Toghril Ong-Qan du Kereit. Néanmoins, l'adoption de l'organisation décimale a été une étape importante dans le développement de l'armée mongole.

Chinggis Khan n'a pas simplement transformé les tribus en de telles unités, mais il a plutôt créé de nouvelles unités à partir de tribus dispersées et a réparti les hommes entre différentes unités. Au fur et à mesure que les Mongols étendaient leur domaine en Mongolie, les plus grandes tribus conquises ont été divisées en plusieurs *minqat* ou unités de mille. Ceux qui étaient moins d'un millier ont été placés dans le *minqat* existant pour les augmenter. De plus, Chinggis Khan permettait à ses commandants de garder des captifs ou de rassembler des groupes dispersés parmi d'autres tribus pour remplir leur propre *minqat*. Ce faisant, il créa un nouveau système qui remplaça la structure sociale tribale préexistante par une structure mieux adaptée aux besoins de son nouvel État et de sa nouvelle armée, car il fournissait une organisation militaire rationalisée qui, En effet, il a accru le contrôle central sur les tribus indépendantes.

Bien que les Mongols aient créé de nouveaux régiments et de nouvelles unités pour leur armée, ils n'étaient pas fluides. Comme l'a noté le bureaucrate persan Juvaini, « aucun homme ne peut partir pour une autre unité que les cent, mille ou dix auxquelles il a été affecté, ni chercher refuge ailleurs ».

Chinggis Khan effaça les anciens liens de parenté des Mongols, des Tatars, des Kereit et des Naiman. Maintenant, tous les nomades des steppes de Mongolie faisaient partie du *Qamuq Monggol Ulus*, ce qui signifie Tout ou la Nation Mongole Entière, essentiellement une supra-tribu. De plus, il a divisé toute la population de la Mongolie en unités, appelées *aurug*, qui fonctionnaient plus ou moins comme le système d'approvisionnement de l'armée, car elles fournissaient à la fois des hommes et du matériel. En effet, Chinggis Khan a créé un État adapté à la guerre.

L'armée était divisée en trois corps de base : *baraghun ghar* (flanc droit), *je'ün ghar* (flanc gauche) et *töb* ou *qol* (centre ou pivot). À l'époque de Chinggis Khan, Bo'orchu commandait le *baraghun ghar*, Muqali commandait le *je'ün ghar* et Naya commandait le *qol*. Les armées de campagne reflétaient alors l'organisation globale de la structure de commandement mongole.

La structure de commandement facilitait l'exécution des ordres, créant un système souple et novateur que les observateurs extérieurs considéraient comme remarquable. Selon Marco Polo : « Eh bien, [le Khan] nomme un officier pour dix hommes, un pour cent, un pour mille et un pour dix mille, de sorte que ses ordres ne doivent être donnés qu'à dix personnes, et que chacune de ces dix personnes ne doit donner les ordres qu'à dix autres, et ainsi de suite ; personne n'a à donner d'ordres à plus de dix. Et chacun à son tour n'a de comptes à rendre qu'à l'officier qui se trouve immédiatement au-dessus de lui ; Et la discipline et l'ordre qui résultent de cette méthode sont merveilleux, car c'est un peuple très obéissant à ses chefs. »

Bien que Marco Polo ait fait cette observation à la fin du XIII^e siècle, ses remarques démontrent la continuité de la philosophie administrative de Chinggis Khan, dans laquelle l'organisation de l'armée impliquait non seulement la formation d'unités militaires, mais aussi l'établissement d'un contrôle central sur les éléments disparates de la steppe. Cela a ensuite été étendu aux groupes sédentaires à mesure que l'empire mongol s'étendait, mais l'intention est restée la même. Le khan mongol a fusionné un ensemble inchoatif de tribus et de confédérations en une seule armée avec une structure de commandement hiérarchique, mais réactive.

Keshik. Le *keshik* ou garde du corps de Chinggis Khan avait des origines plutôt modestes mais a évolué pour devenir l'une des institutions les plus importantes de l'Empire mongol. D'une unité de quelques centaines d'hommes, il passa au nombre de 10 000, et pendant le règne de Khubilai Khan, il atteignit 12 000. En plus de garder le Khan, le *keshik* effectuait diverses tâches, notamment celles de *qorci* ou archer ; *siba'uci* ou fauconnier ; *jarlighci*, qui écrivait des décrets sacrés ; *biceci*, qui enregistrait des annales pour l'empereur ; les *ba'urci*, qui cuisinaient et servaient des boissons ; *üldüci* ou *köldölci*, qui assistait l'empereur avec son épée et son arc ; *balaghci*, en charge des portes ou des approches du palais ; *daraci*, en charge du vin ; *ula'aci* ou *monna*, en charge des chariots et des chevaux ; *sügürçi*, en charge des vêtements à usage impérial ; *temeci* ou

chameau ; *qoninci* ou berger ; *qulaghanci*, qui capturait des voleurs et semble faire office de policier; les *qurci* (à ne pas confondre avec les *qorci*), qui jouaient de la musique ; et les *ba'adur*, les braves ou guerriers que tous les membres du *keshik* devraient s'efforcer d'imiter.

L'institution du *keshik* a été fondée sur les quatre *külü'üd* ou héros de Chinggis Khan, qui ont servi parmi ses commandants : Boroghul, Bo'orchu, Muqali et Chila'un. À l'origine, il se composait de 80 *kebte'ül* ou gardes de nuit et de 70 *turqa'ut* ou gardes de jour, avec un *minqan* supplémentaire qui escortait Chinggis Khan dans la bataille. Lors du *quriltai* de 1206, il porta le *keshik* à 10 000 hommes, ce qui fut réalisé en recrutant les fils des *noyad* (commandants) des différentes unités, allant de ceux du *tümenü noyad* aux fils de l'*arban-u noyad*. De plus, Chinggis Khan accueillait toujours les individus talentueux, quel que soit leur rang ou leur statut social, y compris les fils des roturiers qui étaient « capables et de bonne apparence, et qui [étaient] jugés aptes ». Les fils du *noyad* qui rejoignaient les rangs du *keshik* étaient accompagnés d'un nombre variable de compagnons en fonction de leur rang. Les fils du *minqan-u noyad* amenèrent dix compagnons et un frère cadet ; Les fils du *jaghun-u noyad* ont amené cinq compagnons et un frère cadet, les fils de l'*arban-u noyad* ou des gens ordinaires ont amené trois compagnons et un frère cadet. Ces recrues devaient être entièrement équipées, ainsi que les montures fournies par leurs unités d'origine, le Khan compensant leurs unités pour la perte matérielle. Une telle politique aurait considérablement augmenté le nombre d'hommes dans le *keshik*, à un niveau bien au-delà du point où l'on pourrait maintenir l'illusion du contact personnel entre le dirigeant et le serviteur qui caractérise un garde du corps de compagnie. Et bien sûr, le nombre total de personnes impliquées aurait été considérablement supérieur à 10 000 si l'on compte les serviteurs des gardes du corps.

De toute évidence, tous les commandants n'ont pas été en mesure d'envoyer le nombre d'hommes demandé. En effet, certains fils étaient eux-mêmes déjà commandants d'unités. Cependant, l'exigence démontre que Chinggis Khan avait deux objectifs primordiaux. La première était de mettre en place une garde du corps diversifiée, ouverte à tous, du puissant et influent *tümen-ü noyad* au berger ordinaire. La seconde, selon Thomas Allsen, était de créer un instrument de contrôle politique. En demandant le plus jeune fils en plus d'un autre fils, Chinggis Khan a pris des otages. Cette pratique n'était pas seulement appliquée à ses propres commandants, mais était également utilisée parmi les peuples conquis, un prince ou un parent de ces vassaux entrant souvent dans le *keshik*. Alors que Chinggis Khan et ses successeurs espéraient que de tels otages garantiraient le comportement loyal de gouverneurs ou de clients éloignés, ils avaient un objectif plus long. Ils ont vu une occasion de modeler l'otage. Une fois qu'il avait été endoctriné dans le *keshik*, les Mongols possédaient un remplaçant approprié pour un vassal ou un commandant qui ne se conformait plus à leurs exigences et à leurs attentes.

Alors que le service dans le *keshik* préparait les individus à servir dans l'administration de l'empire ou en tant que commandants d'armées, sa responsabilité principale restait de garder le Khan. À cette fin, la garde était divisée en trois unités : les gardes de nuit (*kebte'ül*), les gardes diurnes (*turqa'ut*) et les porteurs de carquois (*qorcin*, singulier *qorci*).

La taille du *keshik* ayant été considérablement augmentée au cours du *quriltai* de 1206, le *kebte'ül*, commandé par Yeke-Ne'ürin, passa de 80 à 800 hommes puis à 1 000. Les gardes de nuit furent subdivisés sous le commandement de Yisün-te'e, Bügedei, Horqudayi et Lablaqa. Leurs tâches comprenaient l'entretien des bannières ou *tuq*, ainsi que des tambours et des chariots de tente, et ils supervisaient la nourriture et les boissons. Ainsi, les membres du *kebte'ül* servaient généralement de *boricin*, de *daracin* et d'*ula'acin*. En effet, les gardes de nuit étaient les seuls à préparer la nourriture du Khan, et distribuaient généralement la nourriture. Si d'autres membres du *keshik*, comme les *qorcin*, distribuaient de la nourriture, alors le *kebte'ül* la recevait en premier. Naturellement, certains des *kebte'ül* servaient également de *balaghcin*, c'est-à-dire ceux qui gardaient les approches de la tente du Khan. En effet, le *kebte'ül* gardait bien plus que le Khan, gardant en plus les servantes du palais ainsi que les jeunes esclaves mâles, *temecin* et *qonincin*. Essentiellement, ils étaient responsables du bien-être de l'ensemble du palais. Lorsque les *kebte'ül* entrèrent en service, ils assumèrent non seulement ces responsabilités, mais soulageaient également les *qorcin* de leurs carquois, les désarmant efficacement.

Les *kebte'ül* semblent avoir été la force la plus fiable du Khan parmi les *keshik*. Lorsque le Khan chassait, la moitié d'entre eux l'accompagnaient à tout moment. En temps de bataille, cependant, le *kebte'ül* n'escortait pas le Khan. Au lieu de cela, ils sont restés sur place pour assurer la sécurité de la maison royale et de la tente du palais. De plus, certains des gardes de nuit servaient de *jarlighcin* et étaient également en charge de l'armurerie royale et de la distribution des armes. Cela peut expliquer pourquoi les *qorcin* rendaient leurs carquois à la fin de leurs quarts de travail.

Les porteurs de *qorcin* ou carquois, commandés par Yisün-te'e, le fils de Jelme, étaient initialement au nombre de 400, mais sont portés à 1 000 en 1206. Le lieutenant de Yisün-te'e était Bügedei, fils de Tüge. Les *qorcin* remplissaient principalement leurs fonctions pendant la journée. On ne sait pas exactement quels étaient ces devoirs, mais compte tenu de leur titre de *qorcin*, il est probable qu'ils étaient les seuls hommes autorisés à se rendre à proximité du Khan avec leurs arcs, car tous les visiteurs étaient désarmés. Ainsi, alors que d'autres gardes protégeaient le corps du Khan, les *qorcin* devaient tenir les menaces à distance.

Le *turqa'ud* est passé d'un effectif initial de 70 hommes à un total de 8 000. Le chambellan Ögele-cherbi commandait cet élément. Ses huit *minqat* étaient commandés par Ögele-cherbi, Buqa (un membre de la famille de Muqali), Alchidai d'Ilügei, Dödei-cherbi, Doqolqu-cherbi, Chanai (un membre de la famille de Jürchedei), Aqutai (un membre de la famille d'Alchi) et Arqai-Qasar. Les 8000 hommes de la garde furent divisés en quatre groupes, commandés par Buqa, Alchidai, Dödei-cherbi et Doqolqu-cherbi.

Les gardes se relayaient tous les trois jours. À l'époque de Chinggis Khan, l'unité de Boroghul servait en premier, la division de Bo'orchu servait la deuxième équipe, la division de Muqali servait la troisième équipe et Chila'un servait la dernière équipe, avant que toute la rotation ne recommence. Les positions au sein du *keshik* étaient héréditaires, mais même les hommes de bas rang pouvaient, avec le temps, atteindre une position plus élevée.

En général, le *keshik* avait des ordres stricts concernant la façon dont il devait remplir sa fonction principale de garde du Khan. La tente du Khan était séparée de toutes les autres par la longueur de deux volées de flèches, soit environ 500 m. De plus, personne ne pouvait s'approcher de la tente du Khan sans la permission du *keshik* ou s'il était armé. À moins qu'il ne s'agisse d'individus de haut rang, tels que des princes ou certains généraux, les gardes avaient besoin de voir des preuves que le Khan les avait convoqués, et les *keshikten* pouvaient capturer des personnes non autorisées et les détenir jusqu'au prochain service. Les *kebte'ül* se voyaient accorder de nouveaux pouvoirs pour arrêter toute personne se trouvant à proximité de la tente du Khan la nuit, ou toute personne posant des questions concernant le nombre de gardes de nuit ou d'autres questions de sécurité. Ils avaient également le pouvoir de saisir des animaux ou même des vêtements des personnes appréhendées.

Enfin, les *keshikten* devaient être présents pour leur quart de travail. Si un membre ne se présentait pas, il était frappé trois fois avec un bâton pour la première infraction. Une deuxième infraction méritait sept coups et une troisième infraction 37 coups. Une troisième infraction a également conduit le garde fautif à être envoyé à un poste éloigné, ce qui signifie peut-être qu'il a été banni du *keshik*. Malgré les coups sévères, les *keshikten* pouvaient être dispensés de leurs fonctions s'ils étaient malades, ou pour d'autres raisons si leur commandant en donnait la permission. Les officiers recevaient des punitions similaires à celles de leurs hommes s'ils manquaient à leur devoir de rassembler les gardes.

Tamma. Alors que le *keshik* était l'institution militaire la plus importante, produisant à la fois des commandants pour l'armée et des administrateurs pour la gouvernance de l'empire, le *tamma* était plus important pour l'expansion de l'empire et était la clé pour maintenir l'emprise des Mongols sur les territoires nouvellement conquis. On pourrait le considérer comme le rouage qui a permis à la machine militaire mongole de fonctionner.

Paul Buell a décrit le *tamma* comme étant « une force militaire spéciale comprenant des chiliarchies sélectionnés dans la levée mongole totale et envoyée dans les zones conquises pour les sécuriser et les tenir, et si possible, étendre le pouvoir et l'influence mongoles ». Les Mongols ont toujours établi le *tamma* dans des zones bordant les sphères nomades et sédentaires. On s'attendait à

ce qu'ils restent dans des régions spécifiques pendant de longues périodes, tandis que d'autres unités militaires se retiraient généralement dans les steppes après avoir conquis une zone. Les membres du *tamma* étaient connus sous le nom de *tammaa* (pluriel *tammaan*), bien que les sources se réfèrent généralement spécifiquement au commandant du *tamma* lorsqu'ils utilisent ce terme.

Le *tamma* se composait d'une force principale et d'une force d'avant-garde connue sous le nom d'*alginci* (pluriel *alginci*). Les *algici*, composés d'une avant-garde et d'éclaireurs, étaient stationnés plus près des villes, tandis que les *tamma* restaient dans de meilleurs pâturages. Il se composait de troupes de diverses tribus et régions, son commandant n'étant pas nécessairement d'origine mongole. Bien que le *tamma* ait été très important pour l'expansion mongole, il n'était pas considéré comme faisant partie de l'armée régulière. Le Yuan Shi note qu'il y avait deux forces distinctes, comprenant le Meng-ku chün ou armée mongole et l'armée Tan-ma-ch'ih chün ou *tammaci*. La distinction résidait dans la composition. L'armée mongole était composée uniquement de Mongols, tandis que l'armée *tammaci* était composée d'une variété de nomades.

Les Mongols utilisaient les camps de *tammacin* pour contrôler les régions occupées et repousser les attaques hostiles. Leurs camps étaient répartis à des fins de pâturage et étaient protégés par des patrouilles, tandis que des messagers maintenaient la communication entre eux. De plus, les *tammaan* dévastaient souvent les régions voisines pour réduire la menace qui pesait sur leurs camps. Le *tamma* servait essentiellement aux mêmes fins qu'un château d'Europe occidentale, les différents murs de Chine, ou n'importe quelle forteresse d'ailleurs. Défensivement, le château pouvait garder une frontière, comme le faisait le *tamma*. Comme un château, le *tamma* a donné aux Mongols une base d'opérations et un moyen d'intimider les royaumes voisins.

Bien que le *tamma* fonctionnait à peu près comme les forteresses ailleurs, les Mongols eux-mêmes (ou la plupart des nomades d'ailleurs) ne construisaient pas eux-mêmes de forteresses. Les Mongols considéraient les fortifications fixes avec dédain et les rasaient. Les unités de *tamma* n'ont donc pas servi de garnisons permanentes, mais ont finalement avancé vers de nouvelles frontières à mesure que l'empire s'étendait.

Autres unités. Au fur et à mesure que l'empire s'étendait, les peuples conquis grossissaient les rangs des Mongols. La composante centrale de l'armée mongole restait sa cavalerie nomade mongole-turque, mais leur utilisation de l'infanterie élevée parmi les populations sédentaires pour des tâches de garnison et de siège a donné aux Mongols une plus grande flexibilité et leur a permis d'étendre leur empire à un rythme élevé. Parmi les unités les plus importantes figurait leur corps d'ingénieurs. Initialement, les ingénieurs de siège étaient composés d'ingénieurs Han, Khitans et peut-être Jurched, mais à mesure que les Mongols avançaient en Asie centrale musulmane et au Moyen-Orient, ils incorporaient également des ingénieurs arabes, perses et arméniens.

Le premier véritable corps d'ingénieurs de l'armée mongole a vu le jour vers 1214. D'après leurs rencontres avec les Jin, ainsi qu'à XiXia, les Mongols ont déterminé que leurs propres forces étaient insuffisantes lorsqu'il s'agissait de faire face aux fortifications. En plus de surprendre une ville fortifiée ou des forteresses et de la prendre rapidement d'assaut, ils devaient compter sur le blocus d'un lieu jusqu'à ce qu'il succombe à la famine ou à la trahison de l'intérieur. Mais en 1214, Ambughai du clan Barghulai devint le premier commandant d'un corps d'artillerie composé de 500 hommes. Dans les sources chinoises, cette unité était connue sous le nom de *baojun* ou corps de catapultes, mais une unité d'arbalète ou de *nujun* existait également.

Les Mongols ne limitaient pas les talents de leurs ingénieurs à la guerre de siège. Tout comme les Romains et d'innombrables autres armées, les Mongols leur ont également assigné des tâches telles que la construction de routes et de ponts, comme le pont que Maître Zhang, l'ingénieur en chef de Chaghatay, a construit sur la rivière Amou-Daria à l'aide d'une centaine de bateaux. Une tactique standard dans la guerre de siège impliquait que les assiégeants encerclaient les forteresses ennemies avec leur propre mur, Et les ingénieurs les ont également construits. À Bagdad, les ingénieurs détournèrent même l'Euphrate et brisèrent les digues pour inonder le camp de l'armée abbasside. Le corps d'ingénieurs des Mongols leur a ainsi permis de surmonter des problèmes logistiques qui ont souvent entravé les autres armées nomades.

En plus de leur corps d'ingénieurs, les Mongols recrutèrent d'autres troupes non nomades. Le *tamma*, comme nous l'avons vu, ne fonctionnait pas comme une garnison permanente, mais les Mongols avaient parfois besoin de forces de garnison. De telles tâches étaient plutôt réservées aux forces sédentaires connues sous le nom de *cerik*. Le *cerik* comprenait des armées recrutées parmi la population sédentaire locale des terres conquises plutôt que parmi les nomades. Structuellement, le *cerik* avait tendance à refléter le *tamma* ; Cependant, leur but principal était de tenir garnison dans les villes et quelques forteresses, bien que dans certaines situations, ils servaient également d'armées de campagne. La terminologie de *cerik* et *tamma* a peut-être simplement été utilisée pour distinguer les armées nomades (*tammaci*) et sédentaires (*cerik*). En mongol, *cerik* se traduit correctement par « armée », ou recrues d'une localité ou d'une tribu levées pour le gouvernement central, mais dans l'usage, il signifiait généralement des forces sédentaires plutôt que des *tammaci* nomades.

Lors de la conquête de l'empire Jin, les Mongols créèrent de nouvelles armées basées sur des conscrits chinois Han. Même dans les premiers stades, ces *ceriks* ont joué un rôle important dans la conquête. Lorsque Chinggis Khan retourna vers le nord en 1214, un ancien commandant Jin, Po-liu, tint garnison à T'ien-ch'eng et la défendit contre les attaques Jin avant de conquérir plusieurs villes en 1215. Il devient le premier commandant du premier Han *cerik* officiel en 1216. Lorsque Muqali reçut le commandement du premier *tamma* en 1217/18, il reçut également trois *ceriks* commandés par les généraux khitans Uyar, Yeh-Lü-T'uhua et Cha-la-erh. Uyar commandait les Khitans, principalement de la garnison de Pei-ch'ing ; Cha-la-erh commandait principalement les Juyin toops depuis la région de Zhongdu ; et T'uhua commandait principalement les troupes Han. Initialement, ces *cerik* étaient simplement les unités de commandants individuels qui avaient déserté pour les Mongols, mais à mesure que la conquête de l'empire Jin se poursuivait et que les armées chinoises Han se rendaient, elles ont été organisées selon les lignes mongoles par Ögödei, qui les a divisées en trois *tümet* et trente-six *minqat* commandés par les généraux khitans. En 1234, il y avait trois *tümen-ü noyad* ou peut-être plus. 33 Avant 1235, ces unités de troupes Han étaient connues sous le nom de « Armée noire » ou Hei Chün. Après d'autres conscrits en 1236 et 1241, leur nombre augmenta considérablement et plus de 95 000 furent organisés sous le nom de « Nouvelle Armée » ou Hsin Chün.

De nombreux postes dans les unités chinoises Han étaient héréditaires. Cependant, ce privilège a été considérablement réduit en 1262 après une rébellion dans l'est du Shandong lorsque les Mongols ont limité le pouvoir des officiers indigènes. Ils ont retiré des parents de l'armée, et les membres du *keshik* ont servi de superviseur *tümen-ü noyad* ou *daruqaci*.

Alors que les forces *cerik*, comme les *tamma*, étaient positionnées le long des frontières entre les steppes et les terres habitées, ou le long des frontières de l'empire, les forces non-*cenk* existaient également, mais étaient traitées d'une manière différente. C'était en partie parce que leur organisation était déjà calquée sur celle de l'armée mongole. C'est ainsi qu'ont été créées des armées basées uniquement sur les nationalités – l'armée *Ch'i-tan chün* ou Khitan, par exemple, et l'armée *Nü-chih chün* ou Jurched.

Au fur et à mesure que les Mongols s'étendaient vers l'ouest, des peuples occidentaux sédentaires tels que les Bulgares de la Rus' et de la Volga ont également été incorporés dans l'armée mongole. Les Bulgares de la Volga – comme les Jurchens et les Khitans – étaient utilisés comme cavalerie lourde. Ayant réalisé que tout le monde n'était pas apte à servir en tant qu'archer à cheval, les Mongols n'ont pas forcé ces peuples à adopter leur propre mode de combat, mais leur ont plutôt permis de se battre à leur manière. Cela signifiait qu'il était moins nécessaire pour les Mongols de se battre au corps à corps. Au lieu de cela, ils pouvaient utiliser des troupes auxiliaires à ce titre, celles-ci étant souvent plus lourdement blindées et mieux équipées pour servir de troupes de choc.

Au fur et à mesure que l'empire mongol s'étendait, l'application d'un recensement des ménages dans les terres conquises leur a permis d'enrôler leurs sujets sédentaires dans l'armée. Alors que ceux qui avaient des compétences techniques faisaient partie du corps des ingénieurs, d'autres devenaient membres des *cerik*, ou forces militaires régulières. Bien que ces forces régulières non nomades restaient généralement en garnison à moins d'être appelées à servir dans

une campagne, elles ont néanmoins joué un rôle important dans l'expansion de l'État mongol, car sans elles, les Mongols se seraient rapidement embourbés dans la nécessité d'utiliser des troupes nomades pour garnir leurs conquêtes plutôt que de les garder actives sur le terrain, engagé dans de nouvelles conquêtes.

Conclusion. Bien que l'organisation décimale soit apparue en Asie intérieure avant les Mongols, son adoption par Chinggis Khan leur a permis de restructurer la société mongole, avec le minqan comme unité principale de l'organisation tribale et militaire. Grâce à ce processus, Chinggis Khan a créé une nouvelle structure mieux adaptée aux besoins de son État et de son armée, car elle a accru le contrôle central sur les tribus autrefois indépendantes. Grâce à cette transformation de l'armée tribale à un système militaire rationalisé, la société nomade a été remodelée par l'imposition d'institutions telles que les unités décimales. Cela a conduit à la standardisation des institutions militaires mongoles, des gardes du corps aux peuples soumis. Dans une certaine mesure, ces réformes ont également transformé la vie des sujets sédentaires des Mongols. En termes d'impôts et de conscription militaire, la population sédentaire était également organisée selon un système décimal. Les forces non nomades pouvaient encore combattre à leur manière habituelle, mais elles étaient maintenant intégrées dans la structure de commandement mongole.

Chapitre 3 :

Entraînement et équipement du guerrier Mongol

La domination militaire de l'archer à cheval nomade des steppes a duré jusqu'à l'introduction généralisée des armes à poudre. Bien que les comparaisons d'homme à homme entre les soldats soient un exercice utile, le guerrier mongol doit être examiné dans son environnement social, culturel et administratif. En même temps, il doit être considéré non seulement comme un individu, mais comme une composante d'une armée hautement organisée. Le développement du guerrier mongol doit également être pris en compte, car son rôle au XIII^e siècle différait de celui de ses pairs nomades contemporains ainsi que de ses prédécesseurs. Bien que les Mongols aient hérité de nombreuses traditions militaires des empires nomades précédents, ils ont également développé un système plus raffiné de levée et de développement de leur armée.

Entraînement. L'une des maximes de Chinggis Khan concernait l'entraînement de l'armée : *« Tout comme les ortaqs viennent avec des tissus filés à l'or et sont sûrs de faire des profits sur ces biens et textiles, les commandants militaires devraient bien enseigner à leurs fils le tir à l'arc, l'équitation et la lutte. Ils devraient les tester dans ces arts et les rendre audacieux et courageux au même degré que les ortaqs sont sûrs de leurs propres compétences. »*

Bien que Chinggis Khan ait accordé une importance considérable à l'entraînement militaire, on a supposé que parce que les nomades ont appris à monter et à tirer des flèches dès leur plus jeune âge, ils étaient déjà des guerriers compétents. Cette généralisation a été appliquée à tous les nomades des steppes, l'exemple le plus souvent cité étant le récit de Ssu-ma Chien sur les Xiong-nu ou Huns. Il écrit que les petits garçons apprenaient à monter sur le dos des moutons et pratiquaient le tir à l'arc en tirant sur le petit gibier : « Ainsi, tous les jeunes hommes sont capables de se servir d'un arc et d'agir comme une cavalerie armée en temps de guerre ».

Les Mongols l'ont également appris dès leur plus jeune âge, car la chasse et l'équitation étaient des compétences essentielles. Selon le moine franciscain Jean de Plano Carpini : *« Les hommes ne fabriquent rien du tout, sauf des flèches, et ils gardent aussi parfois les troupeaux, mais ils chassent et pratiquent le tir à l'arc, car ils sont tous, grands et petits, d'excellents archers, et leurs enfants commencent dès l'âge de deux ou trois ans à monter et à diriger les chevaux et à les faire galoper. et on leur donne des arcs adaptés à leur stature et on leur apprend à tirer ; Ils sont extrêmement agiles et aussi intrépides. »*

Des sources chinoises le notent également. L'envoyé et général Song Zhao Hong a écrit que les Mongols sont nés et ont été élevés en selle et que du printemps à l'hiver, ils passaient leurs journées à cheval et à chasser. De plus, la plupart d'entre eux apprirent à se battre, créant ainsi une armée entraînée à la guerre de cavalerie.

L'exposition constante au tir à l'arc dès leur plus jeune âge a permis aux Mongols d'acquérir la force nécessaire pour tirer un arc composite et le tenir à fond. Avec une pratique soutenue dès l'enfance, un archer pouvait tirer un arc avec une traction allant de 1001b jusqu'à un niveau extrême et rare de 1601b.

Bien que cela soit impressionnant, d'autres facteurs dans l'entraînement des Mongols doivent être pris en compte, tels que comment pratiquaient-ils le tir à l'arc ? Nous savons qu'ils étaient des archers supérieurs, comme les Arméniens les appelaient « la nation des archers ». Si l'on considère que les Arméniens avaient également enduré de nombreuses rencontres avec d'autres archers à cheval nomades, il convient de noter qu'ils considéraient la capacité des Mongols comme supérieure à celle des autres tribus.

Les sources du XIII^e siècle concernant les Mongols ne révèlent pas grand-chose sur leur formation, il faut donc examiner la formation de groupes qui ont utilisé des tactiques similaires pour avoir un aperçu de leurs méthodes – les Mamelouks d'Égypte et de Syrie et les Khitans de la

dynastie Liao (945-1125) du nord de la Chine. Les deux groupes étaient originaires des steppes : les Khitans, liés aux Mongols par des liens ethniques et linguistiques, régnaient sur une partie de la Mongolie, tandis que la plupart des Mamelouks du XIII^e siècle ont été importés dans le monde musulman des steppes de Russie lorsqu'ils étaient enfants. On en sait plus sur leur système militaire que sur celui des Mongols, et cela peut être utilisé comme paradigme pour l'étude des Mongols.

Les Mamelouks d'Égypte ont institué un régime strict de formation pour leurs nouvelles recrues. Ce n'est qu'une fois qu'ils ont atteint leur majorité qu'ils ont commencé une formation militaire, dans quatre domaines – arts équestres, lance, tir à l'arc et escrime – et ce n'est qu'après avoir réussi les quatre cours que la recrue pouvait être considérée comme un *faris* ou un cavalier. Pour comprendre l'entraînement de l'armée mongole, il suffit de revoir les pratiques de tir à l'arc des Mamelouks.

L'un des exercices était l'exercice de *qabaq*, au cours duquel une gourde était fixée à un poteau et un mamelouk tirait dessus en passant. La hauteur du poteau pouvait être modifiée, ce qui obligeait le cavalier à tirer vers le haut et sous différents angles, y compris le tir parthe ou arrière. Une extension de cette pratique était l'exercice mamelouk de tirer le *qipaj* ou le *qighaj*. Cet exercice était similaire au *qabaq*, mais impliquait que le cavalier tire vers le bas sur une cible pendant qu'il passait, se levant souvent sur ses étriers pour obtenir un meilleur point de vue.

Ces exercices d'entraînement simples sont originaires de la steppe, des jeux similaires sont encore pratiqués en Mongolie aujourd'hui. On pourrait facilement substituer un sac ou un autre objet à la gourde ou au *qabaq*. L'un de ces concours dans la Mongolie moderne est le *bombog kharvaa* ou tir à la balle, dans lequel trois balles en cuir sont montées sur des poteaux. L'archer à cheval tente de frapper le premier en avançant dessus, puis le second en passant à côté. La dernière balle est ciblée à l'aide du « tir parthe » après le passage de l'archer. La partie la plus difficile de l'exercice est de contrôler le cheval uniquement avec les genoux, car les deux mains sont occupées par l'arc, tandis que les rênes sont attachées à la selle.

Le contrôle du cheval était vital pour les archers à cheval médiévaux. Les Mamelouks s'exerçaient à tenir les rênes de leur cheval pendant le tir. Ils ont fait un nœud pour raccourcir les rênes et les unifier en un seul brin. Ensuite, ils étaient glissés sur le pommeau de la selle ou tenus par le troisième doigt de la main de tireur, attaché par une lanière. Ils pouvaient le faire parce qu'ils utilisaient un anneau de pouce et l'index pour tirer la ficelle, tandis que les autres doigts tenaient la lanière. L'anneau du pouce, souvent en pierre polie, permettait à la corde de glisser du pouce de l'archer avec moins de friction. Cela permettait également à l'archer d'utiliser un poids de traction plus élevé, car la corde ne coupait pas ses doigts.

Le *Liao Shi*, l'histoire de la dynastie Liao, révèle d'autres pratiques d'entraînement des steppes. Tout comme les Mongols, les Khitans attaquaient à la manière caracole, une vague avançant et tirant avant de se retirer lorsqu'une autre vague arrivait. Cette tactique nécessitait une pratique régulière pour être exécutée avec succès, un haut degré de coordination et de discipline étant requis si l'ordre devait être maintenu alors que les vagues successives de cavaliers effectuaient leurs attaques. En l'absence d'un entraînement approprié, un chaos de masse s'ensuivit, les cavaliers en retraite entravant l'avancée de la vague suivante.

Bien que les Khitans soient originaires des steppes et des forêts, l'administration et l'armée de leur empire se sont développées à un haut niveau de sophistication et ont probablement utilisé d'autres moyens d'entraînement militaire que la chasse. En effet, les Khitans organisaient des revues militaires périodiques. De plus, ils pratiquaient le tir à l'arc en tirant sur des tiges de saule lorsqu'ils étaient montés, peut-être comme dans le *bombog kharvaa*. On pense que les Mongols et les Jurchen pratiquaient également cette pratique.

Il existe des preuves que les exercices de *qabaq* et de caracole existaient dans les steppes d'Eurasie occidentale avant l'ère mongole. Maurikos, l'empereur byzantin et auteur du *Strategikon*, un manuel de guerre byzantin, a écrit que les Alains utilisaient des tactiques similaires et a conseillé aux Byzantins de les pratiquer également :

« Dans le système alain, les troupes, certaines en tant qu'assaut et d'autres en tant que défenseurs, sont rassemblées sur une seule ligne de bataille. Celle-ci est divisée en moiras, alignées à environ

deux ou quatre cents pieds les unes des autres. Les troupes d'assaut avancent au galop comme à leur poursuite, puis font demi-tour en filtrant dans les intervalles ou les espaces libres de la ligne principale. Puis, avec les défenseurs, ils se retournent et chargent l'ennemi. Dans une autre manœuvre, les troupes d'assaut font demi-tour dans ces intervalles et chargent contre les deux flancs de l'unité, les hommes conservant leurs positions relatives d'origine. »

D'autres preuves que la méthode d'attaque caracole nécessitait un haut degré d'entraînement provient de l'Europe occidentale du XVI^e siècle, où elle nécessitait une formation et une pratique pour être exécutée efficacement. Lorsque le *Reiter* ou la cavalerie lourde allemande armée d'un pistolet qui utilisait la caracole a été déployée aux côtés de troupes non-*Reiter*, il a été constaté que la caracole pouvait perturber les actions des troupes de cavalerie qui n'y étaient pas habituées. Le roi Henri IV de France

« ordonna aux 250 Reiter à sa solde de se passer de la tactique de la caracole et de charger chez eux avec le reste de sa cavalerie. C'était significatif, car lorsqu'ils effectuaient leur manœuvre habituelle, les Reiter tournaient toujours vers la gauche après avoir déchargé leurs pistolets. Mais le danger ici était qu'ils entraient souvent en collision avec d'autres cavaliers amis venant en sens inverse, jetant le désordre dans l'attaque de cette dernière et atténuant son effet. En effet, le duc de Mayenne, le chef de la Ligue, attribua plus tard sa défaite à Ivry précisément à cette cause dans le but de rejeter la responsabilité de la débâcle sur d'autres. Malgré cela, sa revendication n'était pas sans fondement : après avoir exécuté la caracole, ses Reiters entrèrent en collision avec les longues files de lanciers de la Ligue qui chargeaient, détruisant leur élan et rendant leurs armes inutilisables. »

Tout le monde ne croit pas que les Mongols étaient bien formés. John Masson Smith Jr a soutenu que, par rapport aux Mamelouks d'Égypte, ils étaient mal formés. À bien des égards, c'est une comparaison qui ne peut être faite, car les Mamelouks étaient une force d'élite spécifiquement recrutée et entraînée dans le seul but de servir comme soldats. Bien que les Mongols se soient admirablement comportés au combat, ils ne pouvaient pas être considérés comme une unité d'élite. Contrairement aux Mamelouks, ils n'étaient pas choisis individuellement, car tous les hommes valides combattaient dans l'armée.

Certes, à bien des égards, Smith a raison : les Mamelouks se classaient parmi les guerriers les mieux entraînés du Moyen Âge. Cependant, on ne peut pas comparer un Mamelouk à un soldat mongol qui, lorsqu'il n'est pas en service militaire, pourrait très bien passer son temps à garder ses troupeaux. Il est particulièrement irréaliste de comparer l'escrime mongole avec celle des Mamelouks. Les Mongols évitaient le combat au corps à corps à moins que cela ne soit nécessaire, car ils préféraient tirer sur leurs ennemis, souvent en utilisant une tactique de pluie de flèches originaire des steppes. Si l'on considère que leurs adversaires auraient été en mesure de tirer à partir d'une plate-forme assez stable, il est peu probable que, sauf dans une charge ou dans des circonstances favorables, les Mongols auraient eu un quelconque intérêt à se rapprocher de l'ennemi. Plus ils se rapprochaient, mieux le camp adverse pouvait utiliser ses arcs à un effet mortel.

Une autre observation courante chez les Mongols est que leurs manœuvres militaires étaient basées sur la pratique du *nerge*, qui était une chasse de masse souvent appelée *battue*. Les Mongols devaient s'étendre sur plusieurs kilomètres et former un cercle. Peu à peu, ce cercle se contractait jusqu'à ce que tous les animaux à l'intérieur soient piégés dans un cercle d'hommes et de chevaux. Après que le Khan ait tué quelques animaux, d'autres se joignaient à la chasse. Certains animaux ont été autorisés à s'échapper. Une chasse de cette taille nécessitait naturellement une excellente communication et une excellente discipline afin de maintenir le cercle et d'empêcher les animaux de s'échapper jusqu'à ce que le Khan le permette.

Les Mongols n'étaient pas non plus le seul groupe d'Asie intérieure à considérer la chasse comme une technique précieuse dans l'entraînement militaire. Les Khitans, même à l'époque de la dynastie Liao, utilisaient la chasse non seulement dans le but pratique de nourrir leurs troupes, mais aussi comme moyen de s'entraîner aux manœuvres militaires. En effet, un empereur Liao a dit un

jour : « Notre chasse n'est pas simplement une poursuite du plaisir. C'est un moyen de pratiquer la guerre ».

L'expérience du *nerge* a donné aux guerriers mongols la capacité de fonctionner comme une seule unité sur le champ de bataille. Une source a noté que :

« Les Mongols du peuple turc avaient l'habitude de combattre comme un seul escadron de cavalerie, de sorte qu'ils luttèrent ensemble contre l'ennemi. Se retirer [de la bataille] et y revenir a été refusé à chacun d'eux. Ils ont tiré profit de cette grande expérience qui n'a pas été reproduite par d'autres. »

Certes, la *nerge* a contribué à une force bien disciplinée capable de manœuvres complexes sur un large front. Il est indéniable que les Mongols étaient des cavaliers et des archers compétents, en raison de leur exposition quotidienne aux deux presque dès la naissance. Leur discipline dans les manœuvres et les mouvements coordonnés sur de grandes distances était renforcée par les migrations saisonnières de la vie nomade.

Un autre élément, et peut-être le plus important, clé du succès des Mongols était leur inculcation de la discipline au guerrier nomade autrement individualiste. Les anecdotes sur la discipline des Mongols sont nombreuses. Pour les Mongols, la discipline signifiait non seulement adhérer aux ordres de leurs commandants, mais aussi ne pas s'écarter des paramètres d'une opération. Alors que les Mongols pillaient et attaquaient, ils contournaient également complètement les zones qui n'avaient pas été désignées comme cibles. De plus, la discipline instillait l'ordre dans leurs armées afin que les généraux, les princes et les soldats ordinaires comprennent tous leurs rôles. La discipline permettait aux Mongols d'opérer à de grandes distances sans que leurs armées ne se désintègrent en bandes de maraudeurs plus axées sur leurs propres intérêts que sur ceux du Khan.

En effet, la discipline était essentielle à la bonne exécution de la caracole et du *nerge*. La guerre dans les steppes mongoles avant l'empire de Chinggis Khan dégénérait fréquemment en combats individuels, dans lesquels la victoire était souvent perdue lorsque les vainqueurs arrêtaient de se battre afin de piller le camp de leur ennemi, permettant ainsi à la force vaincue de contre-attaquer. Par conséquent, inculquer la discipline aux tribus de Mongolie a peut-être été la plus grande réalisation de Chinggis Khan. Même avant son accession au rang de maître absolu de la steppe mongole, Chinggis Khan s'attendait à ce que ses ordres soient obéis, même par ses proches. Alors qu'il était encore vassal de Toghril Ong-Qan, il introduisit une rupture radicale avec la guerre traditionnelle des steppes lorsque, attaquant les Tatars à Dalan Nemürges en 1202, il ordonna à ses hommes de ne pas commencer à piller l'ennemi avant d'être vaincu. De plus, il ordonna à ses hommes de se regrouper à un endroit prédéterminé s'ils subissaient une défaite, plutôt que de se disperser à travers la steppe. Ceux qui désobéissaient en subissaient les conséquences :

« Si nous vainquons l'ennemi, nous ne cesserons pas de piller. Si la victoire est complète, ce butin sera de toute façon à nous et nous le partagerons entre nous. Si nous sommes forcés par l'ennemi de battre en retraite, retournons au point où nous avons commencé l'attaque. Les hommes qui ne reviennent pas au point où nous avons commencé l'attaque seront abattus. »

Cette discipline absolue assurait également au Khan que ses commandants pouvaient mener à bien leurs opérations sans que leurs subordonnés ne remettent en question leur autorité, et sans que le Khan ait besoin d'être présent dans toutes les campagnes.

Chinggis Khan attendait une obéissance absolue à ses ordres. Tout comme d'autres chefs de steppe avant lui, il souhaitait que ses disciples le placent au-dessus de tous les autres liens, qu'ils soient familiaux, claniques ou tribaux. Lors de son intronisation en 1206, Juzjani écrivit que Chinggis Khan déclara : « Si vous obéissez à mes ordres, il convient (sic) que, si j'ordonne aux fils de tuer le père, vous devriez tous obéir ». De plus, la discipline inculquée dans l'armée mongole imprégnait la société mongole, qui bénéficiait en outre d'une tendance à être plus égalitaire que ses homologues sédentaires.

Certes, avec le grand Khan présent, peu de gens osaient risquer l'offense, mais alors que les armées mongoles s'étendaient sur un continent, les troupes auraient pu être tentées de piller plutôt que de maintenir leur discipline et de détruire les forces dérisoires d'une cité-État en Rus' ou d'une

ville éloignée en Chine. L'une des hypothèses les plus courantes est que des mesures draconiennes ont tenu les guerriers en échec pendant la campagne. Un exemple est une expédition contre les Merkit et Naiman dans laquelle Sübedei a été envoyé par Chinggis Khan. Sübedei reçut l'ordre d'épargner ses montures afin qu'elles ne soient pas surmenées et ne deviennent pas trop maigres. De plus, il interdit à Sübedei de permettre à ses troupes de chasser, sauf avec modération, afin de maintenir leurs provisions. Même les ordres sur les routines quotidiennes devaient être exécutés dans une stricte obéissance. Il donna en outre des instructions à Sübedei :

« Ne laissez pas les soldats fixer la croupe à la selle et mettre la bride, mais laissez les chevaux aller la bouche libre. Si cet ordre est donné, les soldats ne pourront pas galoper en chemin. Une fois que tu l'auras ordonné, quiconque transgressera cet ordre sera saisi et battu. Envoie-Nous ceux qui transgressent Notre commandement, s'il semble qu'ils Nous soient personnellement connus. quant à ceux qui ne sont pas connus de Nous, éliminez-les sur-le-champ. »

Cet exemple illustre plusieurs points. La première est que Chinggis Khan a donné son autorité générale pour traiter les fautes et que la désobéissance était un crime grave. Deuxièmement, il s'est rendu compte que les princes, d'autres membres de la famille et ceux qui étaient en faveur de Chinggis Khan pouvaient saper l'autorité d'un commandant de campagne en affichant leur rang spécial. Ainsi, s'ils désobéissaient au général, ils devaient soit retourner à Chinggis Khan de leur propre chef, soit être sûrs que la nouvelle de la violation serait portée à son attention. Même après la mort de Chinggis Khan, les princes étaient incapables d'usurper l'autorité des généraux de l'armée.

Des étrangers confirmèrent que les Mongols maintenaient la discipline dans les rangs et parmi leurs officiers par des mesures draconiennes. Carpini a écrit :

« Si quelqu'un est trouvé en train de piller ou de voler sur le territoire sous son pouvoir, il est mis à mort sans aucune pitié. De plus, si quelqu'un révèle leurs plans, surtout lorsqu'ils ont l'intention d'aller à la guerre, on lui donne cent coups sur le dos, aussi lourds qu'un paysan peut en donner avec un gros bâton. »

Carpini a également noté que dans la bataille, si quelques hommes d'un *arban* s'enfuyaient mais que l'unité entière ne le faisait pas, tout l'*arban* était toujours mis à mort. De même, si un *arban* s'enfuyait mais que le *jaghun* auquel il appartenait ne s'enfuyait pas, les 100 hommes étaient néanmoins exécutés. De plus, si les membres d'une unité étaient capturés, le reste de l'unité devait les sauver. On ne sait pas si ces mesures ont été appliquées, mais la morale était que les Mongols étaient censés fonctionner comme une unité.

Valery Aleexev remet toutefois en question l'idée que seules des punitions draconiennes maintenaient la discipline dans l'armée mongole :

« Sans aucun doute, la dureté a joué un rôle. Mais dans les conditions de la vie nomade, des mesures sévères, si aucune autre n'était utilisée, pourraient bien conduire à la désintégration des unités militaires... Il serait beaucoup plus réaliste de présumer que la discipline dans l'armée reposait sur une psychologie collective profondément enracinée. »

D'autres facteurs ont joué un rôle dans le maintien de la discipline. L'une était la simple loyauté. Alors que Chinggis Khan élevait des hommes de tous les niveaux de la société nomade à des postes importants, ses disciples lui sont devenus dévoués par gratitude et loyauté. C'est ainsi que Chinggis Khan accéda au pouvoir, grâce au développement de liens personnels avec ses commandants. En retour, ils veillaient à ce que leurs propres unités restent disciplinées. Un autre facteur était le sens croissant du destin collectif pendant le règne d'Ögödei, lorsque les Mongols en sont venus à croire que le Ciel avait décrété qu'ils devaient gouverner le monde.

En fin de compte, leur formation a produit des soldats qualifiés et disciplinés dont la capacité à résister à des conditions difficiles était inégalée. Marco Polo a observé, des décennies après que Carpini et Zhao Hong aient fait leurs propres observations, que « de toutes les troupes du monde, ce sont celles qui endurent le plus de difficultés et de fatigues, et qui coûtent le moins cher ; et ils sont les meilleurs de tous pour faire de vastes conquêtes de pays ».

Équipement. L'opinion concernant la qualité de l'équipement d'un guerrier mongol est partagée. Une école de pensée considère que les guerriers mongols étaient bien armés, bien que principalement avec un arc composite, d'une manière similaire aux soldats de la dynastie Liao aux

Xe et XIe siècles en Chine du Nord et, probablement, aux guerriers de l'empire Kara Khitai au Turkestan. Selon les Liao Shi, les soldats khitans devaient posséder neuf pièces d'armure de fer, des vêtements de selle, des bardes en cuir et en fer et d'autres accessoires pour leurs chevaux, quatre arcs et 400 flèches, ainsi qu'une lance longue et courte, une massue, une hache et une hallebarde. De plus, ils devaient être équipés d'une petite bannière, d'un marteau, d'un poinçon, d'un silex et d'un couteau, d'un seau pour leur cheval, de rations de nourriture séchée, d'un grappin avec 200 pieds de corde et d'un parapluie. Il n'est pas certain que les soldats aient été pourvus de ces articles ou s'ils étaient censés les acquérir. John de Plano Carpini, qui a voyagé à travers l'Empire mongol au milieu des années 1240, a noté qu'il considérait un équipement similaire comme standard chez les soldats mongols :

« Ils doivent tous posséder au moins les armes suivantes : deux ou trois arcs ou au moins un bon, trois grands carquois remplis de flèches, une hache et des cordes pour tirer les engins de guerre. Quant aux riches, ils ont des épées pointues à l'extrémité mais tranchantes seulement d'un côté et quelque peu courbées et ils ont un cheval avec une armure, leurs jambes sont également couvertes et ils ont des casques et des cuirasses. »

La deuxième école de pensée est que les Mongols étaient mal et désordonnés armés. Les adeptes de cette école croient qu'au-delà d'un arc composite, la plupart de leur équipement a été acquis en pillant le champ de bataille, et ce n'est que dans leur dernière période que les Mongols ont établi un système professionnel d'équipement de leurs armées. L'acquisition réelle d'armes, d'armures et d'autres équipements sera discutée dans le chapitre quatre, qui concerne la logistique et l'approvisionnement de l'armée.

Armes. L'arme principale des Mongols était un arc composite. Fabriquée à partir de couches de corne, de bois, de tendon et de colle, cette arme possédait une portée maximale de 300 m, avec une portée extrême de 500 m.³¹ Bien sûr, la précision et la puissance de pénétration augmentaient à courte portée. Pourtant, c'était nettement mieux que l'arbalète utilisée dans les armées d'Europe occidentale et chez les Francs en Palestine. L'arbalète avait une portée précise d'environ 75 m, bien qu'elle ait une puissance de pénétration considérable. Pour tirer plus loin, il fallait élever l'arbalète afin d'obtenir un meilleur arc. Cela a forcé l'archer à regarder vers le haut et non vers la cible. L'arc, cependant, était précis à plus longue distance car, bien que l'archer doive toujours élever l'arc, il regardait sous sa main pour viser. Pour avoir une meilleure idée de l'efficacité de l'arc composite mongol, il faut comparer sa portée à celle des arcs longs gallois et anglais du XIVe siècle et plus tard, qui possédaient une portée précise de 220 m.

Contrairement à l'arc long, ou à tout autre arc occidental d'ailleurs, les Mongols et autres nomades et archers du Moyen-Orient utilisaient un anneau de pouce pour tirer la corde de l'arc vers l'arrière. L'utilisation d'un anneau de pouce a empêché la tension sur le pouce. Ralph Payne-Gallwey nota qu'il pouvait plier même un arc fort « beaucoup plus facilement et le tirer beaucoup plus loin avec l'anneau de pouce turc » qu'avec la prise de doigt européenne standard. De plus, il a noté qu'avec l'anneau de pouce, il y avait moins de traînée sur le relâchement, ce qui était donc plus rapide. Comme les Européens, les Mongols tenaient l'arc dans la main gauche, mais ils plaçaient la flèche sur le côté droit, car l'anneau du pouce influençait la façon dont la flèche volait. S'il était placé sur le côté gauche de l'arc, le tir avait tendance à être moins précis.

Bien que les arcs des Mongols soient puissants, la précision de l'archer diminue à 300 m. Dans la plupart des formes de combat, le tir à partir d'une telle distance avait tendance à consister à perturber les rangs de l'ennemi. Le combat réel, dans lequel l'archer avait l'intention de blesser ou de tuer ses adversaires plutôt que de perturber leurs formations, se déroulait à une distance plus rapprochée, certainement à moins de 150 m. Bien sûr, plus la cible était proche, plus le tir était précis et mortel.

Latham et Paterson ont également noté que l'arc composite possédait une puissance exceptionnelle :

« Étant donné que de tels composites peuvent résister à une énorme quantité de courbure, une courte longueur a pu être obtenue dans la conception, et cette caractéristique en a fait des armes très appropriées pour l'archer monté. »

« Dans un arc bien conçu, le poids devrait augmenter rapidement au cours des premiers centimètres du tirage, après quoi le taux d'augmentation devrait diminuer au fur et à mesure que le tirage progresse. Cette qualité a été obtenue en Orient par l'installation d'un embout rigide (en arabe, siyah, pl. siyat) à chaque extrémité de l'arc. Lorsque la proue était à moitié tirée, le siyat commençait à agir comme des leviers de sorte que le tirage pouvait être continué avec moins d'augmentation de poids que cela n'aurait été le cas sans eux... Pour un poids donné à pleine puissance – cette quantité dépendant de la force de l'archer – l'arc composite stocke une grande quantité d'énergie qui est ensuite disponible pour être transférée à la flèche lorsque la corde est relâchée.

« Lorsque le siyat s'éloigne de l'archer avant que l'arc contreventé ne soit tiré, comme dans le cas des arcs mandchous et mongols... un chevalet de cordes est monté pour empêcher la corde de glisser au-delà du genou de l'arc ; car, si cela se produisait, celui-ci prendrait violemment sa forme dépourvue et se retournerait pratiquement à l'envers. »

Bien que l'arc ait fourni le pouvoir de tuer à distance et même le pouvoir de pénétrer l'armure, une grande partie de sa létalité dépendait du type de pointe de flèche utilisée. Les Mongols utilisaient de nombreux styles de pointes de flèches en fer, en acier, en corne ou en os. Leurs soldats portaient des limes pour aiguiser les tranchants. Chaque pointe de flèche avait une fonction différente, allant des flèches perforantes et de signalisation qui produisaient un son sifflant aux flèches paralysantes à boutons et plus encore. Les flèches elles-mêmes avaient tendance à mesurer un peu plus de 2 pieds de long. La pointe de la flèche possédait une soie qui était coincée dans le manche. En général, pour la pénétration du blindage, une pointe de flèche à pointes effilées ou une pointe de flèche ciselée trempée fonctionnait mieux que les autres, car la force de l'arc se concentrait à un moment donné. Une flèche à large pointe dispersait la force le long du bord de la pointe de la flèche, de sorte qu'elle se comportait admirablement contre des cibles non blindées. Les tiges avaient tendance à être faites de roseaux de rivière ou de bois de saule et avaient tendance à être plus grandes que celles utilisées en Europe. Les soldats mongols en transportaient généralement 60. Il est également possible que l'effacement des flèches mongoles ait été placé de manière légèrement asymétrique, comme cela a été observé chez les Mongols au début du XXe siècle. Ainsi, lorsqu'elle était tirée, la flèche tournait en volant, un peu comme une balle de fusil, ce qui lui permettait de pénétrer plus profondément dans la cible.

En plus du carquois personnel du guerrier, des carquois supplémentaires étaient attachés aux selles de leurs montures pour assurer un approvisionnement en flèches. Les carquois eux-mêmes étaient construits à partir d'écorce de bouleau et de bois de saule et attachés à la ceinture de l'archer par un crochet ou des boucles. Bien qu'il y ait eu quelques spéculations quant à savoir si les Mongols empoisonnaient leurs flèches, cela semble peu probable, car leurs armes étaient suffisamment puissantes et précises pour tuer sans l'aide du poison.

Bien que l'arc composite soit une excellente arme, il présentait quelques inconvénients, le principal étant que le temps humide lui était préjudiciable. L'utilisation d'un arc sous la pluie pouvait le ruiner. Ainsi, lorsque les nomades rencontraient un champ de bataille pluvieux, ils devaient soit s'approcher pour un combat mêlé, soit fuir. Habituellement, ils battaient en retraite, car leurs compétences de combat au corps à corps étaient souvent inférieures à celles de leurs adversaires sédentaires. Les Mongols possédaient néanmoins des armes pour le combat rapproché, y compris une lance ou une lance avec un crochet sur une partie du manche qui était utilisé pour tirer les cavaliers de leurs chevaux. Ils portaient également des sabres et d'autres épées, mais les récits sont contradictoires quant à savoir si ceux-ci étaient universellement utilisés. Leurs sabres étaient incurvés et très légers. Les armes de qualité supérieure avaient tendance à être plus légères, mais le poids n'était pas toujours un indicateur exact de la qualité. Les Mongols ont peut-être contribué à répandre l'utilisation du sabre au Moyen-Orient, bien que les arguments ne soient pas complètement convaincants.

Une arme qui a peut-être été utilisée, mais qui n'est pas directement mentionnée, est l'*ughurgh-a* ou lasso. Le lasso utilisé par les Mongols dans leurs activités d'élevage n'est pas le même que celui utilisé dans les ranchs et les rodéos de l'Ouest américain. Il se compose plutôt d'un

long poteau avec une corde, qui longe son arbre et forme une boucle à l'extrémité la plus éloignée du berger. Cette boucle pouvait être glissée autour de la tête d'un animal rebelle et resserrée, le bâton rigide offrant un meilleur contrôle sur l'animal qu'une corde. En tant qu'arme, l'*ughurgh-a* a peut-être été utilisé pour capturer des adversaires ou pour les tirer hors de leurs selles. La perche aurait permis au cavalier de maintenir ses distances avec un adversaire et aurait également pu servir de moyen de défense. Carpini mentionne que les Mongols portaient des cordes, mais il a émis l'hypothèse que son « but était de tirer des armes de siège. Denis Sinor, cependant, postule qu'il a pu être utilisé pour un lasso, car d'autres nomades sont connus pour avoir utilisé le lasso au combat. Cependant, il n'est pas clair s'il fait référence au lasso dans son sens américain ou à l'*ughurgh-a* que les Mongols utilisaient traditionnellement. S'il s'agit de l'*ughurgh-a*, alors il convient de noter que Carpini n'a rien enregistré qui lui ressemble.

Armure. Bien que les Mongols étaient principalement de la cavalerie légère, ils portaient souvent des armures, comme l'a indiqué Carpini :

« Certains ont des cuirasses et des protections pour leurs chevaux, faites de cuir de la manière suivante : ils prennent des bandes de peau de bœuf ou de peau d'un autre animal de la largeur d'une main, et en couvrent trois ou quatre ensemble avec de la poix, et ils les attachent avec des lanières de cuir ou des cordes ; dans la bande supérieure, ils mettent le lacet à une extrémité, dans la suivante, ils le mettent au milieu et ainsi de suite jusqu'à la fin ; Par conséquent, lorsqu'elles se plient, les bandes inférieures remontent sur les supérieures et il y a donc une double ou triple épaisseur sur le corps. »

Lorsque les Mongols portaient des armures, ils préféraient les lamellaires, car elles offraient une meilleure protection contre les flèches que la cotte de mailles. Selon David Nicolle, des tests ont montré que la cotte de mailles peut absorber les flèches tirées à une distance raisonnable, mais cela ne pourrait pas les empêcher de causer des blessures mineures. L'armure lamellaire, cependant, était beaucoup plus efficace contre les flèches. Carpini a également noté que les gardes de nuit dans le *keshik* portaient de grands boucliers en canne ou en osier. Dans le même temps, le dos des Mongols n'était généralement pas blindé et l'aisselle gauche était exposée lorsque le bras était levé pour tirer à l'arc. En plus de sa protection contre les flèches, les Mongols préféraient également l'armure lamellaire en raison de sa simplicité de fabrication.

De nombreux Mongols ne portaient pas d'armure du tout, mais portaient simplement le *deel* traditionnel, ou *degel*, un manteau jusqu'aux genoux qui se fermait sur un côté. En plus du *degel*, les Mongols portaient des manteaux traités pour les protéger de la pluie ainsi que des manteaux en feutre pour lutter contre le froid. Ils les portaient même pendant l'été.

Ils portaient des casques de construction simple, de forme similaire à un gland renversé. Sur les côtés se trouvaient des fentes où des rabats pouvaient être fixés pour mieux protéger les oreilles et le cou. Ces casques étaient généralement construits en bronze ou en fer, comprenant souvent un cadre en fer avec une peau en bronze.

Il est à noter que, alors que John Plano de Carpini estimait que les armées de la chrétienté occidentale devaient adopter les attributs militaires mongols, les États d'Europe de l'Est, en particulier ceux qui faisaient principalement face à des adversaires de la steppe, ont en fait transformé leurs armées selon les lignes mongoles. Parallèlement à l'utilisation plus répandue de l'arc composite, l'armure lamellaire de style mongol est devenue courante en Europe de l'Est après les conquêtes mongoles. De plus, « il a également été suggéré que le *khatanghu degel* des Mongols, le grand tissu doublé d'écailles ou le manteau en feutre étaient à l'origine du développement de la veste de brigandine d'Europe occidentale du XIV^e siècle ».

Chevaux. Les Mongols devaient une grande partie de leur succès à leurs chevaux, qui étaient robustes, forts et élevés dans un environnement difficile. Bien que de petite taille par rapport aux chevaux de guerre d'Europe occidentale ou même aux chevaux utilisés au Moyen-Orient, le cheval mongol était fort et surpassait tous les autres en endurance.

Au cours du XIII^e siècle, chaque Mongol emmena plusieurs montures en campagne afin d'éviter d'épuiser ses chevaux. Au-delà des objectifs de maintenir la vitesse de mouvement des troupes, il existait la nécessité de garder leurs montures fraîches simplement en raison de la nature

de la guerre des steppes. Leurs attaques de caracole et la manœuvre de *nerge* nécessitaient un mouvement constant pour réussir et pouvaient user un cheval avec le temps. Ainsi, afin de maintenir leurs actions, les Mongols changeaient de chevaux à intervalles réguliers. En tant que nomades, ils avaient les ressources nécessaires pour fournir un grand nombre de montures à leurs armées. En effet, l'envoyé Song Zhao Hong a noté que la Mongolie avait une abondance d'herbe et d'eau essentielles pour soutenir le bétail. De plus, il observa que les troupeaux des Mongols se composaient de centaines de milliers d'animaux.

L'entretien de leurs troupeaux était essentiel au succès des Mongols et, en tant que tel, il était soigneusement organisé, démontrant une fois de plus l'étendue de l'efficacité militaire mongole. La cour mongole et les princes individuels possédaient un certain nombre de troupeaux ainsi que des pâturages. De plus, le gouvernement attribuait des chevaux à chaque station d'igname ou de poste. Cependant, il n'est pas clair dans quelle mesure ils ont mobilisé leurs troupeaux ou s'ils ont créé un système d'acquisition pour les besoins militaires.

Les sources varient en ce qui concerne le nombre de chevaux que chaque soldat mongol devait emmener avec lui en campagne, mais une estimation de cinq est raisonnable. Pourtant, fournir ne serait-ce que cinq chevaux n'était pas une tâche simple. Selon un érudit, afin de fournir cinq montures prêtes au combat pour entretenir un archer, un homme avait besoin d'un troupeau de 30 chevaux.

Pour un usage militaire, les Mongols préféraient les hongres, qui avaient été castrés vers l'âge de quatre ans. Cela a produit un cheval adulte mais plus doux, assez mature pour la guerre. Pour les mêmes raisons qu'ils utilisaient des hongres, les Mongols montaient souvent des juments, qui avaient l'avantage supplémentaire de fournir du lait pour les rations des guerriers. Cette utilisation de hongres et de juments à la guerre était contraire à la pratique européenne, où les étalons dominaient le champ de bataille.

Le pâturage constituait l'ensemble de l'alimentation de leurs chevaux. Cependant, les chevaux n'étaient pas autorisés à brouter pendant qu'ils étaient montés. Ce n'est qu'après que le cheval eut été dessellé, attaché et refroidi, et que sa respiration fut revenue à la normale, qu'il fut autorisé à se promener librement et à paître. De plus, les Mongols permettaient à leurs chevaux de s'engraisser au printemps, période pendant laquelle ils n'étaient pas montés. Une fois l'automne arrivé, on les laissait brouter pendant des durées plus courtes, de sorte qu'ils devenaient plus maigres, plus robustes et transpiraient moins. Les Mongols considéraient l'automne comme la meilleure saison pour la guerre, tant pour l'homme que pour le cheval : du point de vue d'un envahisseur, il avait l'avantage supplémentaire d'être la période des récoltes parmi les États sédentaires. La destruction des récoltes lors des raids pouvait provoquer la famine, et les paysans étaient réticents à quitter leurs champs pendant la période des récoltes, réduisant ainsi le nombre de troupes disponibles pour la défense contre les envahisseurs.

Si chaque soldat possédait une série de plusieurs chevaux, qui paissaient pour leurs besoins alimentaires plutôt que pour manger du fourrage, il fallait trouver une source constante de pâturage. Malgré la nécessité de brouter les Mozhols, cela ne semble pas avoir réduit leur propre préparation au combat ou à la marche du lendemain. Selon Marco Polo, la politique des Mongols selon laquelle leurs chevaux n'étaient pas autorisés à paître pendant qu'ils étaient montés a changé au cours de la campagne :

« Leurs chevaux aussi subsisteront entièrement sur l'herbe des plaines, de sorte qu'il n'est pas nécessaire de transporter des réserves d'orge, de paille ou d'avoine ; Et ils sont très dociles avec leurs cavaliers. Ceux-ci, en cas de besoin, resteront à cheval toute la nuit, armés de tous les points, tandis que le cheval broutera continuellement. »

L'envoyé Song Zhao Hong remarqua également que les Mongols ne nourrissaient jamais leurs chevaux avec du fourrage, des haricots ou des céréales.

J.M. Smith a fait valoir que la dépendance aux pâturages avait un impact sur le taux de déplacement des Mongols. Selon lui, les armées mongoles se déplaçaient lentement – souvent moins de 15 miles par jour – parce que leurs chevaux paissaient. Cependant, son argument est contré par Zhao et Polo, qui affirment que leurs chevaux n'étaient relâchés au pâturage que la nuit.

Ils broutaient là où l'herbe était verte et sèche, puis, à l'aube, les Mongols se mettaient en selle et chevauchaient de nouveau jusqu'à la tombée de la nuit. Cela ne veut pas dire que Smith se trompe. Idéalement, les armées mongoles se déplaceraient à un rythme suffisamment lent pour s'assurer que leurs chevaux arrivent en pleine forme. Cela est confirmé par le rythme délibéré de Hülegü en route vers le Moyen-Orient. Hülegü, cependant, était également accompagné d'un grand nombre de non-combattants, sa marche n'étant pas seulement une campagne militaire, mais une migration vers son nouvel apanage. Smith ne tient pas compte du fait que la cavalerie mongole pouvait mener et effectuait des marches rapides lorsque cela était nécessaire, comme l'indiquent les sources, comme lors d'une poursuite ou dans une tentative d'obtenir un avantage tactique ou stratégique comme, par exemple, lors de la poursuite du sultan Muhammad Khwarazmshah par Jebe et Sübedei.

Néanmoins, les Mongols ont obtenu des pâturages appropriés pour leurs camps de base. Au Moyen-Orient, deux de ces endroits étaient la plaine de Mughan dans l'Azerbaïdjan moderne et la vallée de Biqa' dans le Liban moderne. Dans certaines situations, cependant, par exemple lorsque des forces supplémentaires sont arrivées, davantage de pâturage est devenu nécessaire. Cela a souvent perturbé l'équilibre politique et militaire local, provoquant dans certains cas des conflits entre les troupes mongoles et les dirigeants locaux clients. La disponibilité des pâturages avait également des implications stratégiques, en particulier quant à savoir si le mode de guerre mongol (ou même leur mode de vie) pouvait être couronné de succès dans certaines régions. Sans suffisamment de pâturages, les Mongols n'ont pas pu stationner suffisamment de troupes dans des régions comme la Syrie bien avant que les ressources disponibles ne soient épuisées.

Malgré toute leur résistance aux conditions environnementales difficiles, les chevaux résilients des Mongols ont également subi un entraînement intensif. Marco Polo remarqua que « leurs chevaux sont si parfaitement dressés qu'ils vont et viennent, tout comme un chien, d'une manière tout à fait étonnante ». En effet, les Chinois croyaient que l'entraînement que les Mongols donnaient à leurs chevaux leur donnait une endurance incroyable, et qu'un cheval mongol monté au combat ne s'épuiserait pas avant huit à dix jours. même dans des conditions où la nourriture et l'eau étaient insuffisantes. Bien que ce soit une exagération, cela illustre la perception selon laquelle l'endurance des chevaux mongols dépassait celle que l'on trouve dans le monde sédentaire. Dans l'ensemble, les soins et le traitement que les Mongols fournissaient à leurs chevaux ont amené les observateurs extérieurs à commenter son importance.

Chaque jour, les Mongols chevauchaient leurs chevaux sur 30 *li*, soit 15 km, et lorsqu'ils mettaient pied à terre, ils enchaînaient les chevaux si étroitement qu'ils ne pouvaient plus bouger. Comme nous l'avons dit plus haut, il ne leur était pas permis de manger ou de boire jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment calmes. Cette pratique rendait la graisse plus serrée sur le dos du cheval, le ventre petit mais fort, et la croupe grande mais ferme. L'émissaire Song Zhao Hong nota : « *Quand leurs chevaux n'ont qu'un ou deux ans, ils les montent durement dans la steppe et les entraînent. Ils les entretiennent ensuite pendant trois ans, puis les montent et les montent à nouveau. Ainsi, ils les dressent tôt et pour cette raison, ils ne donnent pas de coups de pied ou ne mordent pas. Des milliers et des centaines forment des troupeaux, mais ils sont silencieux et ne punissent ni n'appellent. Quand ils mettent pied à terre, ils ne les retiennent pas et ne les attachent pas, mais ils ne s'égarent pas. Leur tempérament est très bon.* »

En général, la selle ainsi que d'autres équipements sont restés légers. Selon le *Meng Da Bei Lu* de Zhao Hong, la selle mongole pesait de 9,51 à 111 b. Il a été construit en bois, dans lequel les Mongols frottaient de la graisse de mouton afin de le protéger de l'enflure et d'autres dégâts des eaux. Il possédait un dos et un avant hauts, offrant ainsi au cavalier une stabilité pendant que ses mains étaient occupées avec son arc ou d'autres armes. Les étriers étaient courts et conçus de manière à ce que le poids du cavalier soit placé au centre de l'étrier et non sur les côtés, lui permettant ainsi de tourner et de tirer.⁶⁰ Les sabots de leurs chevaux étaient protégés par des fers en fer ou en bois.

Bien que le commerce et la vente de chevaux en échange de biens que les nomades ne pouvaient pas fabriquer aient été un élément vital de l'économie des steppes pendant des siècles (il existe de nombreuses traces de nomades des steppes échangeant des chevaux avec la Chine, les Rus'

et même l'Inde), les Mongols ont limité cela. Ögödei et Möngke ont tous deux publié des décrets pour empêcher la contrebande de chevaux vers la Chine des Song, par exemple, et à un moment donné, c'était un crime capital pour toute personne autre qu'un Mongol ou un messenger de monter à cheval le long de la frontière. De telles restrictions étaient possibles parce que, avec le nord de la Chine, l'Asie centrale, le Dasht-i Kipchak et une grande partie du Moyen-Orient à leur disposition, les khans mongols n'étaient plus dépendants de leurs voisins sédentaires pour les produits manufacturés et pouvaient se permettre le luxe d'interdire l'exportation de chevaux.

Conclusions. Alors que le soldat mongol du XIII^e siècle avait beaucoup en commun avec les guerriers des empires des steppes précédents tels que les Khitan, ou même avec les nomades contemporains, il était également substantiellement différent. Cette différence résidait dans la militarisation de la société mongole. Afin de mener à bien leurs conquêtes et de maintenir leurs avantages militaires, les Mongols ont créé un système d'entraînement régulier plutôt que de simplement assembler une armée de masse. Ce processus a favorisé un fort sens de la discipline qui leur a donné un avantage considérable sur leurs adversaires, en particulier dans les moments de défaite. Ils pouvaient garder leur sang-froid et reprendre l'avantage alors que leurs adversaires se dispersaient souvent en déroute ou dans le but de piller plutôt que de poursuivre la victoire. Grâce à leurs méthodes d'entraînement des hommes et des chevaux, et à l'approvisionnement approprié en armes, en nourriture et en autres nécessités, les Mongols ont créé une armée capable de mener de longues campagnes et, par conséquent, de longues conquêtes.

Chapitre 4 :

L'entretien de l'armée : logistique, approvisionnement et soins médicaux

Au cœur du succès de chaque armée se trouve la science de la logistique, ou la partie d'une organisation militaire qui planifie le mouvement et l'approvisionnement de l'armée. Cela comprend non seulement l'approvisionnement de l'armée en équipement, mais aussi son alimentation. Sans une bonne nutrition, les soldats s'affaiblissent à cause de la maladie et la discipline se désintègre alors qu'ils tentent de trouver de la nourriture. Il est facile de tomber dans le piège de penser que les Mongols n'étaient qu'une horde déchaînée qui vivait de la terre, non seulement en ramassant de la nourriture de cette manière, mais aussi en acquérant leur équipement en dépouillant les morts. Bien que certains éléments de ce point de vue soient exacts, un examen des tentatives des Mongols de fournir de la nourriture et de l'équipement, ainsi que de soigner leurs blessés, révèle une image plus complexe.

Alimentation et rations. Selon une étude, 3 600 calories de nourriture par jour sont nécessaires aux mâles actifs, dont 70 g de protéines, afin d'éviter la famine et la malnutrition. Pour les Mongols, cela était fourni par un système simpliste de rations complétées par la chasse et la saisie des approvisionnements dans les villes qui se soumettaient à eux.

Au cours de la campagne contre l'empire khwarazmien (1219-1222), chaque *arban* emportait avec lui entre trois et trois moutons et demi et demi, ainsi qu'un chaudron. Les Mongols apportaient également des troupeaux de moutons et de chèvres ; Cependant, comme les moutons se déplacent lentement, les soldats transportaient des rations séchées tandis que le bétail les suivait. Chaque homme avait aussi une outre d'eau. Bien que les Mongols transportaient leurs propres rations, ils ne comptaient pas uniquement sur leurs provisions, en particulier lors de longues campagnes dans des régions éloignées. Au lieu de cela, ils se tournaient normalement vers la campagne qu'ils envahissaient pour leur fournir de la subsistance, et gardaient généralement leurs propres rations pour les périodes où aucune autre nourriture n'était disponible. Lorsqu'ils campaient pendant un siège ou simplement pour se reposer, les zones périphériques étaient soigneusement passées au peigne fin pour s'approvisionner.

Dans une étude sur la logistique prémoderne, Donald Engels a illustré comment Alexandre le Grand a maintenu la logistique de l'armée macédonienne alors qu'elle faisait campagne loin de son territoire natal. Dans le processus d'approvisionnement adéquat pour son armée, Alexandre a conclu des alliances afin de mettre en place des dépôts de ravitaillement à l'avance. Il assura leur sécurité en prenant des otages et en offrant des cadeaux aux dirigeants locaux, et émit des ordres de réquisition et d'achat de denrées alimentaires. « Ne pas s'être rendu à Alexandre avant d'être entré dans un district était considéré comme une action hostile, et des opérations spéciales étaient nécessaires pour assurer l'approvisionnement en nourriture de l'armée dans de tels cas. » Les Mongols ont pris des mesures similaires, mais légèrement différentes.

Tout en obtenant la soumission des régions adjacentes à leur théâtre d'opérations, les Mongols demandèrent de la nourriture et des pâturages en plus du tribut. Si une région résistait à leurs demandes, l'armée mongole la dévastait, réduisant la concurrence pour les pâturages et créant peut-être de nouveaux pâturages par la destruction des terres agricoles. Cette pratique pourrait être comparée à la *chevauchée* européenne médiévale, une méthode qui consiste non seulement à vivre de la terre, mais aussi à dévaster la région environnante. En plus d'obtenir de la nourriture, les pillards acquéraient du butin et attiraient les ennemis hors de leurs forteresses, évitant ainsi de longs sièges.

Les voyageurs européens ont consigné de nombreuses observations sur les Mongols et leurs habitudes culinaires, toutes pas favorables. Le moine franciscain Jean de Plano Carpini a écrit :

« Leur nourriture se compose de tout ce qui peut être mangé, car ils mangent des chiens, des loups, des renards et des chevaux et, lorsqu'ils sont poussés par la nécessité, ils se nourrissent de chair humaine... Ils mangent la saleté qui s'échappe des juments lorsqu'ils mettent au monde des poulains. Non, je les ai même vus manger des poux. Ils disaient : « Pourquoi ne les mangerais-je pas, puisqu'ils mangent la chair de mon fils et boivent son sang ? » Je les ai aussi vus manger des souris. »

Bien qu'il soit possible que Carpini ait pu voir les troupes mongoles manger des rongeurs ou même des poux, il est juste de dire que cela ne constituait pas leur régime alimentaire habituel.

Leurs rations différaient selon la saison. Leur boisson préférée était le lait de jument fermenté ou *airagh*, plus communément appelé *kumiss*. Le lait de jument était idéal pour la fabrication car, selon Rubruck, il ne caillait pas contrairement au lait d'autres animaux. Rubruck, après l'avoir goûté et apprécié, s'est intéressé à la production de la boisson et a laissé des instructions détaillées. Il a décrit comment le lait était versé dans un grand sac en cuir, puis baratté à l'aide d'un bâton ou d'une massue spécialement conçue, dont la tête était évidée. Une partie du mélange s'est transformée en beurre, et le lait a fermenté et s'est aigri. Le beurre a ensuite été retiré. Plus de barattage a augmenté la fermentation et a produit une liqueur claire et plus puissante. Bien entendu, le lait non transformé était également bu ou transformé en d'autres produits laitiers.

En effet, les produits laitiers constituaient la majeure partie de l'alimentation des Mongols. Une jument produit 2,25 à 2,5 litres de lait par jour, au-dessus des besoins nécessaires pour un poulain. Cela représente environ 20 kcal/oz, environ 1 440-l, 600 kcal/jour ou environ la moitié du régime typique de 3 000 kcal requis pour une bonne nutrition. Ainsi, deux poneys pouvaient soutenir un soldat pendant leur période normale de lactation de cinq mois. Les Mongols avaient généralement cinq à huit chevaux par soldat en campagne. Cependant, s'assurer que les poneys allaitaient nécessitait de la planification.⁷ Zhao Hong, d'autre part, a noté que généralement le lait d'un cheval était suffisant pour trois hommes. Souvent, les rations d'un Mongol se composaient exclusivement de lait de jument ou de brebis.⁸ Pendant l'hiver, lorsque leurs troupeaux de chevaux pouvaient manger moins, le lait de jument devenait rare et les autres aliments devenaient plus importants. L'une de ces rations était une pâte à base de lait en poudre appelée *qurut* qui était reconstituée dans l'eau et servait d'aliment de base dans le régime alimentaire des soldats mongols. Cela a été observé à la fois par Guillaume de Rubruck et Marco Polo. Selon Polo, *« Ils ont aussi du lait séché en une sorte de pâte à emporter avec eux ; et quand ils ont besoin de nourriture, ils la mettent dans de l'eau, et la battent jusqu'à ce qu'elle se dissolve, puis ils la boivent. Il est préparé de cette manière ; Ils font bouillir le lait, et quand la partie riche flotte sur le dessus, ils l'écument dans un autre récipient, et de là ils font du beurre ; car le lait ne deviendra solide que lorsqu'il ne sera pas enlevé. Ils mettent le lait au soleil pour le faire sécher. Et quand ils partent en expédition, chaque homme emporte avec lui une dizaine de livres de ce lait en poudre. Et le matin, il en prendra une demi-livre et la mettra dans sa bouteille en cuir, avec autant d'eau qu'il lui plaira. Ainsi, pendant qu'il chevauche, la pâte de lait et l'eau de la bouteille se mélangent bien en une sorte de bouillie, et cela fait son dîner. »*

John Masson Smith Jr a noté que cette forme particulière de rations fournissait 800 kcal et 80 g de protéines, fournissant un quart de la ration nécessaire de 3 000 kcal par jour. Au XIV^e siècle, sur le territoire de la Horde d'Or, chaque soldat possédait dix moutons ou chèvres pour subvenir à ses besoins. Dix brebis fournissent environ cinq litres de lait ou 3 000 kcal par jour pendant leur période de lactation de cinq mois. Ainsi, il était possible de survivre avec un régime à base de produits laitiers.

Bien sûr, les Mongols consommaient d'autres produits alimentaires. Plutôt que l'image stéréotypée d'un « barbare » médiéval dévorant un jarret de viande, les Mongols semblent avoir consommé la plupart de leurs repas non laitiers sous forme de soupes. Selon Carpini, en hiver *« Ils font bouillir le millet dans de l'eau et le rendent si mince qu'ils ne peuvent pas le manger mais doivent le boire. Chacun d'eux boit une ou deux tasses le matin et ils ne mangent plus rien pendant la journée ; Le soir, cependant, on leur donne tous un peu de viande et ils boivent le bouillon de viande. Mais en été, voyant qu'ils ont beaucoup de lait de jument, ils mangent rarement de la*

viande, à moins qu'on ne la leur donne ou qu'ils n'attrapent quelque animal ou oiseau à la chasse. »

Guillaume de Rubruck observa comment les Mongols tiraient le meilleur parti de leurs rations. En effet, si un cheval ou des bœufs mouraient, ils séchaient immédiatement la viande ou fabriquaient des saucisses ; Ils en mangeaient une partie sur place, et le reste était fumé pour une utilisation ultérieure. Il a noté que 50 à 100 hommes se nourrissaient d'un seul mouton coupé en morceaux et cuit dans de l'eau et du sel. Bien que chaque homme ne recevait que quelques bouchées de viande, tous recevaient des portions similaires, quel que soit leur rang. Cette soupe ou ragoût, connu sous le nom de *shülen*, était le repas standard des Mongols. Marco Polo a vérifié que, près de 50 ans plus tard, les Mongols maintenaient toujours un régime spartiate pendant la marche :

« Lorsqu'ils partent en expédition lointaine, ils n'emportent avec eux que deux bouteilles en cuir pour le lait ; un petit pot en terre cuite pour cuire leur viande, une petite tente pour les abriter de la pluie. Et en cas de grande urgence, ils chevaucheront dix jours d'affilée sans allumer de feu ni prendre de repas. À cette occasion, ils se nourrissent du sang de leurs chevaux, ouvrent une veine et laissent le sang jaillir dans leur bouche, boivent jusqu'à ce qu'ils en aient assez, puis l'arrêtent. »

Il a été calculé qu'un cheval peut donner un tiers de son sang sans risque sérieux pour sa santé. Ainsi, un cheval pourrait fournir environ 14 pintes de sang avec environ 156 kcal/pinte, soit environ 2 184 kcal, soit les deux tiers de la ration prévue de 3 000 kcal. Ainsi, les cinq à huit montures qu'un soldat mongol emportait avec lui en campagne pouvaient lui fournir plusieurs jours de rations. Huit montures pouvaient fournir six jours d'une ration complète de 3 000 kcal. Polo a écrit que les Mongols pouvaient survivre dix jours avec cela. Finalement, cependant, il a eu des conséquences néfastes sur les chevaux et n'a été utilisé qu'en dernier recours.

Comme l'a observé le frère franciscain Carpini, les Mongols consommaient également des céréales. Alors que le régime alimentaire des Mongols est généralement décrit comme étant à base de viande et de produits laitiers, souvent avec des doses généreuses d'alcool, l'ajout de céréales ne devrait pas être surprenant. Bien que les céréales aient rarement, voire jamais, été une source dominante de nourriture en Mongolie, elles peuvent y être cultivées. Aux XI^e et XII^e siècles, le millet, l'orge et le blé étaient cultivés le long des rivières Selenge, Khalkha, Orkhon, Kerülen et Zavkhan, ainsi que dans la région du lac Buir. *L'Histoire secrète des Mongols* décrit comment Ögödei Khan affectait des gardes aux greniers dans lesquels le grain coulait sous forme de paiements d'impôts. Il est possible que cette céréale provienne du nord de la Chine ; cependant, toutes les autres références de la section 279 de *L'Histoire secrète des Mongols* se réfèrent aux nomades et aux programmes et réformes institués en Mongolie, et les territoires nouvellement conquis tels que la Chine ne sont pas discutés.¹⁶ Les céréales étaient utilisées de manière similaire à celle décrite par Carpini – comme épaississant pour la soupe ou comme bouillie. En effet, Zhao Hong laisse entendre que les Mongols ont peut-être réquisitionné des réserves considérables de riz, de blé et de millet, ne laissant à la population que du pain et de l'eau pour se nourrir.

Bien sûr, les Mongols, en particulier pendant la marche, ne comptaient pas uniquement sur leurs rations. Si la chasse servait d'exercice d'entraînement, elle nourrissait également l'armée. Divers animaux étaient chassés, en particulier les marmottes, que l'on trouve en grand nombre dans la steppe. Cet animal ressemblant à un chien de prairie, que Carpini trouvait peu recommandable, servait de source clé de nutrition. Les marmottes pèsent environ 101 kg et transportent environ 3,31 milliards de matières grasses, à 250 kcal/oz ou 13 200 kcal au total, tandis que la viande fournit environ 3 400 kcal, soit un total de 16 600 kcal ou 5,5 rations par marmotte. Les marmottes, cependant, n'étaient utilisées que pour compléter le régime alimentaire. Il y avait également un certain risque à manger des marmottes, car elles étaient souvent infestées de puces porteuses de la peste bubonique.

Naturellement, les Mongols chassaient aussi d'autres animaux. L'utilisation du nerge, comme nous l'avons vu dans le chapitre sur l'entraînement, garantissait pratiquement aux Mongols une variété d'animaux allant des marmottes et des cerfs aux antilopes et même aux ours ou aux tigres. Cependant, il s'agissait d'un processus qui prenait du temps et qui n'était pas idéal pour les marches rapides.

Organisation de la logistique. Bien que les Mongols cherchaient souvent de la nourriture par le biais de raids ou de chasse, ou l'amenaient en masse sous forme de troupeaux et de troupeaux, ils avaient toujours besoin de lignes d'approvisionnement, sinon pour des denrées alimentaires, du moins pour d'autres biens. Il peut s'agir de matériaux pour l'équipement de siège, d'armes supplémentaires, de chevaux et de matériaux plus banals. Bien qu'un grand nombre de ces biens puissent être obtenus par des raids, toutes les troupes d'une armée mongole n'étaient pas impliquées dans des raids prédateurs, en particulier lorsque l'empire devenait plus grand et mieux organisé. Par exemple, les armées affectées à des tâches de garnison avaient besoin de fournitures et, quelle que soit la façon dont les marchandises étaient obtenues, un plan cohérent pour assurer leur approvisionnement aux armées devait être maintenu. Les Mongols avaient la capacité de le faire, car il fallait 900 wagons de provisions par jour pour soutenir leur capitale à Karakorum.

Les approvisionnements étaient normalement transportés à l'armée à dos de chameau ou à cheval. Un chameau de Bactriane peut transporter 200 à 240 kg en tant qu'animal de bât et 400 à 600 kg en tant qu'animal de trait, parcourant 30 à 40 km par jour. 19 Ainsi, une quantité importante de nourriture et d'équipement pouvait être livrée aux armées mongoles en marche. Il n'a pas toujours été livré au rythme rapide que l'on associe aux Mongols, mais leurs forces n'ont pas toujours voyagé rapidement non plus. Leurs armées principales pouvaient se déplacer à un rythme plus tranquille, et c'est souvent le cas, tandis que les colonnes volantes et les avant-gardes avançaient rapidement. Ainsi, les trains de bagages pouvaient suivre le reste de l'armée. Cette pratique confondait leurs ennemis. L'avant-garde mongole et les colonnes volantes dévastaient souvent une région avant l'arrivée du train de bagages, et leurs adversaires étaient perplexes devant les dégâts que les Mongols pouvaient faire, apparemment sans transporter de fournitures lourdes.

Il n'est pas clair si les Mongols ont organisé des unités spéciales consacrées à l'approvisionnement de l'armée en nourriture ou en équipement et dans quelle mesure ils ont fourni de l'équipement à des soldats individuels. Par exemple, Juvaini a noté qu'une unité serait punie si un homme ne fournissait pas sa part d'outils, y compris des bannières, des aiguilles, des cordes, des montures et des bêtes de somme. Pourtant, comme on le verra dans la section sur l'armement, le tribunal a acheté de grandes quantités d'armes.

Fournir des pâturages pour l'immense nombre de bétail dont dépendaient les armées mongoles était primordial. Une planification préalable était essentielle pour s'assurer que des prairies étaient disponibles le long de la route, et le problème de l'approvisionnement de l'armée a été résolu en prenant des dispositions similaires. De plus, lorsque l'avant-garde ou les colonnes volantes forçaient les villes à se soumettre, elles capturaient des approvisionnements qui pouvaient être donnés à l'armée suivante ou à d'autres colonnes.

L'élément clé, cependant, était de s'assurer que les troupes étaient correctement équipées avant le début de la marche. Alors que de nombreux objets nécessaires en campagne étaient omniprésents et pouvaient facilement être obtenus dans la maison de n'importe quel nomade, les armes au-delà de l'arc composite de base et une réserve de flèches étaient une autre affaire.

La fourniture et la fabrication d'armes, de blindages et d'engins de siège. Les soldats mongols n'étaient pas les seuls responsables de l'acquisition de leurs armes et armures. Bien qu'il soit possible que le khan ait fourni d'autres équipements, chaque homme a apporté une grande partie de son propre équipement avec lui, fournissant ainsi à son *arban* les nécessités de base de la vie de campagne. Néanmoins, une armée déterminée à dominer le monde ne pourrait pas s'attendre à ce que des soldats individuels se procurent tout leur armement ou en supportent tous les coûts.

Il y a trop de données dans les sources qui réfutent l'argument selon lequel les Mongols n'ont pas réussi à équiper et à armer correctement leurs soldats. Aussi les dirigeants mongols ne les laissèrent-ils pas s'équiper de la même manière que les bandits et les pillards itinérants. En effet, les Mongols ont déplacé des centaines d'artisans et d'artisans d'Asie centrale, de Perse et de Chine vers d'autres endroits tels que Chinqai Balasghun uniquement pour qu'ils puissent bénéficier de leurs compétences. Il existe au moins trois autres colonies d'artisans connues, à Besh Baliq en Ouïghurstan sur les pentes nord du Tien Shan ; à Xinmalin ou Simali, au nord de Pékin ; et à Hongzhou, à 180 km à l'ouest de Pékin. Tous étaient principalement composés d'artisans d'Asie

centrale qui avaient été capturés lors de la guerre de Khwarazmian et mélangés à des homologues chinois. Bien que Thomas Allsen note que les trois colonies fabriquaient du brocart d'or connu sous le nom de nasij, elles fabriquaient également d'autres produits, car de nombreux artisans envoyés dans ces villes étaient des spécialistes d'autres arts. Le voyageur taoïste du XIII^e siècle Li ChihChang a noté que la ville de Chinqai Balasghun était une colonie militaire qui possédait également un grenier.

Ces villes, bien que n'étant pas des métropoles prospères comme Zhongdu ou Samarcand, étaient des centres industriels et agricoles dont la raison d'être était de fournir les armées mongoles et la cour. Les études archéologiques de ces centres révèlent qu'une industrie naissante existait en Mongolie avant l'ascension de Chinggis Khan. Les Khitans, pendant leur propre domination d'une partie de la Mongolie, ont établi au moins dix villes de garnison qui comprenaient des installations – des forges, par exemple – pour l'entretien de leurs garnisons. Les preuves archéologiques démontrent que cette pratique s'est poursuivie après le Khitan, bien qu'à une échelle plus limitée, jusqu'à ce que, avec l'essor de Chinggis Khan, d'autres colonies militaro-industrielles soient établies, telles que Chinqai Balasghun. Les Mongols concentraient leur fabrication sur les besoins militaires ainsi que sur le luxe et les produits quotidiens dans des centres spécialement construits loin de leur capitale.

Les Mongols se sont rapidement adaptés à la guerre de siège une fois qu'ils l'ont comprise, et après avoir vu les avantages d'une fiscalité régulière, ils l'ont également adoptée. De la même manière, ils ont reconnu l'importance de posséder un approvisionnement régulier en armes et en armures. En plus de créer des centres industriels pour la fabrication d'armes et d'armures, ainsi que de produits de luxe et d'autres articles pour le commerce, les Khans mongols traitaient également avec des marchands d'armes. Les chroniqueurs persans Juvaini et Rashid al-Din abondent en exemples. À de nombreuses reprises, Ögödei acheta des pointes de flèches en os, des arcs et des objets encore plus banals tels que des lanières et des sacs en cuir pour l'armée. Ainsi, bien que le fonctionnement exact de ce système d'approvisionnement reste vague, il est tout à fait clair que les Mongols voyaient l'intérêt d'acquérir régulièrement des armes et des armures. Bien sûr, il n'a jamais été exclu de les obtenir en tant que pillage, mais pour obtenir du butin, il faut d'abord être correctement équipé.

Cela ne veut pas dire que les Mongols sous Chinggis Khan étaient si bien organisés qu'ils avaient le poste de quartier-maître. Il est évident que pendant le règne d'Ögödei dans les années 1230, lorsque les Mongols achetaient des armes pour leurs besoins militaires, le soldat mongol typique possédait encore les compétences nécessaires pour fabriquer une grande partie de son propre équipement. Les flèches pouvaient être construites assez facilement pour remplacer celles perdues, et la plupart des nomades ont appris à fabriquer leurs propres arcs à partir de corne, de bois et de tendons. On pourrait dire la même chose de leur armure de cuir. Alors qu'un forgeron devait riveter des milliers de maillons d'anneaux métalliques pour fabriquer une chemise en maille, l'armure lamellaire et en cuir des Mongols était beaucoup plus simple à fabriquer. Bien sûr, la qualité de leurs arcs n'égalerait pas celle des maîtres artisans. En effet, alors que les Mongols considéraient les talents des artisans sédentaires comme utiles à leur empire, ils valorisaient les artisans nomades de la même manière.

Maintien des communications. Le maintien de lignes de communication efficaces est essentiel dans tous les aspects de la guerre. Pour l'armée à cheval des Mongols, il y avait certains avantages et défis. En tant que cavaliers, les Mongols pouvaient envoyer des messagers pour maintenir le contact entre les unités avec une relative facilité. Cependant, comme leurs armées étaient extrêmement mobiles, il restait toujours la possibilité que les communications entre les armées ou les unités soient interrompues.

Pour éviter cela, les armées mongoles opéraient selon des calendriers prédéterminés. Cela a permis de coordonner les efforts pour réapprovisionner les troupes en chevaux et de s'assurer que des pâturages étaient disponibles. De plus, les communications entre les colonnes en marche étaient maintenues grâce à l'envoi continu de cavaliers. Pourtant, l'outil le plus important pour maintenir la logistique de l'armée, et en fait pour les communications dans tout l'empire, était le *yam*.

Essentiellement un système de poste, l'igname avait des stations installées à intervalles réguliers où les messagers officiels pouvaient échanger leurs chevaux contre des chevaux frais ou, parfois, les cavaliers eux-mêmes pouvaient être changés. Le système de l'igname s'est étendu au fur et à mesure que les Mongols étendaient leur empire, et il était possible de relayer l'information à la capitale mongole de Karakorum en quelques jours alors que les cavaliers voyageaient sans arrêt. À bien des égards, c'était un précurseur de l'American Pony Express du XIXe siècle.

Soin médical. Les soins médicaux dans le monde médiéval n'étaient pas un art avancé. Ce n'était pas non plus un beau spectacle. Les soins médicaux indigènes mongols impliquaient des chamans et des guérisseurs qui cherchaient à guérir les maladies par le monde des esprits ou par l'utilisation de plantes. Cependant, au fur et à mesure que leur empire s'étendait, les Mongols ont découvert de nouvelles techniques médicales plus sophistiquées qu'ils ont incorporées dans leurs arrangements médicaux.

Il n'y a aucune trace d'un véritable corps médical, mais il est probable que des médecins, des chirurgiens, des guérisseurs et des chamans ont voyagé avec les Mongols pour s'occuper des besoins des malades et des blessés. En plus de leurs techniques indigènes, les Mongols ont adopté des éléments de la médecine islamique, de la médecine diététique traditionnelle chinoise et même des techniques médicales ayurvédiques tibétaines. Des spécialistes de tout l'empire ont été amenés à pratiquer chaque type de médecine et, au fil du temps, bon nombre de leurs méthodes se sont mélangées.

Les méthodes islamiques, largement développées à partir des pratiques galéniques, étaient appliquées à des blessures telles que les fractures, les brûlures et les blessures de combat. Bien sûr, les médecins devaient également faire face à des maladies, telles que la dysenterie, la peste bubonique et des maladies plus bénignes. En plus des traitements à base de plantes, qui étaient une pratique courante dans le monde pré-moderne, les médecins musulmans utilisaient la cautérisation et la chirurgie. La cautérisation plutôt que les sutures semble avoir été la technique habituelle pour fermer les plaies. Malheureusement, il n'y a pas de preuves concluantes concernant l'attitude des Mongols à l'égard des soins médicaux, et nous ne savons pas quelle tradition ils préféraient.

Au combat, les blessés étaient retirés de l'avant-garde de la bataille et recevaient apparemment des soins. Les incidents enregistrés dans les guerres qui ont eu lieu à travers la Mongolie avant l'arrivée au pouvoir de Chinggis Khan l'indiquent. Bien que la plupart des individus mentionnés soient des chefs, il est raisonnable de supposer que tout guerrier blessé tenterait de se sortir du danger. Dans les premières années de l'empire mongol, les femmes semblent avoir été les principales pourvoyeuses de soins, tandis que plus tard, des spécialistes ont été recrutés. Cependant, les non-spécialistes étaient probablement suffisants pour les blessures les plus courantes telles que les fractures et les blessures par flèche.

Une vie passée à monter des animaux, à s'occuper du bétail et à casser des chevaux entraînait souvent des fractures, de sorte que les Mongols, comme d'autres sociétés impliquées dans de telles activités, étaient habiles à réparer les fractures. De même, comme les blessures par flèche étaient courantes dans leurs batailles, s'en occuper semble avoir été une compétence répandue.

Plusieurs incidents dans l'ascension au pouvoir de Chinggis Khan incluent des références à la succion du sang des blessures. Le principal danger de ces plaies par perforation n'était pas l'hémorragie, mais plutôt l'hémorragie interne. Selon les recherches de Sophia Kaszuba, le principal avantage de sucer le sang d'une telle plaie est la prévention d'une embolie gazeuse, ou la formation de bulles d'air dans la circulation sanguine qui peuvent entraîner une embolie pulmonaire. Comme le souligne Kaszuba, il est douteux que les Mongols aient été au courant de cela, mais ils ont probablement appris qu'un homme blessé avait plus de chances de se rétablir lorsque la blessure était nulle. La succion a également aidé à nettoyer la plaie en éliminant les débris et les poisons possibles.

Bien sûr, avec les blessures par flèche, il y a aussi la question de retirer la flèche. Comme les Mongols et d'autres tribus nomades utilisaient une grande variété de pointes de flèches, l'extraction n'était pas facile. Dans la plupart des cas, il était préférable d'enfoncer la pointe de la flèche à travers la flèche, afin de ne pas agrandir la plaie avec les ardillons à l'arrière de la pointe de la

flèche. Pourtant, certaines pointes de flèches étaient plus larges à l'extrémité et créaient une blessure plus grave si elles étaient poussées à travers plutôt qu'à l'extérieur.

Les Mongols ont peut-être tenté d'atténuer certains des traumatismes associés aux blessures par flèche. Peu de temps après avoir envahi le nord de la Chine, ils ont adopté la pratique de porter des sous-vêtements en soie tissée serrée. James Chambers, dans son *Devils' Horsemen*, a émis l'hypothèse que cette chemise empêchait la pointe de la flèche de pénétrer complètement dans le corps. La soie, selon l'estimation de Chambers, s'enroulait autour de la pointe de la flèche, permettant ainsi aux chirurgiens de simplement la dérouler et de retirer la flèche plutôt que d'avoir à pousser la flèche à travers le patient. Depuis la première parution de l'ouvrage de Chambers en 1979, de nombreux autres auteurs ont accepté cette interprétation comme un fait. Malheureusement, aucune des sources médiévales n'indique que la chemise avait une fonction au-delà de celle d'être un vêtement simple (bien que luxueux). En effet, si cela avait été le cas, les armées des Jin et des Song auraient peut-être mieux résisté aux Mongols.

Les personnes qui avaient été grièvement blessées, par exemple avec des blessures multiples ou des blessures causées par un carreau tiré par un engin de siège de balistes, ont reçu un traitement spécial. Un bœuf, un buffle ou un autre animal de taille appropriée (mais rarement un cheval) a été éventré et le patient, à qui on avait enlevé des flèches et d'autres fragments, a été placé à l'intérieur de la carcasse. La matière végétale non digérée trouvée dans l'estomac de l'animal servait ensuite de cataplasme pour les blessures. Beaucoup de ceux qui ont subi ce traitement semblaient s'être bien rétablis. Il est douteux que le sang de l'animal ait des propriétés curatives inhérentes, mais il est possible qu'en fournissant de la chaleur, son corps ait aidé à éviter le choc.

Lorsqu'il s'agissait de maladies, les chamans étaient d'une grande importance, surtout si les remèdes à base de plantes échouaient. Dans le système de croyance des Mongols et de nombreux autres nomades eurasiens de l'époque, les causes de la maladie provenaient du monde des esprits. Ils pensaient que l'âme d'un individu malade avait été perdue ou enlevée, et un chamane a été amené pour la récupérer. Après être entré dans un état extatique, l'esprit astral du chaman entrerait dans le monde spirituel et tenterait de le ramener. Si la personne malade se rétablissait, alors le chaman avait du succès. Si ce n'était pas le cas, alors il était au-delà du pouvoir du chaman d'opérer un remède.

Au fur et à mesure que les Mongols devenaient plus cosmopolites, il n'était pas rare qu'ils tentent diverses mesures plus pratiques pour guérir les malades. Il est également à noter que les Mongols avaient un système de quarantaine. Le frère Jean de Plano Carpini observait que si quelqu'un était gravement malade, une lance enveloppée de feutre noir était plantée à l'extérieur de sa *yourte* ou de sa tente. C'était un signal clair que la fin était proche et que personne n'entrerait dans la tente, à l'exception de quelques privilégiés, tels que des membres de la famille. Ces personnes ont ensuite été empêchées d'entrer en contact avec des personnes de haut rang.

En plus de leurs tentatives pour traiter les malades, les Mongols ont pris des mesures pour prévenir la propagation des maladies, souvent par une forme d'hygiène rudimentaire. Ils n'étaient pas remarqués pour leur propreté, du moins en ce qui concerne l'hygiène personnelle, mais si l'on considère le mode de vie d'un nomade médiéval, le guerrier mongol typique était en excellente condition physique. En effet, ceux qui sont nés avec des maladies graves n'étaient pas susceptibles de survivre à leur enfance simplement à cause des rigueurs de l'environnement.

Ils faisaient attention à ne pas salir l'eau courante avec de l'urine ou en se lavant les mains, les vêtements ou la vaisselle dedans. L'eau devait être puisée dans un récipient avant d'être utilisée. Leur manque apparent de propreté, même selon les normes européennes médiévales, répugnait au moins au XIII^e siècle, John de Plano Carpini. Cependant, il n'a pas réalisé que les Mongols étaient préoccupés par le maintien de la pureté de l'eau. Si l'eau devenait sale lors du bain, de la miction ou du nettoyage, cela aurait un effet néfaste non seulement sur leur propre santé, mais aussi sur la santé de leurs troupes. Il était particulièrement important d'éviter que l'eau ne soit polluée en amont de leur campement. De plus, peut-être par inadvertance, ils réduisaient les risques de propagation des maladies dans leurs grands camps en plaçant leurs *yourtes* à une distance considérable les unes des autres.

Conclusion. La plus grande difficulté dans l'évaluation de la logistique et de l'approvisionnement de l'armée mongole est de déterminer quelle part a été organisée par le gouvernement et quelle part a été organisée par des individus. La réponse n'est pas claire. Il est évident que, bien que les individus aient été responsables d'une grande partie de leur propre équipement et de leurs rations, le Grand Khan de l'empire mongol a pris des mesures pour nourrir et équiper ses armées. Il est également évident qu'à mesure que l'empire mongol s'étendait, les Mongols étaient disposés à incorporer de nouvelles techniques et pratiques dans leurs arrangements logistiques et médicaux existants.

Chapitre 5 : Espionnage, tactiques et stratégie

Au fur et à mesure de l'évolution de l'armée mongole, elle a développé des tactiques qui n'étaient plus entièrement dérivées de la guerre pastorale des steppes. Alors que bon nombre de leurs tactiques étaient courantes dans la steppe, leur utilisation et leur intégration par les Mongols dans leur système militaire plus complexe démontre leur succès à transformer la guerre traditionnelle des steppes en concepts opérationnels plus sophistiqués caractéristiques d'une armée permanente. Plus important encore, leurs tactiques ont fourni la base d'une stratégie opérationnelle qui leur a permis de se battre sur plusieurs fronts et a permis à l'empire mongol de s'étendre à un rythme régulier et planifié plutôt qu'au moyen de conquêtes aléatoires dispersées sur de vastes territoires.

Dans le cadre de leur système militaire, les Mongols planifiaient leur stratégie avant de commencer une campagne. Juvaini a noté ceci :

« Chaque fois qu'un khan monte sur le trône, ou qu'une grande armée est mobilisée, ou que les princes se réunissent et commencent [à se consulter] sur les affaires de l'État et son administration, ils produisent ces rôles et modèlent leurs actions sur ceux-ci ; et procéder à la disposition des armées ou à la destruction des provinces et des villes de la manière qui y est prescrite. »

Les « rouleaux » auxquels Juvaini fait référence étaient le Grand Livre de Yasa, sur lequel toutes les ordonnances de Chinggis Khan étaient écrites. Bien que le document n'ait pas survécu, il existe suffisamment de preuves pour montrer que les Mongols ont choisi une stratégie particulière et l'ont maintenue tout au long de l'existence de l'empire. Au fur et à mesure que leurs méthodes de conquête et de guerre devenaient de mieux en mieux organisées, les Mongols sont passés d'une force tribale à une véritable armée.

Espionnage et renseignement. Les Mongols n'ont pas commencé une campagne sans avoir accumulé des renseignements. Ils les recueillaient de diverses manières, auprès des marchands, de leurs propres espions, des *algincins* ou des éclaireurs qui chevauchaient en tête de leurs armées, et des rapports sur les forces expéditionnaires envoyées pour faire face à des menaces spécifiques. Les institutions de l'empire ont facilité le processus de collecte d'informations. Le célèbre système postal relayait les nouvelles et autres informations au Khan et à ses généraux à un rythme rapide. Dans son étude classique sur les systèmes de renseignement prémodernes, Francis Dvornik y voyait une clé essentielle du succès des Mongols. Il accélérât l'accumulation de renseignements en permettant aux messagers de se déplacer rapidement d'une station à l'autre. De plus, les messagers impériaux pouvaient également réquisitionner les chevaux de pratiquement n'importe qui si le besoin s'en faisait sentir. De cette façon, la cour mongole recevait les dernières informations des frontières de l'empire en quelques jours plutôt qu'en quelques mois.

Les marchands ont joué un rôle important. Dvornik a noté :

« Ils contrôlaient tout le commerce entre la Chine et l'Asie centrale. Ils connaissaient toutes les routes et, étant très cultivés, étaient de bons observateurs et connaissaient bien la situation économique et politique de chaque district avec lequel ils commerçaient. En raison de leur commerce, ils avaient de nombreux contacts dans de nombreux milieux, et toutes les terres de la Perse à la Chine par lesquelles passaient leurs caravanes leur étaient bien connues. »

Tout au long de l'histoire de l'Empire mongol, les khans ont patronné les marchands et protégé les routes commerciales. En retour, les marchands soutenaient les khans et leur fournissaient une mine d'informations. Certains l'ont fait volontairement afin de cultiver une relation avec le Khan, tandis que d'autres ont peut-être simplement ignoré que les Mongols cherchaient à obtenir des renseignements d'eux. En effet, les Mongols cherchaient des nouvelles à jour auprès de tous les voyageurs qui se rendaient à leurs cours. Les Mongols utilisaient également les marchands comme de véritables espions, et pas simplement comme des collecteurs passifs d'informations. En effet,

c'est sur des soupçons d'espionnage que le gouverneur d'Otrar avait tristement massacré une caravane parrainée par les Mongols à Khwarazmia en 1219.

Les Mongols ont également recueilli des informations par des moyens plus agressifs. Pendant la campagne, par exemple, il n'était pas rare que les groupes de raids pénétrèrent dans des zones situées au-delà de l'arène principale du conflit. Lorsque les Mongols atteignaient le territoire ennemi, ils envoyaient un écran d'éclaireurs, qui couvraient la force d'invasion et relayaient constamment les informations à leur colonne principale. C'était une pratique courante même avant que Chinggis Khan n'unifie la steppe – *L'Histoire secrète des Mongols* rapporte que pendant la guerre de Chinggis Khan et Toghril Ong-Qan contre Jamuqa, les Mongols descendirent la rivière Kelüren avec une avant-garde qui avait des éclaireurs devant elle. Ils ont installé des postes d'observation le long du chemin afin que les éclaireurs puissent relayer l'information au corps principal. Les éclaireurs ou *alginci* opéraient souvent à plus de 50 km en avant de chaque colonne et sur les flancs, ce qui rendait très difficile pour un ennemi de lancer une attaque surprise. Ils relayaient l'information par le biais du système d'igname, ou d'une version modifiée de celui-ci, ou même au moyen de drapeaux de signalisation. Cette pratique semble avoir évolué au fil du temps pour devenir une procédure opérationnelle standard.

Enfin, les Mongols recueillaient des renseignements grâce à l'utilisation de forces expéditionnaires. Il s'agissait d'une tâche secondaire de ces forces, car la plupart avaient une tâche spécifique, comme traquer un chef en fuite. La *reconnaissance en force* historique de Jebe et Sübedei a commencé par la poursuite du sultan Mohammed II de l'empire khwarazmien. Cependant, après cela, ils ont continué à travers une grande partie de l'Eurasie et ont recueilli des informations précieuses sur les régions au-delà de la frontière mongole. Des opportunités similaires se sont présentées lors de l'unification de la Mongolie lorsque Chinggis Khan a envoyé des armées pour poursuivre les dirigeants qui ne voulaient pas se soumettre à lui. Bien qu'il s'agisse de missions punitives, les généraux accumulent également des renseignements sur la politique, la force militaire et la géographie des régions voisines, fournissant ainsi aux Mongols plus de données pour la planification des invasions futures.

Tactiques. Comme c'était le cas pour la plupart des armées des steppes, les Mongols étaient principalement des archers à cheval légers. Leurs tactiques cherchaient à exploiter leurs capacités avec l'arc et leur mobilité, généralement en restant hors de portée des armes de leurs adversaires et en utilisant des tactiques de délit de fuite par vagues tout en arrosant l'ennemi de flèches. Souvent, ils battaient en retraite devant l'ennemi, utilisant le célèbre « tir parthe » au fur et à mesure. Au bon moment, normalement lorsque les forces de l'ennemi se lançaient à leur poursuite, les nomades tournaient autour d'eux et les anéantissaient. Ces méthodes de guerre furent complétées par des attaques surprises, des embuscades et des encerclements. À l'instar des troupes turques que les croisés ont rencontrées en Anatolie et ailleurs au Moyen-Orient, les Mongols ont commencé le combat à portée d'arc et ne se sont rapprochés pour la rencontre décisive qu'après que la formation de l'ennemi se soit brisée ou ait été affaiblie. Leurs tactiques garantissaient qu'ils n'exigeaient pas de supériorité numérique. Ils se sont plutôt appuyés sur la mobilité, la puissance de feu et les subterfuges pour remporter la victoire.

Les Mongols n'étaient pas nécessairement innovants, mais ont simplement perfectionné les tactiques intemporelles de la steppe. Des exercices d'entraînement ont encore perfectionné leur exécution. Ils ont pratiqué la tactique de l'encerclement par le *nerge* et la tactique de l'éclair et de la fuite par le biais d'exercices de *qabaq*. Cependant, si ces tactiques n'étaient pas nouvelles, l'inclination naturelle des Mongols pour la guerre traditionnelle des steppes ne les a pas empêchés d'adopter d'autres tactiques.

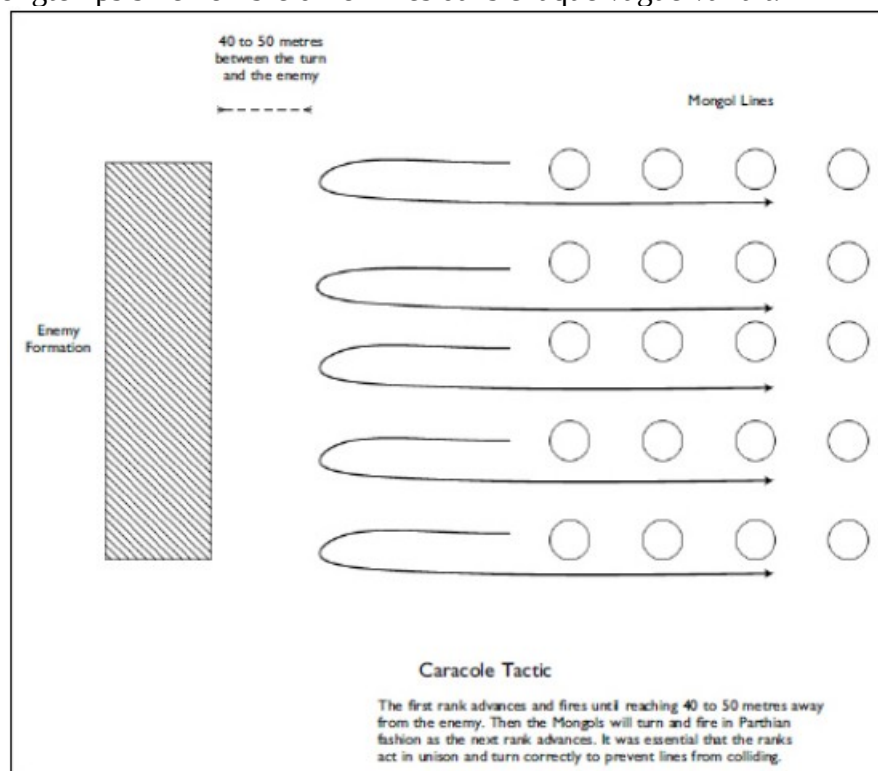
Tempête de flèches et barrage roulant. La tempête de flèches ou l'averse était la tactique la plus couramment pratiquée par les Mongols. Ils enveloppèrent leur ennemi, puis tirèrent une grêle de flèches. Le nombre de flèches qui ont touché a été décrit comme un phénomène de la nature.⁷ La portée à partir de laquelle ils ont monté une telle attaque variait. À une longue portée de 200 ou 300 m, leur tir était moins précis, mais il pouvait tout de même perturber la formation de l'ennemi. Une fois que celle-ci s'est brisée, les Mongols ont chargé.

Au cours de la tempête de flèches, les archers n'ont pas visé des cibles spécifiques. Au lieu de cela, ils ont lâché leurs flèches à une trajectoire élevée dans une « zone de mise à mort » prédéterminée ou une cible de zone. Bien que cette pratique ait probablement causé peu de blessures mortelles, elle a sans aucun doute affaibli le moral, car les soldats devaient regarder les flèches blesser leurs camarades tout en étant incapables de riposter. À l'occasion, les Mongols trouvaient avantageux de mettre pied à terre pour tirer, utilisant souvent leurs chevaux comme barrière protectrice, comme ils l'ont fait en 1230 lors de la bataille de Jalal al-Din, puis à nouveau en 1300 sous Ghazan contre les Mamelouks.

Puissance de feu concentrée. Bien que la pratique de la concentration de la puissance de feu existait certainement avant les Mongols, ils ont peut-être été les premiers à l'utiliser à son maximum dans tous les aspects de la guerre, de la tempête de flèches aux batteries d'armes de siège. Lors du siège de Nishapur, les Mongols ont amassé suffisamment d'armes pour intimider ses défenseurs, qui auraient été défendus par 300 balistes et catapultes ainsi que 3 000 arbalètes. Bien que ces chiffres soient probablement exagérés, ils indiquent que le corps d'ingénieurs des Mongols a dû déployer un grand nombre d'armes de siège.

Ce n'est que dans les années 1300 que les Européens de l'Ouest ont commencé à apprécier pleinement le potentiel des tirs de missiles. Malgré le succès de leurs arbalètes lors de batailles telles que celle d'Arsuf (1191), ce n'est que bien plus tard que l'élite militaire d'Europe a développé la technique de la puissance de feu massive. Les Mongols, quant à eux, se concentraient régulièrement sur la destruction des formations militaires en dirigeant leur feu au moyen de bannières, de signaux de feu et de flèches sifflantes.

Tactiques de la caracole. Les Mongols combinaient la tempête de flèches avec des tactiques de frappe et de fuite, changeant régulièrement de chevaux pour les garder frais. Environ 80 hommes de chaque *jaghun* y participèrent, les 20 autres faisant office de cavalerie lourde. Chaque *jaghun* envoyait 20 hommes par vague. Les vagues ont tiré plusieurs flèches pendant qu'elles chargeaient, puis sont revenues vers les lignes mongoles après avoir terminé leur charge, après avoir perdu leur dernier tir à environ 40-50 m de la ligne ennemie avant de faire demi-tour. Cette distance était suffisamment proche pour percer les blindés, mais assez éloignée de l'ennemi pour éviter une contre-charge. En revenant, les Mongols utilisaient souvent le « tir parthe ». Comme chaque homme était équipé de 60 flèches, les Mongols pouvaient maintenir ce barrage pendant près d'une heure, peut-être plus longtemps si le nombre d'hommes dans chaque vague variait.



Cette technique est restée utilisée chez les Mongols tout au long de leur ère de domination, comme l'a observé Marco Polo à la fin du XIII^e siècle :

« Lorsqu'ils en viendront à s'engager avec l'ennemi, ils remporteront la victoire de cette manière. [Ils ne se laissent jamais entrer dans une mêlée régulière, mais continuent perpétuellement à rouler et à tirer sur l'ennemi. Et] comme ils ne considèrent pas comme une honte de s'enfuir dans la bataille, ils le font [parfois semblant] et, en s'enfuyant, ils se retournent en selle et tirent fort et fort sur l'ennemi, et de cette manière font de grands ravages. »

Cette tactique est remarquablement similaire à la caracole utilisée par la cavalerie européenne armée de pistolets à la fin du XVI^e et au XVII^e siècle :

« Pour faire la caracole, un corps de cavalerie de plusieurs rangs de profondeur s'approcha de l'ennemi. Le premier rang tira ses pistolets, fit demi-tour et se dirigea vers l'arrière de la formation pour recharger ; Les rangs suivants firent feu et tournèrent à leur tour. Au moment où le dernier rang aurait tiré, le premier serait prêt à décharger ses armes une fois de plus. L'intention était de faire un trou dans le carré ennemi... »

Dans l'*Histoire secrète des Mongols*, à une occasion, Chinggis Khan a ordonné à ses hommes d'attaquer en formation « ciseau », mais on ne sait pas exactement de quoi il s'agissait. Le nom implique que le but de la formation était de traverser les rangs de l'ennemi. Dalantai, cependant, propose une suggestion alternative :

« Un groupe de cavaliers devait faire une charge directe dans la ligne ennemie. Si la première charge échouait, un deuxième et même un troisième groupe attaquaient. Quelle que soit l'ampleur de l'opposition, même si elle était au nombre de cent mille, elle n'a pas pu résister aux charges. Enfin, en réponse à un signal, les cavaliers mongols chargeaient de toutes les directions dans les lignes ennemies afin de détruire leur formation. »

Bien que la description de Dalantai ressemble à la charge de cavalerie traditionnelle, c'est-à-dire un mouvement vers un contact direct, il est plus probable que les Mongols se sont avancés, ont tiré avec leurs arcs, puis ont fait demi-tour pour faire une autre attaque, car ils étaient toujours réticents à s'engager dans un combat rapproché, sauf pour achever un adversaire. Ainsi, comme un ouvrier avec un ciseau, des frappes constantes brisaient l'ennemi plutôt qu'un seul coup de marteau. Ainsi, l'attaque au ciseau était probablement similaire à la caracole et était utilisée en conjonction avec d'autres manœuvres telles que la retraite feinte.

Retraite feinte. La retraite feinte était une tactique classique de la guerre des steppes pratiquée depuis l'Antiquité. Une force symbolique chargea l'ennemi puis battit en retraite, l'attirant à sa poursuite. La retraite pouvait s'étendre sur une grande distance afin d'étirer les rangs et les formations de l'ennemi. Puis, à un endroit convenu à l'avance, d'autres forces mongoles attaquaient par les flancs tandis que la force symbolique tournait autour et attaquait de face.

L'utilisation la plus célèbre de la retraite feinte a peut-être eu lieu en 1223, lorsque Jébé et Sübedei ont rencontré une armée combinée de Turcs Kiptchak et de Rus' le long du fleuve Dniepr. Les Mongols se retirèrent rapidement, attirant les Kipchaks et les Rus' dans les profondeurs de la steppe pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'ils atteignent la rivière Khalkha. C'est là que les principales forces mongoles les attendaient, et les alliés qui les poursuivaient furent rapidement détruits.

Marco Polo a également remarqué l'efficacité de la retraite feinte :

« C'est ainsi qu'ils luttent avec autant d'acharnement en s'enfuyant que s'ils se tenaient debout et faisaient face à l'ennemi, à cause des énormes volées de flèches qu'ils tirent de cette façon, se retournant sur leurs poursuivants, qui s'imaginent avoir gagné la bataille. Mais quand les Tartares voient qu'ils ont tué et blessé un bon nombre de chevaux et d'hommes, ils font demi-tour et reviennent à la charge en parfait ordre et avec de grands cris ; et en très peu de temps, l'ennemi est mis en déroute. »

Les Mongols utilisaient cette tactique de la même manière que les autres groupes nomades pastoraux. Comme pour la plupart de leurs tactiques, la retraite feinte leur a permis d'éviter le combat rapproché jusqu'à ce qu'ils aient pris l'avantage.

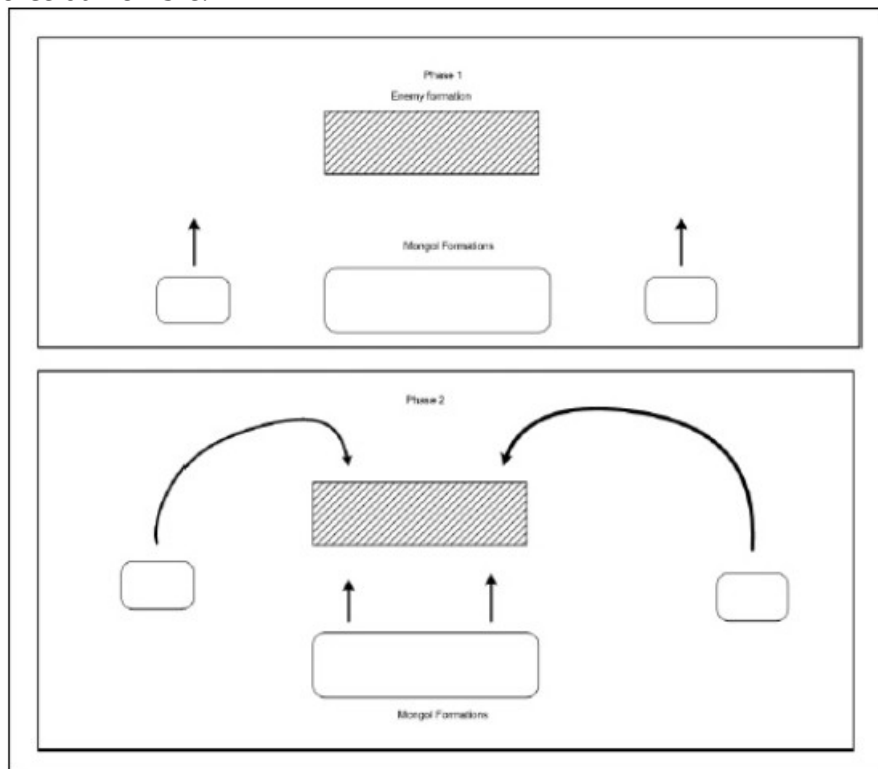
Tactiques fabiennes. Parfois, les Mongols évitaient le combat avec l'ennemi jusqu'à ce qu'ils trouvent un endroit idéal pour une bataille ou qu'ils aient regroupé des forces éloignées pour affronter leur adversaire. Cette tactique différait de la retraite feinte au cours de laquelle ils attaquaient puis se retiraient avec l'intention délibérée d'attirer l'ennemi dans une embuscade. La tactique fabienne consistait à éviter tout contact direct avec l'ennemi. L'armée mongole se divisait souvent en petits groupes pour éviter d'être encerclée si nécessaire, puis se regroupait et lançait une attaque surprise contre l'ennemi au moment plus opportun.¹⁸ La tactique fabienne avait également pour effet d'épuiser l'ennemi en évitant le combat. Cela était particulièrement efficace lorsque les forces de l'ennemi maintenaient une posture défensive forte, que ce soit à découvert ou dans une forteresse. Comme les Mongols restaient dans les environs, le stress constant de l'anticipation d'une attaque usait certaines unités.

Lorsque les Mongols ont été confrontés à des adversaires qui avaient planté des lances dans le sol pour empêcher les charges de cavalerie, ils ont réagi en retirant le gros de leurs forces tandis que quelques détachements restaient en arrière pour harceler l'ennemi. Finalement, leurs ennemis sortaient de leurs défenses, soit à cause de la faim ou de la soif, soit parce qu'ils croyaient que les Mongols s'étaient retirés. La principale force mongole reviendrait alors et les détruirait. Encore une fois, de cette façon, les Mongols ont pu choisir un moment plus opportun pour se battre si la première rencontre ne s'est pas bien passée.

Tactiques de contournement et double enveloppement. Dans la mesure du possible, les Mongols préféraient encercler leurs ennemis en utilisant leur entraînement nerveux. Selon le général chinois Zhao Hong, l'auteur du *Meng-Da Bei-Lu* :

« dès que l'écran de reconnaissance d'une armée mongole entrait en contact avec l'ennemi, le corps principal s'étendait en avant sur une distance aussi grande que possible afin de chevaucher les flancs de la force ennemie. Au contact rapproché et à l'approche de l'action, les tirailleurs s'avançaient et les éclaireurs étaient appelés à apporter des rapports sur la topographie locale, les lignes de communication et la force et la disposition des troupes adverses. »

La description de Zhao Hong montre une armée très organisée avec un ensemble clair de procédures opérationnelles pour engager l'ennemi, et non une armée tribale ayant l'intention de vaincre son ennemi par la force du nombre.



Tactiques d'enveloppement

Chinggis Khan a utilisé des tactiques d'encerclement contre ses ennemis à plusieurs reprises, surtout si leurs flancs et leurs arrières étaient exposés, et pendant les sièges si les défenseurs étaient faibles. Lorsqu'il fut confronté à une armée utilisant à son avantage les caractéristiques du terrain comme une rivière, il tenta de l'encercler des deux côtés de la rivière.

Les Mongols confondaient parfois un ennemi en feignant vers son front, puis en lançant leur attaque principale contre ses arrières. En attaquant de plusieurs directions, les Mongols donnaient à leurs ennemis l'impression d'être encerclés. En laissant une brèche dans leur encerclement, les Mongols ont permis à l'ennemi de s'échapper apparemment, alors qu'en réalité, il servait de piège. Dans sa panique et son désir de s'échapper par cette brèche, l'ennemi se débarrassait souvent de ses armes pour fuir plus rapidement et maintenait rarement sa discipline. Les Mongols les attaquèrent alors par derrière, comme lors de leur défaite des Hongrois à Mohi en 1241. Dalantai a appelé cela la « tactique de l'ouverture » et a noté que les Mongols l'utilisaient si l'ennemi semblait être très fort et pouvait se battre jusqu'à la mort s'il était piégé.

La pratique de la double enveloppe, voire de l'encerclement, bien qu'il s'agisse d'une tactique traditionnelle des steppes, découle également de l'entraînement des Mongols au style de chasse *nerge* ou *battue*. Tout comme dans le *nerge*, les guerriers resserrèrent progressivement le cercle autour de leur proie, formant une masse dense dont il était difficile de s'échapper. Les Mongols n'avaient pas toujours besoin d'un grand nombre de troupes pour y parvenir, leurs compétences en tir à l'arc et leur mobilité leur permettant d'encercler une force ennemie même lorsqu'ils étaient en infériorité numérique.

Le *nerge* utilisé dans les opérations militaires servait essentiellement de tactique de double enveloppement, dans laquelle les ailes de l'armée mongole s'enroulaient autour des flancs de la formation de combat de l'ennemi. Ceci, comme la retraite feinte, était une tactique standard de la guerre des steppes, et son utilisation n'était pas limitée aux batailles programmées. Les Mongols l'utilisaient parfois comme stratégie sur un front plus large lors d'une invasion, comme ils l'ont fait lorsqu'ils ont attaqué la Rus'. Après la prise de la ville de Vladimir en 1237, « ils firent demi-tour et tinrent conseil, décidant qu'ils procéderaient *tümän* par *tümän* en formation *järge* et prendraient et détruiraient chaque ville, province et forteresse qu'ils rencontreraient ». De cette façon, les Mongols encerclèrent une zone, puis se rapprochèrent progressivement de sorte que les voies d'évasion se dessinaient comme ils le feraient dans une bataille.

Dans certains cas, les Mongols envoyèrent une force de prisonniers et de recrues pour attaquer le front ennemi – soutenus, bien sûr, par un nombre approprié de troupes mongoles pour s'assurer qu'elles accomplissaient leur devoir. Pendant ce temps, les colonnes mongoles marchaient hors de vue jusqu'à ce qu'elles réapparaissent sur les flancs ou à l'arrière de l'ennemi.

Guerre de siège. L'incapacité de l'armée à mener efficacement les sièges au cours des premiers jours des conquêtes mongoles était une faiblesse que Chinggis Khan et ses généraux savaient devoir être surmontée s'ils voulaient tenir un territoire. Ainsi, à mesure que leurs succès contre des adversaires sédentaires augmentaient, les Mongols incorporaient des ingénieurs dans leurs armées. Ceux-ci étaient soit conscrits, soit passaient volontairement aux Mongols. Néanmoins, les Mongols sont restés dépendants des ingénieurs musulmans et chinois – qui ont tous deux manœuvré et fabriqué leur artillerie et d'autres équipements de siège – tout au long de l'existence de leur empire.

Les Mongols retardèrent le début des sièges majeurs jusqu'à la fin de la campagne, en commençant plutôt par la réduction des petites places périphériques. Cela leur assurait d'avoir suffisamment d'hommes pour assiéger les grandes villes le moment venu.

Lorsqu'ils se heurtaient à une ville ou à une forteresse inaccessible, les Mongols mettaient en place un blocus afin d'affamer l'ennemi et de le pousser à se rendre. Ils ont également géré les forteresses en les contournant ; Une fois isolés, ils ont perdu leur importance stratégique. Si les Mongols se rendaient compte qu'ils ne pouvaient pas réduire une ville ou une forteresse, ils construisaient souvent une contre-forteresse pour la bloquer et attendaient que l'ennemi succombe à la faim ou accepte un règlement diplomatique.

Nasawi observa que les Mongols assiégeaient de la manière suivante :

« Selon la coutume qu'ils ont coutume d'assiéger une citadelle très fortifiée, les Mongols ont construit autour de Hal un mur percé d'ouvertures qu'ils ferment la nuit et ouvrent le jour. »

Alors que la construction d'un mur entourant une ville assiégée est devenue une pratique courante pour les Mongols après la guerre de Khwarazmie, il n'est pas clair s'ils ont utilisé la même technique contre les Jin ou s'il y avait des précédents pour cette pratique parmi les puissances précédentes de la steppe en Mongolie ou en Chine du Nord.

Avant un siège, les Mongols rassemblaient de nombreux captifs et conscrits dans les villes et villages conquis pour servir de corvée et de chair à flèches. Après s'être emparés d'une ville, d'une ville ou d'un village, les Mongols divisaient la population en unités de dix, et chaque soldat mongol recevait une unité. Ceux-ci ont ramassé de l'herbe, du bois, de la terre et de la pierre. Si l'un des captifs tombait en arrière pendant la marche, les Mongols l'exécutaient. Lorsque les recrues arrivèrent dans la ville qui devait être attaquée, elles remplirent rapidement les douves ou tranchées défensives avec des pierres et d'autres matériaux – des bottes de paille, du bois et des débris – afin que les Mongols puissent atteindre les murs et les percer. Les prisonniers ont été contraints de construire des engins de siège, probablement sous la direction des ingénieurs chinois et perses des Mongols. Avec ces machines et leurs propres arcs, les Mongols maintenaient un barrage constant sur la ville afin d'empêcher l'ennemi de se reposer. Les Mongols utilisaient également du naphta et peut-être du feu grec, et le frère franciscain John de Plano Carpini a noté un combustible plus horrible. Selon lui, « ils prennent même la graisse des gens qu'ils tuent et, en la faisant fondre, la jettent sur la maison, et partout où le feu tombe sur cette graisse, elle est presque inextinguible ».

Les prisonniers étaient forcés de prendre une part active aux sièges. Ils ont été forcés de creuser des tranchées et d'ériger des défenses et d'entreprendre toutes les autres tâches jugées nécessaires. Ils travaillaient même les béliers, qui étaient actionnés à partir de l'abri d'un auvent ou peut-être d'une protection plus substantielle ressemblant aux truies et aux chats utilisés dans l'Europe médiévale. Si les captifs essayaient de s'enfuir, ils étaient mis à mort. Ils avaient donc le choix entre une mort certaine aux mains des Mongols ou une mort probable aux mains des défenseurs, dont ils pouvaient connaître certains.

En plus d'utiliser des catapultes et des béliers pour affaiblir les murs d'une ville, les Mongols ont creusé des tunnels pour les miner. Si une rivière coulait à proximité – comme à XiXia, par exemple – ils la barraient et inonderaient les rues.

Pendant un siège, les Mongols avaient tendance à rester hors de portée des tirs de la ville, mais une fois que le mur était percé, ils enfilèrent leur armure et attaquaient, souvent de nuit pour minimiser les pertes. Les recrues conscrites effectuaient la plupart des travaux dangereux et les Mongols ne s'exposaient que lorsqu'ils devaient s'engager dans le combat. Ainsi, ils conservaient leurs propres troupes tout en laissant les auxiliaires et les levées locales effectuer les tâches les plus périlleuses.

Ces tactiques étaient une procédure opérationnelle standard pour les Mongols tout au long de leurs conquêtes. Des sources russes, par exemple, notent qu'ils ont entouré les villes de murs, puis construit des catapultes, des échelles et d'autres armes de siège.²⁹ En effet, la campagne en Russie a démontré la sophistication et l'efficacité des techniques de siège mongoles à cette date. Le siège de Vladimir en 1238 en est un exemple particulièrement bon. Là, les Mongols isolèrent la ville en l'entourant d'un mur avant de la bombarder de catapultes, de flèches et de flèches enflammées, et de l'attaquer avec des béliers actionnés par des levées. Une fois qu'ils avaient percé un mur de la ville, les Mongols montaient un assaut rapide avant de passer à l'attaque de la prochaine forteresse.

Tactiques psychologiques et moyens de tromperie. Les Mongols se rendirent compte qu'il était plus efficace de convaincre une ville ou une forteresse de se rendre sans résistance plutôt que d'être entraînée dans un siège. En conséquence, les Mongols ont acquis une réputation notoire pour leurs massacres. Selon certaines sources, notamment Juzjani et les chroniqueurs de la Rus', les Mongols ont rarement laissé âme qui vive partout où ils ont conquis. Cependant, en général, leurs massacres n'ont pas été perpétrés dans une soif de sang gratuite – ils ont plutôt servi plusieurs objectifs utiles. La première était de décourager les révoltes des populations hostiles à l'arrière des

Mongols. La seconde était de décourager la résistance. Alors que la nouvelle des massacres se répandait, en particulier ceux qui avaient eu lieu après que les défenseurs aient livré un combat acharné, d'autres villes et d'autres peuples ont été suffisamment intimidés pour se rendre. Enfin, puisque le massacre était la punition de la rébellion, il servait de puissant moyen de dissuasion.

Pourtant, de telles actions étaient souvent incompréhensibles pour les observateurs contemporains. Selon Thomas Barfield, les Mongols

« étaient extrêmement conscients de leur petit nombre et utilisaient la terreur comme un outil pour décourager la résistance contre eux. Les villes, comme Hérat, qui se sont rendues puis se sont révoltées ont été passées au fil de l'épée. Les Mongols ne pouvaient pas maintenir de fortes garnisons et préféraient donc anéantir des zones entières qui semblaient problématiques. Un tel comportement était inexplicable pour les historiens sédentaires pour qui la conquête de populations productives était le but de la guerre. »

De plus, les Mongols utilisaient la propagande et répandaient souvent des rumeurs qui exagéraient la taille de leur armée. En 1258, par exemple, Möngke envahit le Sichuan avec 40 000 hommes, mais répandit des rumeurs selon lesquelles il en dirigeait 100 000. Les Mongols ont également profité des dissensions dans les rangs de leurs ennemis, comme ils l'ont fait lors de leur campagne au Khwarazm. Cette politique, comme leur utilisation calculée des massacres, a contribué à affaiblir la résistance par l'utilisation de la peur, et a donné encore plus de crédibilité à l'idée que les Mongols étaient une force imparable.

Ils ont eu recours à des subterfuges pour semer la confusion et intimider leurs ennemis. Lorsqu'il combattit les Naïmans en 1204, Chinggis Khan ordonna à ses soldats d'établir leur camp dans la steppe de Sa'ari, dans l'ouest de la Mongolie. Afin de dissimuler la véritable taille de son armée, il ordonna que chaque soldat allume cinq feux de camp, donnant ainsi l'impression que les Mongols possédaient une armée nombreuse. De même, lorsque les Mongols rencontraient des forces numériquement supérieures, ils envoyaient souvent des troupes pour remuer la poussière derrière leurs propres lignes au moyen de branches attachées à la queue de leurs chevaux, créant ainsi l'illusion que des renforts approchaient. Ils montaient également des mannequins sur leurs chevaux de rechange et se déplaçaient en file indienne pour masquer leur nombre à distance. Shiqi Qutuqtu tenta sans succès cette tactique contre Jalal alDin en 1221 lors de la bataille de la vallée de Parvan en Afghanistan.

À d'autres occasions, ils rassemblaient des bœufs et des chevaux dans les lignes ennemies pour les perturber. Cette tactique était particulièrement utile si l'ennemi semblait bien organisé ou fort. Les Mongols attaquaient alors au milieu de la confusion qui en résultait.

L'historien de Mongolie intérieure Dalantai pense que les Mongols tentaient parfois de surprendre l'ennemi en s'approchant dans ce qu'on appelait des « formations de brousse ». Il écrit : « Cette tactique impliquait de diviser les soldats en de nombreux petits groupes qui, tout en restant en contact les uns avec les autres, gardaient un profil bas à mesure qu'ils avançaient. De telles tactiques étaient également utilisées la nuit, et les jours sombres ou nuageux. »

Les Mongols cherchaient à affaiblir leurs adversaires en promouvant la rébellion ou la discorde, et en courtisant le soutien des minorités opprimées (ou majorités). Alors que les Mongols faisaient bon usage de leur réputation d'extrême brutalité, ils prenaient soin de se présenter comme des libérateurs lorsque les circonstances le justifiaient. Ils ont également joué leurs rivaux les uns contre les autres. Comme l'a écrit le chevalier français Jean de Joinville : « Chaque fois que les Mongols veulent faire la guerre aux Sarrasins, ils envoient des chrétiens pour les combattre et, d'autre part, emploient des Sarrasins dans toute guerre contre les chrétiens ».

« Tactiques surnaturelles ». Les Mongols ont même eu recours à des moyens surnaturels pour assurer leur succès. Ils demandaient à Tenggri, ou le Ciel, ses faveurs sur le champ de bataille, de la même manière que les armées musulmanes et chrétiennes faisaient appel à leur dieu. Mais les Mongols employaient également d'autres tactiques surnaturelles, dont la plus importante était la magie météorologique, dirigée par un chaman connu sous le nom de *jadaci*.

Plusieurs récits mentionnent l'utilisation de la magie météorologique. Les *jadaci* utilisaient des roches spéciales connues sous le nom de pierres de pluie, censées être imprégnées du pouvoir

de contrôler le temps, afin de provoquer des tempêtes de pluie, ou même des tempêtes de neige en été, qui prenaient l'ennemi mal préparé. Les Mongols, qui avaient attiré leurs adversaires loin de leur base, se sont abrités pendant la tempête et ont ensuite attaqué pendant que leurs ennemis étaient désorientés. Un excellent exemple de cette tactique a été enregistré pendant la guerre contre les Jin après la mort de Chinggis Khan. Bar Hebraeus rapporte qu'Ögödei a eu recours à l'utilisation de pierres de pluie après avoir vu la taille d'une armée de campagne Jin. Après avoir attiré les Jin loin de tout soutien, il appela ses *jadaci* pour qu'ils déclenchent une tempête. L'averse qui s'ensuivit, au mois de juillet, normalement sec, dura trois jours et trois nuits. L'armée Jin fut prise au dépourvu et trempée tandis que les Mongols enfilèrent des vêtements de pluie et attendaient que la tempête se termine. Ils firent ensuite demi-tour et tendirent une embuscade à l'armée Jin, l'anéantissant ainsi.

D'autres sources indiquent que c'est Tolui, plutôt qu'Ögödei, qui est le général impliqué dans cet épisode. Tolui s'était retiré après avoir rencontré une force Jin beaucoup plus importante, et après que les Jin aient attaqué son arrière-garde, il avait invoqué un faiseur de pluie turc pour accomplir sa magie. Rashid al-Din a rapporté que « c'est une sorte de sorcellerie réalisée avec diverses pierres, dont la propriété est que lorsqu'elles sont retirées, placées dans l'eau et lavées, le froid, la neige, la pluie et les blizzards apparaissent à la fois, même si c'est le milieu de l'été ». La pluie a continué pendant trois jours, se transformant le dernier jour en neige accompagnée d'un vent glacial. Les troupes Jin furent exposées à ces intempéries tandis que les Mongols trouvèrent un abri. Après quatre jours de neige, les Mongols attaquèrent et détruisirent les troupes Jin désorientées et affaiblies.

Stratégie. Les stratégies les plus efficaces en temps de guerre exploitent les forces de l'armée impliquée. Pour les Mongols, cela signifiait une stratégie de grande mobilité. Les chevaux des Mongols étaient surpassés en force et en vitesse par ceux des armées sédentaires, mais ils étaient supérieurs en endurance, et les Mongols en avaient plus. Comme le soldat moyen de l'armée mongole possédait trois à cinq montures, il pouvait rester mobile même si une ou deux de ses montures étaient perdues ou épuisées. En conséquence, les Mongols se sont engagés dans un style de guerre qui n'a pas été utilisé à nouveau jusqu'au XXe siècle, lorsque les armées sont devenues mécanisées.

Timing. Lorsqu'ils se préparaient à la guerre, les Mongols prenaient plusieurs mesures. Tout d'abord, ils ont procédé à un recensement afin d'organiser la mobilisation de leurs troupes. Ils ont également accumulé des renseignements sur leurs adversaires. Ce n'est qu'après avoir obtenu suffisamment de renseignements qu'ils firent une déclaration de guerre. De telles déclarations variaient, mais à l'apogée de l'empire, elles expliquaient pourquoi les Mongols envahissaient et donnaient à l'ennemi quelques options, telles que se rendre et fournir un tribut et des troupes sur demande, sinon ils risquaient d'être détruits. La stratégie pour la guerre à venir et la sélection des commandants ont été convenues lors d'un *quriltai*, des points de rendez-vous ont été établis et la mobilisation a commencé sérieusement. Selon Denis Sinor :

« La stratégie mongole, dans sa forme la meilleure, était basée sur une planification très minutieuse des opérations militaires à mener, et l'essence de celle-ci résidait dans un calendrier très rigide auquel tous les commandants mongols devaient se conformer strictement. »

Bien que les calendriers soient importants pour les armées mongoles, elles n'avaient pas peur de modifier leurs plans afin de tirer parti d'un temps favorable et d'autres facteurs environnementaux. Ils cherchaient à attaquer au moment où on s'y attendait le moins. Ils n'avaient pas peur de le faire lorsque leurs chevaux étaient maigres ou faibles, ou au-dessus de rivières gelées au milieu de l'hiver.

Bien que les campagnes aient été méticuleusement planifiées, les généraux mongols ont maintenu un haut degré d'indépendance. Ainsi, ils pouvaient atteindre leurs objectifs à leur manière, à condition de respecter le calendrier global. Cette forme d'organisation stratégique permettait aux Mongols de coordonner leurs armées et de les concentrer sur des sites préétablis.

Voyage par colonnes. Les armées mongoles d'invasion suivirent plusieurs voies d'avance. Contre l'empire khwarazmien, Chinggis Khan utilisa au moins quatre et peut-être cinq routes, dont l'une traversait le désert de Kyzyl Kum. Lors de l'invasion de la Russie, Sübedei, Batu et Möngke

se sont approchés de trois directions. Plus tard, lors de l'invasion de l'Europe de l'Est, une autre avancée sur trois fronts a été réalisée. En fin de compte, comme dans la guerre moderne, ces colonnes convergeaient vers une seule cible, généralement le centre de puissance de l'ennemi. Contre l'empire khwarazmien, c'était Samarcande ; en Europe, à Budapest.

En raison de leur emploi du temps préétabli et de leur utilisation habile des éclaireurs, les Mongols ont pu marcher divisés mais combattre unis. Comme leurs forces marchaient par petits détachements, leur avance n'était pas entravée par des colonnes qui s'étendaient sur des kilomètres. Ils exploitèrent leur mobilité et utilisèrent une approche indirecte à tel point que leurs adversaires étaient rarement en mesure de concentrer leurs forces avant que les Mongols n'apparaissent sur plusieurs fronts en même temps. Alors que les Mongols étaient tout à fait capables de concentrer leurs forces devant un point critique des défenses d'un ennemi, comme une forteresse stratégique ou une armée de campagne, ils submergeaient souvent leurs adversaires en appliquant une pression sur plusieurs points simultanément.

Anéantissement d'une armée de campagne. Un plan d'invasion à plusieurs volets convenait à la méthode préférée des Mongols pour engager l'ennemi, c'est-à-dire en détruisant l'armée de campagne adverse avant de s'enfoncer profondément dans le territoire ennemi. Provoquer un tel engagement était rarement difficile, car leurs ennemis cherchaient à rencontrer les Mongols avant que leurs provinces périphériques ne soient dévastées. Des écrans d'éclaireurs permettaient aux Mongols de localiser rapidement les armées ennemies. De plus, les Mongols étaient normalement en mesure d'unir leurs forces avant que quiconque ne se rende compte du nombre d'armées d'invasion existantes, les forces des troupes mongoles étant dissimulées. Ce système d'avance signifiait également qu'une force mongole assiégée pouvait être renforcée ou, en cas de défaite, qu'elle pouvait être vengée.

Après avoir vaincu une armée, les Mongols l'ont poursuivie jusqu'à ce qu'elle soit détruite. Les assauts sur les forteresses ennemies ont souvent été retardés par cet effort pour mettre l'armée de campagne hors de combat, bien que de petites forteresses et des forteresses plus grandes qui pouvaient être facilement surprises aient été prises au cours de l'avance. La campagne de Khwarazmian en est peut-être le meilleur exemple, les petites villes et les forteresses étant prises avant la capture de la capitale, Samarcande. Cette stratégie présentait deux avantages évidents. Tout d'abord, elle empêchait la ville principale de communiquer avec d'autres personnes qui auraient pu lui venir en aide. Deuxièmement, les réfugiés des petites villes ont fui vers la forteresse principale, où non seulement leurs rapports ont réduit le moral des habitants et de la garnison, mais les réfugiés eux-mêmes sont devenus un fardeau pour ses ressources, les réserves de nourriture et d'eau étant mises à rude épreuve par l'afflux soudain de personnes.

Avec la destruction de l'armée de campagne, les Mongols étaient libres de commencer des sièges où ils le souhaitent sans craindre d'être inquiétés. Les forces des petits forts et des petites villes ne pouvaient pas sérieusement perturber les assiégeants mongols, qui se nourrissaient ou étaient en mission pendant le siège et étaient donc hors de leur portée. Plus important encore, les forces mongoles itinérantes empêchaient les grandes villes ennemies d'aider leurs voisins plus petits, car le faire avec n'importe quelle force les laissait ouvertes à l'attaque. Enfin, la capture des forteresses et des villes extérieures a donné aux Mongols plus d'expérience du siège, et dans le processus de s'en emparer, ils ont fait des prisonniers qui pouvaient ensuite être utilisés pour manœuvrer les machines de siège ou pour servir de boucliers humains.

La poursuite des chefs. Une fois qu'une armée de campagne ennemie avait été vaincue, les Mongols se concentraient sur la destruction de la capacité de ralliement de leur adversaire. Ils ont ciblé tous les chefs ennemis et les ont harcelés jusqu'à ce qu'ils soient tués. Chinggis Khan a d'abord poursuivi cette politique pendant les guerres d'unification en Mongolie. Au cours de ses premières campagnes, son échec à éliminer les dirigeants adverses leur a permis de regrouper leurs forces et de recommencer le conflit. Il a tiré les leçons de cette expérience et, au cours de ses campagnes ultérieures, la poursuite impitoyable des commandants ennemis est devenue une procédure opérationnelle standard.⁴¹ À Khwarazm, par exemple, Muhammad Khwarazmshah s'est enfui vers la mer Caspienne avec les généraux Jebe et Sübedei à sa poursuite. Pendant ce temps,

Chinggis Khan poursuivit Jalal al-Din jusqu'à l'Indus. Koton, l'un des khans des Kipchaks, s'enfuit du Dasht-i Kipchak vers la Hongrie et sa fuite fut plus tard utilisée comme justification politique pour l'invasion mongole de la Hongrie. Et en Europe, le roi Bela IV de Hongrie n'a pas eu de répit après le désastre de Mohi.

Comme ils étaient contraints d'être constamment en mouvement, les dirigeants vaincus avaient du mal à rassembler leurs forces. Dans plusieurs récits, peut-être exagérés, ils n'auraient eu que quelques longueurs d'avance sur les Mongols. Dans leur poursuite, les Mongols ont saisi l'occasion d'acquérir des renseignements sur de nouvelles terres et ils ont causé des perturbations dans les régions qu'ils traversaient. De plus, les nouvelles de leur avancée incitaient les dirigeants locaux à garder leurs forces chez eux plutôt que d'aller aider leur suzerain. Pour poursuivre les dirigeants en fuite, les Mongols ont envoyé une force de frappe, tandis que d'autres forces ont été envoyées dans les régions périphériques. Dans certains cas, ces régions étaient indépendantes du royaume envahi par les Mongols, mais cela ne les protégeait pas de l'ingérence mongole.

Conclusions. Les Mongols possédaient une structure militaire très développée et complexe. Bien que cela leur ait certainement donné un avantage dans la guerre sur leurs adversaires, les confédérations nomades précédentes avaient possédé des structures militaires tout aussi complexes en termes d'entraînement, d'organisation, de tactiques et de stratégie. La clé du succès des Mongols dans la guerre a été leur fusion pragmatique des tactiques de steppe traditionnelles et toujours efficaces avec les nouvelles tactiques, armes et formes de guerre qu'ils ont rencontrées au cours de leurs conquêtes. Ils ont également veillé à ce que leurs soldats soient correctement formés pour exécuter les tactiques appropriées lorsqu'ils en recevaient l'ordre. Enfin, en raison de leur planification approfondie, les Mongols étaient mieux organisés et mieux informés sur leurs adversaires que la plupart des armées médiévales. Leurs généraux exécutaient les ordres sans la supervision étroite d'un commandement central, mais restaient obéissants aux instructions qu'ils recevaient.

Chapitre 6 : Commandement

Comme pour toutes les armées, le leadership a joué un rôle central dans le succès des Mongols sur le champ de bataille. Même avec une armée très organisée et disciplinée, il était toujours nécessaire que quelqu'un fournisse des directives et exécute les tactiques et les stratégies qui étaient conçues à l'entraînement ou lors de discussions entre les commandants. Ce qui distingue les Mongols des autres armées de leur époque, ce n'est pas qu'ils ont produit un éclat exceptionnel comme celui de Chinggis Khan ou même de son général le plus connu Sübedei, mais plutôt qu'ils possédaient de nombreux commandants d'une capacité exceptionnelle. Alors que dans le reste du monde médiéval, le génie militaire, ou même la compétence, était rare, chez les Mongols, on l'attendait de chaque commandant.

Une grande partie de cela résultait de la façon dont les Mongols choisissaient leurs commandants et les formaient dans l'exercice de leurs fonctions. Contrairement à beaucoup de leurs contemporains, les Mongols ne basaient pas la capacité de commander sur la lignée, bien que cela puisse soutenir la revendication de l'autorité. Au lieu de cela, tout au long de son ascension vers le pouvoir, Chinggis Khan a fait preuve d'un don extraordinaire pour repérer le talent chez les hommes, qu'ils soient de naissance noble ou roturiers. Le mérite était la clé pour acquérir une position de leadership dans la hiérarchie militaire mongole, et les promotions sur le champ de bataille n'étaient pas rares. Pourtant, en même temps, si un commandant manquait à ses devoirs, les généraux étaient rétrogradés sur le champ de bataille. Néanmoins, les Mongols ont vu l'avantage de former des commandants performants plutôt que de se fier entièrement au choix de grands guerriers ou à la détection du potentiel de bergers talentueux. Au lieu de cela, ils ont utilisé deux systèmes pour former leurs dirigeants. La première était par l'intermédiaire du *keshik* ou garde du corps du Khan, tandis que la seconde – souvent utilisée en conjonction avec la première – était une sorte d'apprentissage.

Le *keshik*. Comme nous l'avons déjà vu, le *keshik* servait de plus que le garde du corps du Khan. Alors que le *jaghud* et le *minqat* de l'armée régulière étaient souvent dirigés par des officiers d'origine non *keshikten*, les généraux qui dirigeaient les armées de conquête sortaient généralement de ses rangs. Ainsi, le *keshik* servait non seulement d'école de formation pour les officiers, mais aussi de terrain d'essai. En raison des liens tissés au sein du *keshik* et de son accent sur le service du Khan, le souverain mongol permettait à ses commandants d'opérer de manière indépendante sur le terrain sans craindre la rébellion.

Les capacités de commandement et le prestige du *keshikten* étaient si appréciés par les Khans que le rang d'*arban-u noyan* dans le *keshik* était considéré comme égal à celui de *jaghun-u noyan* dans l'armée régulière, et en général considérait que le rang d'un membre du *keshik* était équivalent au grade suivant dans le reste de l'armée. En tant que tel, le *keshik* a continué à être un réservoir pour les commandants après la mort de Chinggis Khan.

Les membres du *keshik* restèrent dans la garde du corps jusqu'à ce qu'ils soient spécialement choisis par le Khan pour prendre le commandement d'une mission. Malheureusement, il n'est pas toujours clair si ceux qui ont été choisis étaient également des *noyad* au sein du *keshik*. Néanmoins, ceux qui ont émergé du *keshik* ont fait preuve de capacités administratives et de leadership inégalées lorsqu'ils ont pris le commandement d'unités allant d'un *minqan* à plusieurs *tümet*, comme dans le cas de Chormaqan, un qorci ou porteur de carquois, pendant la campagne khwarazmienne. Son premier commandement fut une armée de 30 000 hommes.

L'un des principaux avantages du *keshik* était que les généraux promus de ses rangs recevaient une formation cohérente et systématique dans les tactiques et les stratégies utilisées par les Mongols. Ainsi, ils étaient mieux à même de coordonner les actions sur le champ de bataille plutôt que d'agir en tant que commandants individuels dirigeant des armées personnelles, comme

c'était le cas dans les armées européennes et du Moyen-Orient. Cette cohérence de commandement était une distinction clé entre les Mongols et leurs ennemis.

Apprentis. L'apprentissage était une technique couramment utilisée dans la formation des commandants mongols, dans laquelle les jeunes officiers, y compris les princes, étaient jumelés à des commandants supérieurs. Cela permettait aux officiers subalternes d'apprendre, de recevoir des conseils et d'être corrigés si nécessaire sans mettre en danger l'ensemble de l'armée.

L'utilisation d'apprentis semble provenir de la propre expérience de Chinggis Khan. On se souviendra que dans sa jeunesse, Temüjin, comme on l'appelait alors, était un vassal de Toghril Ong-Qan, le dirigeant de la puissante confédération Kereit en Mongolie centrale, et était associé à un autre Mongol, Jamuqa, qui se trouvait être son *anda* ou frère de sang. Jamuqa a également servi en tant que chef de guerre de Toghril à de nombreuses reprises. Bien que les sources ne soient pas explicites quant à leurs activités, les deux hommes ont passé plus d'un an ensemble. Avant cela, Temüjin avait eu un très petit nombre de partisans, mais lorsque les deux se séparèrent finalement, non seulement le nombre de ses propres partisans augmenta, mais beaucoup de ses partisans changèrent d'allégeance envers lui.

En servant en tant que lieutenant de Jamuqa alors que ce dernier était le chef de guerre de Toghril, Temüjin a peut-être beaucoup appris de ce qui est devenu plus tard les pierres angulaires du système militaire mongol. Il y a certainement de nombreuses preuves démontrant que Jamuqa a enseigné la guerre au futur dirigeant mongol, car il était le seul adversaire que Chinggis Khan n'a pas vaincu lorsque leurs armées se sont rencontrées. En effet, le système décimal a été utilisé non seulement par Jamuqa mais aussi par Toghril lui-même avant que Chinggis Khan ne devienne un dirigeant indépendant. En outre, Jamuqa a insisté sur un calendrier étroitement organisé pour rassembler les troupes et lancer des attaques.

Le système de l'apprentissage a été maintenu tout au long du règne de Chinggis Khan. Il n'était pas rare de voir un commandant expérimenté associé à un autre moins expérimenté, puis de voir ce dernier recevoir son propre commandement indépendant. À de nombreuses reprises, Sübedei, peut-être le général mongol le plus connu, fut subordonné à Jebe, l'un des plus brillants commandants de Chinggis Khan. Sübedei a mené des opérations indépendantes de son propre chef, comme pendant la guerre du Khwarazmien, mais avant cette campagne, il accompagnait généralement Jebe, alors que Jebe est répertorié comme menant des opérations indépendamment tout au long de sa carrière.

De tels apprentissages étaient également utilisés pour préparer les fils et petits-fils de Chinggis Khan à la guerre. En 1211, les fils cadets de Chinggis Khan, Ögödei et Chaghatay, sont subordonnés à son fils aîné Jochi lors de l'invasion de l'empire Jin, bien que Chinggis Khan ait également choisi *minqan-u noyad* comme conseillers pour les princes. Généralement, les princes étaient associés à des généraux compétents qui, bien que techniquement de rang inférieur, avaient le dernier mot tout au long d'une campagne. Comme nous l'avons vu dans la section sur la discipline, les généraux avaient le pouvoir de renvoyer les princes au Khan pour qu'ils soient réprimandés.

Structure du commandement. Initialement, l'armée mongole a été établie avec 95 *minqat* commandés par 88 *noyad* (singulier *noyan*) ou commandants. Chaque unité possédait un *noyan*. Ceux-ci étaient appelés *arban-u noyan*, *jaghun-u noyan*, *minqan-u noyan* et *tümen-ü noyan* en fonction de la taille de leurs commandements respectifs (10, 100, 1 000 ou 10 000 hommes).

Comme nous l'avons vu au chapitre 2, une armée mongole était généralement divisée en trois corps, composés du *baraghun ghar* (flanc droit), du *je'ün ghar* (flanc gauche) et du *töb* ou *qol* (centre ou pivot). Chacun de ces corps possédait un commandant distinct, mais un seul détenait le commandement suprême. Il était connu sous le nom d'*örlüg*, essentiellement l'équivalent d'un feld-maréchal. À l'origine, ce terme n'avait été appliqué qu'à une poignée de personnes, les *yisün örlüg* ou Neuf Paladins, composés de neuf des premiers compagnons de Chinggis Khan, qui ont tous accédé au rang de généraux.

Le Khan assignait l'*örlüg* à une armée, mais l'*örlüg* choisissait ensuite le *tümen-ü noyad*, qui à son tour choisissait le *minqan-u noyad*, et ainsi de suite, chaque commandant choisissant ses propres officiers subalternes jusqu'à l'*arban-u noyad*. Les voyageurs médiévaux étaient quelque

peu étonnés par ce processus, ainsi que par l'autorité que le Khan et, indirectement, ses généraux exerçaient. Le frère franciscain Jean de Plano Carpini, qui s'est rendu à la cour mongole quelques années après l'invasion de la Hongrie et de la Pologne en 1240, a noté :

« L'empereur des Tartares a un pouvoir remarquable sur tout le monde. Personne n'ose rester ailleurs que dans le lieu qu'il lui a assigné. C'est lui qui fixe l'endroit où doivent être les chefs, mais les chefs fixent les positions des capitaines de mille, des capitaines de mille celles des capitaines de cent, et des capitaines de cent celles des capitaines de dix. De plus, quel que soit l'ordre qu'il leur donne, qu'il s'agisse d'une bataille, d'une vie ou d'une mort, ils obéissent sans objection. »

Comme nous l'avons déjà mentionné, contrairement à d'autres sociétés contemporaines, les commandants ne provenaient pas nécessairement de la noblesse. Au lieu de cela, les Khans mongols encourageaient et choisissaient des hommes de talent parmi les roturiers et la noblesse. Bien que la noblesse ait eu le dessus dans ce processus, les roturiers sont également devenus des commandants de *minqat*. Quel que soit son grade ou son origine sociale, chaque commandant devait maintenir un ordre strict dans son unité respective. En effet, l'une des perruques ou maximes de Chinggis Khan était que « les commandants d'unités de dix mille, cent et mille doivent garder leurs soldats dans un tel ordre et dans une telle préparation que chaque fois qu'un ordre est donné, ils doivent monter à cheval sans tenir compte du jour ou de la nuit ». Un autre *bilig* a déclaré :

« Qu'un officier qui ne peut pas maintenir l'ordre dans sa propre escouade soit qualifié de criminel avec sa femme et ses enfants, et qu'un autre soit choisi comme officier de son escouade et de ses compagnies de cent, mille et dix mille hommes. »

Il est clair que les Mongols attendaient de leurs commandants, quel que soit leur rang, qu'ils maintiennent leurs unités en ordre, et s'ils ne le pouvaient pas, quelqu'un d'autre – même un soldat régulier – le remplaçait. Mais quelles qualités étaient recherchées ? De toute évidence, quelqu'un capable de maintenir la discipline et l'ordre était essentiel. Leurs capacités sur le champ de bataille pourraient également être prises en considération. Cependant, supposer que le meilleur guerrier d'une escouade serait souvent automatiquement sélectionné est trompeur. Certes, les grands guerriers jouissaient d'honneur et d'un prestige considérable, mais les Mongols croyaient aussi que les meilleurs guerriers ne faisaient pas toujours les meilleurs chefs. À propos d'un guerrier et de son aptitude à diriger, Chinggis Khan a dit :

« Il n'y a pas de guerrier comme Bahadur, et personne d'autre ne possède les compétences qu'il avait, mais il n'a pas souffert des difficultés et n'a pas été affecté par la faim ou la soif. Il pensait que ses hommes pouvaient supporter les difficultés aussi bien que lui, mais ils ne le pouvaient pas. Un homme est digne de leadership s'il sait ce que sont la faim et la soif et qui peut juger de la condition des autres par là, qui peut aller à un rythme mesuré et ne pas permettre aux soldats d'avoir faim et soif ou aux chevaux de s'épuiser. »

Le proverbe « Voyagez au rythme des plus faibles d'entre vous » y fait allusion. En bref, on attendait des commandants qu'ils fassent plus que simplement exécuter des tactiques et des stratégies. Alors que l'image typique de Chinggis Khan et d'autres commandants mongols est celle de seigneurs de guerre impitoyables et draconiens déterminés à détruire tous ceux qui s'opposaient à eux ou leur désobéissaient, y compris leurs propres troupes, la réalité est tout autre. D'après le *bilig* concernant Yesügei Bahadur (à ne pas confondre avec le père de Chinggis Khan), il est évident que les bons commandants prenaient soin de leurs hommes et de leurs chevaux. Bien que cela ne doive pas changer l'image de Chinggis Khan, qui est passé du statut de grand et terrifiant guerrier à celui d'ours en peluche, il convient de noter qu'il savait comment tirer le meilleur parti de ses hommes sans les épuiser. Une partie de la discipline « draconienne » souvent attribuée aux Mongols provient du fait que leurs commandants veillaient aux intérêts de leurs troupes. En retour, les soldats étaient plus disposés à faire confiance et à obéir aux décisions de leurs officiers. À l'inverse, si le commandant les conduisait avec leurs montures jusqu'à l'épuisement, puis tentait de livrer une bataille, leurs performances seraient inférieures aux normes et pourraient éventuellement entraîner des conséquences dévastatrices pour l'unité, y compris la défaite ou l'anéantissement.

Bien sûr, le leadership se manifeste sous diverses formes, et différentes formes sont nécessaires pour atteindre différents objectifs. Les décisions prises depuis la capitale mongole du Karakorum impliquaient généralement des stratégies visant à atteindre des objectifs à long terme, de sorte que plus d'un front ou d'une opération militaire devait être pris en compte. Pendant ce temps, en campagne, les commandants sur le terrain avaient des objectifs plus limités et devaient donc être accomplis dans d'autres compétences.

Commandement impérial et objectifs à long terme. Le rôle principal de la direction impériale, qui comprenait non seulement le Khan mais aussi les princes et les généraux de haut rang, était de planifier la guerre. Le Khan prenait rarement ses décisions seul. Habituellement, un *quriltai*, ou assemblée de princes et de généraux mongols, se réunissait pour discuter de ces questions. Le *quriltai* était également utilisé pour sélectionner un nouveau Khan si nécessaire. Ces réunions étaient considérées comme de la plus haute importance et leur présence était obligatoire pour toutes les grandes personnalités de l'empire.

Bien sûr, ce sont les décisions et les déclarations du Khan lui-même qui avaient le plus de poids. S'il voulait vraiment mener une invasion particulière, elle était faite. Cependant, ses conseillers ont veillé à ce que la décision ne soit ni irréfléchie ni excessive. Les généraux ne voulaient évidemment pas trop étendre leurs forces, car les armées mongoles se battaient généralement sur plusieurs fronts pendant toute la durée de l'empire.

Les décisions prises lors du *quriltai* impliquaient non seulement l'endroit où envahir, mais aussi la manière dont une invasion devait être menée. Toutes les invasions mongoles n'avaient pas pour but la conquête et la destruction d'un État rival. En effet, la guerre de Khwarazmia a réussi à cet égard, mais les Mongols n'ont pas tenté de tenir un territoire au-delà de l'Amou-Daria à cette époque. De plus, les commandants recevaient souvent une liste d'objectifs. Chormaqan, qui allait conquérir l'Iran et la région moderne de Transcaucasie dans les années 1230, avait pour objectif principal la destruction de Jalal al-Din, le dernier des Khwarazmshahs. On s'attendait également à ce qu'il place d'autres domaines sous le contrôle mongol, mais l'élimination de Jalal al-Din était primordiale, principalement parce que le contrôle mongol au sud de l'Amou-Daria resterait insaisissable jusqu'à ce qu'il soit définitivement chassé.

Enfin, le *quriltai* aidait à décider qui participerait à une campagne. Comme la plupart des grandes figures de l'empire étaient présentes, des généraux étaient affectés à la campagne sur place. Ce processus comprenait l'attribution de princes au commandement des unités. En vertu de leur statut, ils occupaient des postes de commandement, mais, comme indiqué précédemment, ils étaient accompagnés de conseillers expérimentés et étaient sous la supervision générale d'un *örlüg*. Toutes les campagnes ne contenaient pas non plus un contingent de Chinggissides. En général, les princes se sont lancés dans de grandes entreprises telles que celles montées contre les empires en Chine et la poussée de l'Occident dans la Russie moderne. Cela peut être dû au fait que les troupes personnelles de la noblesse étaient nécessaires pour de telles entreprises, ainsi que des commandants supplémentaires. L'invasion du Moyen-Orient par Chormaqan manquait de représentation princière de la part des quatre principales branches de la royauté mongole.

Les décisions prises au niveau de la direction impériale se concentraient sur la stratégie globale de la campagne : où aller, qui irait et quand ils iraient. Le commandant en charge de l'opération disposait toutefois d'une marge de manœuvre considérable dans son interprétation de l'exécution de ses ordres. Cela nous amène aux décisions opérationnelles de l'homme sur place.

Commandants sur le champ de bataille et objectifs limités. Comme les armées mongoles se divisaient généralement en forces plus petites, chaque commandant devait atteindre certains objectifs. Naturellement, ces objectifs étaient plus limités que ceux attendus de l'ensemble de la campagne. L'un de ces objectifs pourrait être d'assiéger une forteresse. Encore une fois, la manière dont cela a été réalisé a été laissée à la propre initiative du commandant. Les Mongols ont suivi ce qui semble avoir été un ensemble de procédures opérationnelles standard pour mener à bien les sièges et ainsi de suite, mais la décision finale concernant la façon dont ils devaient être exécutés revenait au commandant sur place.

Ce qui était crucial pour le commandant du champ de bataille, quel que soit son grade, était la capacité de penser rapidement et de prendre des décisions. Comme un commandant obtenait rarement le titre de *mingan-u noyan* sans servir d'abord en tant qu'*arban-u noyan* et *jaghun-u noyan*, il savait comment ces petites unités fonctionnaient et quelles étaient leurs capacités. Les commandants mongols ont rarement pris part activement aux combats. Au lieu de cela, ils restèrent derrière la ligne de front et donnèrent des ordres par le biais d'un système de bannières, de signaux de feu, de messagers et de flèches sifflantes. Ainsi, ils ont coordonné plus efficacement les attaques, les retraites et les contre-attaques. Bien sûr, ils n'étaient pas à l'abri du danger et participaient souvent aux combats à des moments critiques. En effet, compte tenu du manque d'équipements de communication modernes, ils se sont probablement placés légèrement hors de portée de la proue afin de rester en contact avec leurs unités. Ce faisant, ils se comportaient plus comme leurs homologues modernes que comme leurs contemporains.

Biographies.

Jebe. L'un des généraux les plus brillants et les plus négligés de Chinggis Khan, Jebe a rencontré Chinggis Khan pour la première fois sur le champ de bataille pendant les guerres d'unification en Mongolie, alors qu'il était un guerrier parmi les Mongols Tayichiut et donc un ennemi. Après que Chinggis Khan ait vaincu les Tayichiut en 1201, quelques-uns d'entre eux ont rejoint ses forces. Au cours de la bataille, un tireur d'élite avait tué le cheval de Chinggis Khan d'une flèche bien placée dans le cou, et l'un des guerriers qui cherchaient à rejoindre les Mongols, un homme nommé Jirgo'adai, déclara publiquement qu'il était le coupable et qu'il était prêt à accepter toutes les conséquences de son acte. Cela a tellement impressionné Chinggis Khan que, en raison de ses compétences en tir à l'arc, il lui a donné le surnom de Jebe (signifiant une arme ou, plus précisément, un type de flèche) et en a fait l'un de ses compagnons les plus proches.

En 1206, lorsque Chinggis Khan devint officiellement le maître incontesté de la Mongolie, Jebe était l'un des 88 commandants nommés *mingan-u noyan*. Tout au long des guerres en Mongolie, il était également connu comme l'un des *dörben noqas* ou « quatre chiens » de Chinggis Khan avec trois autres *mingan-u noyad* - Sübedei, Jelme et Qubilai (à ne pas confondre avec le petit-fils de Chinggis Khan, Qubilai Khan). Les *dörben noqas* et leurs unités constituaient une brigade d'élite qui servit avec distinction à Chakirmaut, où les adversaires de la domination de Chinggis Khan sur la Mongolie firent leur dernier combat.

Les *dörben noqas* étaient particulièrement réputés pour leur poursuite tenace des adversaires en fuite, ce qui peut être l'une des raisons pour lesquelles Jebe a mené tant de missions de poursuite. En 1209, lui et Sübedei poursuivirent les Naïmans et les Merkit qui fuirent la Mongolie vers la rivière Irtych, puis à nouveau vers la rivière Chu. Jebe était également responsable de la traque de Güchülüg, un prince Naiman qui est devenu le souverain de Kara-Khitai dans le Kazakhstan moderne. À partir de là, Güchülüg aurait été une menace pour le royaume naissant de Chinggis Khan en Mongolie. Mais Jebe est peut-être mieux connu pour son rôle dans la poursuite de Muhammad Khwarazmshah pendant la guerre de Khwarazmie. Bien que Mohammed ait réussi à échapper de justesse aux deux généraux, il est mort seul de maladie et d'épuisement sur une île de la mer Caspienne peu de temps après. Bien que Jebe et Sübedei aient souvent été associés lors de missions, il semble que Jebe ait été le commandant en chef des deux, probablement en raison de son expérience et de ses stratégies innovantes.

Pourtant, Jebe a fait plus que traquer les dirigeants ennemis. Contre l'empire Jin, il sert en tant que commandant de l'avant-garde de Chinggis Khan en 1211, capturant le col de Chabchiyal fortement gardé grâce à une retraite feinte parfaitement exécutée. Jebe est également devenu célèbre pour ses incursions profondes en territoire ennemi, ses retraites feintes qui ont été menées pendant des jours, et bien sûr pour la ténacité qui lui a permis de couvrir plusieurs jours de voyage en un seul. Jebe meurt en 1223 lors de la célèbre *reconnaissance en force* que lui et Sübedei effectuent après la mort de Muhammad Khwarazmshah en 1220.

Sübedei. Sans doute le général mongol le plus connu, une grande partie de sa renommée doit être attribuée non seulement à ses talents militaires indéniables, mais aussi au simple fait de sa longévité. Il est né en 1176 parmi les Uriangkhai – l'un des soi-disant Hoy-in Irgen ou Peuple de la

Forêt qui vivaient dans les forêts entourant le lac Baïkal et la Sibérie au nord de la Mongolie – et est entré au service de Chinggis Khan en tant que jeune homme, peu de temps après la scission entre ce dernier et Jamuqa. Le frère de Sübedei, Jelme, avait été un compagnon et un serviteur de Chinggis Khan depuis sa jeunesse, et il semble que Sübedei et son frère aient gagné la confiance et profité de la sagesse de Chinggis Khan en tant que membres de sa maison, tout en accomplissant des tâches subalternes telles que s'occuper de ses chevaux. Sübedei s'étant avéré talentueux, il servit comme *jaghun-u noyan* et, comme son frère, devint connu comme l'un des *dörben noqas*. Puis, en 1206, il devint *mingan-u noyan*, bien qu'il soit très probable qu'il occupait déjà cette position avant que l'annonce officielle ne soit faite lors du *quriltai* de 1206.

Sa première incursion en dehors de la Mongolie fut menée sous la tutelle de Jebe, poursuivant les tribus renégats Naiman et Merkit dans l'ouest de la Sibérie en 1209. C'est cette campagne qui a finalement conduit à une collision avec une armée khwarazmienne sous le commandement du sultan Muhammad Khwarazmshah II, qui a été sévèrement ébranlé par la rencontre, même si l'issue a été un match nul. Avec l'invasion de l'empire Jin, Sübedei effectua diverses missions au nom de Chinggis Khan, y compris des attaques en Mandchourie, la patrie de la dynastie Jin.

Les talents de Sübedei sont devenus évidents pendant la guerre de Khwarazmian, où il a servi comme l'un des commandants d'avant-garde puis, avec Jebe, a poursuivi sans relâche le sultan Khwarazmshah. Sübedei et Jebe se lancent ensuite dans la *reconnaissance en force* qui les emmène à travers la Transcaucasie et à travers les montagnes du Caucase. Là, ils ont vaincu une armée combinée de princes russes et de Turcs Kiptchak à la bataille de la rivière Khalkha en 1223. Jebe mourut apparemment peu de temps après, mais Sübedei, maintenant aux commandes, continua la mission et rejoignit avec succès Jochi, fils de Chinggis Khan, dans ce qui est aujourd'hui le Kazakhstan. Cet exploit reste un exploit sans précédent, car ses forces ont parcouru environ 5 000 miles sans l'aide de communications modernes ou de renforts et toujours en territoire hostile.

Après un bref répit, au cours duquel il commença à former un *tamma* pour protéger le flanc ouest de l'empire au Kazakhstan, Sübedei mena une armée mongole contre les Tangoutes récalcitrants de Xi-Xia en 1226-1227. Bien qu'il ait eu une brève brouille avec le nouveau dirigeant mongol Ögödei, il a également servi en tant que commandant lors de l'assaut final sur l'empire Jin et a joué un rôle déterminant dans sa destruction.

À l'âge de 60 ans, en 1236, il fut choisi pour conduire les Mongols à l'ouest vers la Volga et dans le cœur de la Russie et au-delà. Bien que le fils de Jochi, Batu, ait le commandement nominal, Sübedei prépara la stratégie de la campagne et assumait le commandement général. L'une de ses réalisations les plus étonnantes en tant que commandant a été non seulement de diriger une armée de 150 000 hommes contre une variété d'ennemis sur un large front, mais aussi de réussir à contrôler l'ego de dizaines de princes chinggisides de haut rang. Le fait qu'ils aient accompli quoi que ce soit malgré une rivalité princière constante est un véritable témoignage de ses capacités. La région de la Volga tomba rapidement et à la fin de 1237, les Mongols avaient commencé leur attaque sur les villes russes. Kiev, la plus grande d'entre elles, tomba le 6 décembre 1240. En trois ans de campagne, les Mongols ont étendu leur empire de 1 000 km, de la Volga aux Carpates, conquérant non seulement les Turcs de la Rus' mais aussi les Turcs de Kiptchak.

Sübedei planifia alors son invasion de l'Europe centrale. Les armées mongoles attaquèrent simultanément la Hongrie et la Pologne. L'invasion de la Pologne semble n'avoir été qu'une diversion pour empêcher les armées de s'unir potentiellement avec les Hongrois. Sübedei lui-même a mené l'assaut contre la Hongrie. Après avoir maîtrisé les forteresses qui gardaient les cols de montagne, les Mongols rencontrèrent l'armée hongroise – considérée comme l'une des meilleures d'Europe – sur la rivière Sajo, à un endroit appelé Mohi. Ici, Sübedei a fait preuve de génie stratégique et tactique. Les Mongols s'emparèrent du pont sur la rivière au moyen d'un barrage roulant de tirs de catapulte, tandis que Sübedei débordait simultanément les Hongrois en construisant un pont flottant à un autre endroit le long de la rivière. Les Hongrois ont été écrasés.

Sübedei, cependant, ordonna à un général de se retirer de Hongrie en 1240 après avoir reçu la nouvelle de la mort d'Ögödei Khan, car lui, ainsi que les autres princes, étaient nécessaires pour

choisir un autre Khan, ce qui ne se produisit qu'en 1246. Les services de Sübedei restèrent en demande et le nouveau Khan, Güyük, envoya le général alors âgé de 70 ans pour diriger une force contre l'Empire Song. Lorsque l'âge finit par le rattraper, il se retira dans le bassin de la rivière Toula en Mongolie, où il mourut en 1248.

Toquchar. Tümen-ü noyan depuis l'époque de l'unification de la Mongolie par Chinggis Khan, Toquchar est un commandant moins connu, mais d'une certaine importance dans le développement de l'Empire mongol. Membre de la tribu Onggirat qui s'était soumise à Chinggis Khan en 1201, Toquchar est devenu un commandant apprécié au début de sa carrière. En 1211, il avait été placé à la tête de la frontière occidentale de l'Empire mongol (à l'époque à peu près la frontière occidentale actuelle de la Mongolie). Ici, servant de *tammaci*, Toquchar a fourni une protection aux clients non mongols qui se sont soumis à Chinggis Khan, tels que les Qarluqs dans le Kazakhstan moderne et les Ouïghours. Il a également servi de moyen de dissuasion aux tribus Naiman et Merkit qui avaient fui la Mongolie mais représentaient toujours une menace pour Chinggis Khan. Lorsque les Mongols se déplacèrent contre l'empire khwarazmien en 1219, Toquchar devint l'un des trois commandants de l'avant-garde, avec Jebe et Sübedei. Bien qu'il ne soit pas connu pour sa grandeur militaire particulière, il est également devenu l'affiche de la désobéissance.

Au cours de la campagne khwarazmienne, Chinggis Khan envoya Toquchar, Jebe et Sübedei à la poursuite du sultan Muhammad II en fuite. Comme certains des dirigeants locaux khwarazmiens autour de la ville d'Hérat s'étaient soumis, Chinggis Khan donna des ordres implicites pour que leur territoire ne soit pas perturbé. Mais Toquchar désobéit et pilla ses environs. En conséquence, Chinggis Khan le dépouilla de son commandement et prévoyait de l'exécuter. À la fin, cependant, le Khan céda et réduisit Toquchar au rang de simple soldat. Il meurt dans les environs de Ghur en Afghanistan en 1221/2.

Muqali. Muqali de la tribu Jalayir était l'une des figures militaires les plus importantes du règne de Chinggis Khan. Il était connu comme l'un des *yisün örlüg* ou Neuf Paladins du Khan et était souvent considéré comme l'un de ses *dörben külü'üd* ou quatre destriers, avec ses compatriotes *örlüg* Bo'orchu, Boroghul et Chila'un.

Muqali était entré au service de Chinggis Khan en 1196, lorsque lui et son frère Buqa ont été donnés au seigneur mongol comme esclaves par leur père. C'est ainsi qu'ils furent élevés, comme Sübedei, dans la maison de Chinggis Khan. Comme le Khan mongol avait un œil inégalé pour les capacités, Muqali et son frère devinrent rapidement membres de l'armée mongole et gravirent les échelons pour devenir *dörben külü ut-* qui, comme le *dörben noqas* qui fut formé peu de temps après, servit comme une brigade d'élite qui accomplit des missions critiques pour le Khan mongol.

Lors du grand *quriltai* de 1206, Muqali fut nommé *minqan-u noyan*. En effet, il fut le troisième à être nommé, après Münglig, un serviteur de la famille de Chinggis Khan depuis l'époque de son père, et Bo'orchu, un compagnon du Khan depuis sa jeunesse. De plus, Muqali reçut le titre de *tümen-ü noyan* en 1206, et fut nommé commandant du *je'un ghar* ou aile gauche. Contrairement à son *minqan* personnel, qui se composait de son compatriote Jalayir, le nouveau *tümen* se composait de tribus de l'est de la Mongolie allant des montagnes Qara'un Jidun à la chaîne du Khingan, amenant ainsi son domaine aux frontières de l'empire Jin. Les honneurs continuèrent pour Muqali, qui, après des années de succès contre les Jin, reçut le titre de Gui Ong, ou Prince d'État. À bien des égards, il n'était deuxième en rang que derrière Chinggis Khan lui-même.

Chinggis Khan considérait Muqali comme son général le plus digne de confiance et le plus précieux tout au long de sa courte carrière. Au cours des invasions de l'empire Jin, Muqali opéra presque invariablement sur l'aile gauche de l'armée, y compris la supervision des opérations en Mandchourie et en Chine orientale qui aboutirent à la division de l'empire de sorte qu'un certain nombre de commandants Khitan, Jurchen et Han désertèrent pour les Mongols.

La confiance de Chinggis Khan en Muqali est implicite, car lorsqu'il a pris le gros de l'armée mongole pour combattre l'empire khwarazmien en 1219, il a placé la guerre contre les Jin entre les mains de Muqali, avec 30 000 hommes et diverses forces de cirik. Quelque peu limité par

la faiblesse de ses forces, Muqali poursuivit néanmoins sa lutte contre les Jin, de sorte qu'en 1221, seules quelques-unes de leurs villes restaient inconquises. Cependant, alors que Muqali avait espéré terminer la guerre en 1223, la politique de la terre brûlée des Jin a conduit à ce que ses progrès soient bloqués lors du siège de Feng-xing. La guerre est ainsi devenue une impasse, que Muqali aurait pu surmonter si les Tangoutes n'avaient pas choisi ce moment pour se révolter. Cela a été aggravé par la mort soudaine de Muqali en 1223, car sans son leadership, les Mongols ont perdu une grande partie du territoire qu'ils avaient gagné depuis 1221. Bien sûr, cela n'a fait que prolonger l'existence de l'empire Jin d'une décennie, car il est finalement tombé aux mains des Mongols en 1234.

Chormaqan. Membre de la tribu Sunit, Chormaqan a commencé sa carrière en tant que *qorci* dans le *keshik* de Chinggis Khan. Pendant la guerre de Khwarazmi en 1221, Chinggis Khan lui donna un poste de commandement et lui ordonna de conquérir Bagdad et de forcer le califat abbasside à se soumettre. Il n'est pas clair quand Chinggis Khan s'attendait à ce que cela se produise, car Chormaqan n'a pas reçu son armée à ce moment-là. La campagne de Chormaqan fut suspendue à cause de la révolte des Tangut.

La mort de Chinggis Khan en 1227 retarda encore l'ascension de Chormaqan au rang de général commandant. Ce n'est que lorsqu'Ögödei devint souverain en 1230 que la promotion et les instructions de Chormaqan furent confirmées, mais maintenant il devait également traquer Jalal al-Din, le dernier Khwarazmshah, qui était devenu essentiellement un roi bandit et une menace pour ses voisins malgré son succès contre les Mongols.

En 1230, Chormaqan traversa l'Amou-Daria avec environ 30 000 hommes. Son armée, spécifiquement désignée comme un *tamma*, a très bien rempli son rôle, et Chormaqan a amené la région qui est maintenant l'Iran moderne sous le contrôle mongol, ne rencontrant qu'une résistance symbolique. En outre, il envoya son lieutenant, Dayir, pacifier une grande partie de l'Afghanistan et du Pakistan modernes, et ordonna à un autre lieutenant, Taimaz, de traquer Jalal al-Din. Les deux lieutenants ont accompli leurs tâches avec succès et Jalal al-Din est mort en 1231, tué par des paysans kurdes alors qu'il fuyait une attaque surprise mongole.

Les efforts de Chormaqan en Iran sont négligés, mais ils sont impressionnants en eux-mêmes. Il convient de noter que la réputation des Mongols les a précédés, car une grande partie du sud de l'Iran s'est soumise à Chormaqan plutôt que de risquer la confrontation. Seules trois régions ne se sont pas soumises : deux étaient tenues par les ismaéliens, des musulmans chiites connus sous le nom d'Assassins, qui résidaient dans les montagnes au sud de la mer Caspienne et à Quhistan dans le centre de l'Iran, tandis que la troisième était le district autour de la ville d'Ispahan, qui était un fervent partisan de Jalal al-Din. Ispahan tomba en 1237, mais les deux régions ismaéliennes restèrent indépendantes jusqu'en 1256 en faisant alliance avec les Mongols.

Chormaqan n'attaqua pas Bagdad, mais en 1233, le gros de son armée se déplaça dans la plaine de Mughan en Azerbaïdjan moderne, un riche pâturage essentiel aux chevaux mongols. C'est là que les Mongols se reposèrent avant de commencer l'invasion de la Transcaucasie (Géorgie moderne, Arménie ; Azerbaïdjan et Turquie orientale) en 1234. La ville de Ganjak fut détruite, puis après un bref *quriltai* avec son *minqan-u noyad*, Chormaqan divisa son armée en plusieurs colonnes et conquit le reste de la région entre 1235 et 1240.

La chose la plus remarquable à propos de cette campagne de cinq ans est que la majorité de ses engagements consistaient en des sièges effectués sur un terrain très montagneux. Bien qu'ils ne soient pas dans leur élément en termes de guerre préférée, Chormaqan et ses lieutenants ont réussi à soumettre la région sans subir de revers majeurs, démontrant ainsi leur talent toujours croissant pour la guerre de siège. Dans de nombreux cas, les Mongols se sont contentés de bloquer les forteresses et d'affamer leurs occupants. Chormaqan a également montré une propension à la diplomatie et à la guerre psychologique qui avait peu de rivaux parmi ses pairs.

Alors que les grandes villes comme Ganjak, Ani et Tiflis ont été détruites, Chormaqan a utilisé les sièges contre les forteresses de montagne comme un moyen de sécuriser le reste de la région avec moins de destruction. Pendant les sièges, il ouvrit des négociations avec les différents princes géorgiens et arméniens qui s'étaient réfugiés dans ces places fortes, et par la diplomatie, il

parvint à en contraindre plusieurs à se soumettre et à payer un tribut. En échange, Chormaqan augmenta l'étendue de son propre territoire, puis emmena les princes et leurs partisans avec lui contre sa prochaine cible. Ainsi, le prestige et le territoire des princes ont grandi, et Chormaqan a pu démontrer à quel point les Mongols traitaient bien ceux qui leur étaient fidèles. Néanmoins, le pragmatisme dominait toujours la pensée militaire mongole et Chormaqan ordonna que les murs de plusieurs forteresses soient rasés pour s'assurer que la rébellion ne devienne pas une option.

Mais qu'en est-il de la mission originelle de Chormaqan, conquérir Bagdad ? Il n'avait pas négligé cela. Tout au long de sa conquête de la Transcaucasie, les troupes mongoles envahirent le territoire au nord de Bagdad. En 1235, ils mirent à sac la ville d'Erbil et dévastèrent une grande partie de ce qui est aujourd'hui le nord de l'Irak. Une armée mongole subit également une défaite à Jabal Hamrin. Cependant, Chormaqan n'a pas fait d'effort concerté contre Bagdad avant sa mort, probablement en raison de complications d'un accident vasculaire cérébral, en 1240.

À première vue, il est un peu déroutant de comprendre pourquoi Chormaqan a apparemment ignoré ses ordres primaires. Cependant, il y avait une méthode à sa folie, pour ainsi dire. L'un des principaux objectifs de toute armée mongole était de trouver des pâturages, car sans en avoir assez, ils ne pouvaient tout simplement pas rester très longtemps au même endroit. Chormaqan stationna son *tammacin* dans la plaine de Mughan, assurant ainsi un pâturage pour les nombreux chevaux de l'armée, puis il soumit les territoires voisins. Pendant ce temps, les Mongols ont également effectué des raids sur le territoire au nord de Bagdad, testant la force des Abbassides. De cette façon, Chormaqan fournit à son armée une base d'opérations favorable tout en éliminant simultanément toute menace immédiate. Ses armées menaçaient également les frontières de Bagdad, ainsi que d'autres régions, et si de tels raids pouvaient persuader les princes de la région de se soumettre, comme cela s'était produit dans le sud de l'Iran, tant mieux. Si Chormaqan avait vécu, il est très probable que le califat abbasside serait tombé une décennie plus tôt qu'il ne l'a fait. Heureusement pour le calife, la mort de Chormaqan, ainsi que la mort d'Ögödei Khan, ont mis les opérations mongoles au Moyen-Orient en suspens et ont laissé le califat abbasside sous assistance respiratoire pendant près de 20 ans de plus.

Chapitre 7 : Les adversaires des Mongols

Les Mongols ont combattu une grande variété d'adversaires. Alors que beaucoup utilisaient des stratégies et des tactiques similaires, les Mongols se sont également heurtés à des ennemis dont l'approche de la guerre différait nettement de la leur. Ils les vainquirent néanmoins tous sauf un, les Mamelouks seuls leur résistant avec succès. Afin de maintenir ce record extraordinaire, les Mongols se sont habilement adaptés aux défis que chaque adversaire présentait et ont incorporé les tactiques et même les armes de leurs adversaires dans leur propre système militaire.

Nomades. D'autres nomades des steppes se sont avérés être parmi les ennemis les plus difficiles pour les Mongols, qu'ils soient originaires du plateau mongol ou qu'ils soient composés des nombreux Turcs Kipchak et Qangli de la steppe eurasiennne. La plupart d'entre eux résistèrent farouchement à la domination mongole, mais à la fin, ils devinrent une composante vitale de l'armée mongole.

Organisation. Les nomades étaient organisés selon des lignes tribales dans une confédération. Bien que les chefs au sein de la confédération aient dirigé leurs propres clans et tribus en tant qu'unités individuelles, certaines confédérations ont créé des unités plus organisées. En effet, le système décimal de Chinggis Khan semble provenir de son contact avec les Kereit de Mongolie centrale.

Les nomades existaient dans les steppes d'Eurasie, des forêts de Mandchourie aux Carpates. Plusieurs millions de nomades vivaient dans cette zone géographique, et s'ils avaient été unis en un État avant l'avènement des Mongols, cela aurait pu s'avérer un sérieux défi. Cependant, la distance et les rivalités tribales ont empêché toute union formelle entre eux, en particulier entre les différentes tribus Kiptchak. Néanmoins, certaines régions, comme dans la région de la Volga, ont opposé une résistance opiniâtre au milieu des années 1220 qui n'a pris fin qu'avec la poussée mongole vers l'ouest qui a commencé en 1236.

Méthodes de guerre. Les nomades combattaient de la même manière que les Mongols, principalement en tant qu'archers à cheval. La mobilité et l'encercllement sont également restés une constante tout au long de la steppe. En effet, de nombreuses tactiques mongoles étaient répandues parmi les nomades et étaient utilisées depuis l'Antiquité. Comme les nomades des steppes maîtrisaient habituellement l'équitation et le tir à l'arc dès leur plus jeune âge, ils possédaient tous des compétences militaires de base. En plus des arcs composites, les Kipchaks et d'autres nomades utilisaient une variété d'armes, notamment des lances, des javelots et des sabres. C'est précisément parce qu'ils se ressemblaient tant que les Mongols en matière de tactique, de mobilité et de tir à l'arc qu'ils étaient si dangereux. Pourtant, les Mongols détenaient un avantage clé sur les autres armées nomades : la discipline que Chinggis Khan et ses commandants ont inculquée à leur armée. Alors que leurs adversaires s'arrêtaient pour piller, l'objectif principal des Mongols était de détruire l'ennemi. Ce n'est qu'après qu'il était permis de piller.

Adaptation mongole. Les Mongols ont adopté et adapté de nombreuses traditions des steppes. Ils possédaient les compétences de tir à l'arc et d'équitation que tous les nomades ont développées. De plus, ils ont utilisé et affiné les tactiques de champ de bataille courantes dans toute la steppe. C'est ce dernier qui a fait des Mongols l'exemple *par excellence* des armées nomades. La plupart de leurs stratégies et tactiques sur le champ de bataille n'étaient pas nouvelles, mais étaient simplement raffinées et exécutées avec une perfection routinière.

L'Empire Jin. L'empire Jin de Chine du Nord a repoussé la domination mongole totale pendant près de 25 ans, malgré de nombreuses défaites et désertions. Alors que les Mongols battaient régulièrement leurs armées, l'empire Jin – avec une population d'environ 50 millions d'habitants – possédait les ressources et la force nécessaires pour créer de nouvelles forces et ralentir la progression mongole au moyen de ses villes lourdement fortifiées.

Organisation. L'armée impériale Jin se composait d'une variété d'ethnies et de branches, bien que la majorité de l'armée provienne de quatre groupes ethniques majeurs : les Jurchen, les Khitan, les Han et les Jüyin. Les Jurchen, un peuple semi-nomade des forêts de Mandchourie, avaient vaincu la dynastie Liao en 1125 et établi l'empire Jin comme la force dominante dans le nord de la Chine. Les Khitans avaient dominé pendant la dynastie Liao. Bien que beaucoup aient fui vers l'ouest plutôt que d'être gouvernés par les Jurchen, un nombre important de Khitans restèrent dans l'Empire Jin, principalement à proximité de la rivière Liao. Bien qu'ils aient servi dans l'armée, les Jurchen les méprisaient et accordaient peu de confiance à leur loyauté ou à leurs capacités. Les Chinois Han constituaient la majeure partie de la population et de l'armée, leur nombre constituant leur principale importance militaire aux yeux des Jurchen. Le quatrième groupe, les Jüyin, était composé de nomades turco-mongols qui occupaient une grande partie de la région frontalière entre l'Empire et la Mongolie. « Jüyin » lui-même était un terme qui faisait référence à un assortiment de tribus plutôt qu'à un seul peuple. Ils servaient principalement d'auxiliaires militaires et de tampon contre les nomades au nord du désert de Gobi.

La cavalerie constituait la principale force de l'armée Jin, en particulier parmi les Jurchen. Bien qu'étant un peuple semi-nomade, les Jurchen possédaient de nombreux chevaux et tous les mâles participaient à la chasse et servaient comme soldats. Cependant, au fil du temps, leurs qualités martiales avaient lentement dégénéré à mesure que les traditions sédentaires remplaçaient les traditions nomades. La cavalerie constituait plus d'un cinquième de l'armée Jin, forte d'environ 500 000 hommes. Ils utilisaient un système d'organisation décimal, avec des unités divisées en *meng-an* (milliers) et *mou-k'e* (centaines), et la plupart des hommes étaient armés uniformément. Les soldats Jin, cependant, fournissaient leurs propres armes, ce qui conduisait certaines unités à être équipées de manière plutôt désordonnée.

Méthodes de guerre. Au XIII^e siècle, l'armée de Jurchen avait décliné. Néanmoins, la cavalerie Jin restait une force de haute qualité, expérimentée dans la lutte contre les nomades de la steppe et les forces d'infanterie telles que celles de la dynastie Song au sud. Contre les Mongols, les Jin menèrent principalement une guerre défensive, s'appuyant sur leur cavalerie et leur nombre écrasant pour vaincre les Mongols alors qu'ils tentaient de pénétrer le système défensif Jin, qui était basé sur une série de fortifications, y compris les murs « Onggut » situés au nord de l'actuelle Grande Muraille. Ces murs et forteresses servaient à contrôler les Jüyin et à projeter le pouvoir Jin dans la steppe. Les Jin comptaient également sur leurs forteresses pour garder les cols de montagne entre la Mongolie et la Chine.

Alors que leur cavalerie était composée de Jüyin, de Jurchen et de Khitans, la plus grande partie de l'armée Jin était composée d'infanterie Han armée d'arbalètes, de piques et d'autres armes. Leur tâche principale devint de défendre les forteresses une fois que les Jurchen apprirent que l'envoi d'infanterie contre les Mongols se soldait par une déception. Par la suite, les Jin révisèrent leurs plans et, au lieu d'engager les Mongols sur le terrain, ils commencèrent à dépendre de la défense de leurs forteresses et de leurs villes. Ils espéraient que les efforts des Mongols pour réduire les villes les étendraient et les épuiserait et les exposerait ainsi à des attaques soudaines. Ce changement de stratégie peut également être dû à la diminution du nombre de cavalerie que les Jin pouvaient produire en raison des pertes, des désertions et du manque de chevaux. En fin de compte, toutes les stratégies des Jin ont échoué, car les Mongols ont capturé leurs villes une par une malgré le fait que les Jin possédaient un avantage technologique significatif : les armes à poudre.

Bien que les armes à feu au sens moderne n'aient pas existé pendant encore cent ans, en particulier sous une forme utile comme les canons, les Jin utilisaient des explosifs et des lances à feu. Généralement connues sous le nom de « bombes de foudre », elles étaient primitives mais efficaces. Les Jin allumaient des mèches sur des récipients métalliques remplis de poudre à canon, puis les lançaient de diverses manières, par exemple sous la forme de missiles trébuchet. Des bombes étaient également larguées par des chaînes contre les troupes mongoles assiégeantes au pied des murs de la forteresse. L'explosif, bien que suffisamment puissant pour anéantir l'ennemi ainsi que tout dispositif de protection (comme un abri recouvert de peau), a causé peu de dommages aux murs épais. Parfois, ces bombes étaient également utilisées comme mines : pas très efficaces, car

des mèches allumées les enflammaient, mais si elles étaient correctement placées dans des embuscades ou des zones où les Jin pensaient que l'ennemi s'approcherait, elles s'avéraient efficaces pour causer des dommages physiques et psychologiques. Les Jin utilisaient une autre recette de poudre à canon dans leurs lances de feu, qui étaient des tubes de bambou fixés à des lances et fonctionnaient plutôt comme un lance-flammes primitif. Ceux-ci avaient une portée de dix mètres.

Adaptation mongole. Lors de la conquête mongole de l'empire Jin, divers commandants de toutes les ethnies désertèrent à leurs côtés. Les troupes Jurchen et Khitan étaient incorporées dans l'armée mongole, souvent en tant que cerik, et servaient généralement de cavalerie lourde. En général, les Mongols avaient peu d'utilité pour l'infanterie dans la plupart de leurs campagnes, mais l'infanterie Han s'est avérée utile dans les nombreux sièges et batailles sur le terrain montagneux du nord et du sud de la Chine. Les ingénieurs Han qui leur ont fourni à la fois des engins de siège et une expertise technique étaient peut-être l'ajout le plus important à l'armée mongole.

Les Mongols se sont adaptés à la lutte contre les Jin de plusieurs façons. D'abord et avant tout, ils ont exploité les divisions internes entre eux. Les Jüyin rejoignirent rapidement les Mongols, principalement en raison de leur mauvais traitement par les Jin et de l'imposition de restrictions croissantes sur leurs mouvements alors que les Jin tentaient de réduire les contacts des Jüyin avec les nomades au nord du Gobi. Pour faire respecter cette politique, les Jin avaient établi des garnisons au nord du Jüyin. Les Khitans rejoignirent également les Mongols en grand nombre. En effet, les Khitans ont initié le contact et les Mongols ont permis à un royaume khitan client d'émerger dans les premières années de la guerre.

Les Mongols se rendirent également compte que la capacité des Jin à soutenir leur cavalerie était un sujet de préoccupation, et s'emparèrent donc des pâturages et des haras de l'Empire. De plus, puisque les Jin ont choisi de mener une guerre défensive, les Mongols ont saisi l'occasion d'empêcher la cavalerie Jin d'avoir la marge de manœuvre nécessaire pour s'adapter à leur propre mobilité. Lorsque les Jin révisèrent leur stratégie dans l'espoir d'attendre simplement les envahisseurs, les généraux mongols s'exécutèrent et attaquèrent leurs villes ; Mais plutôt que de s'épuiser contre ceux qui étaient bien défendus, ils contournaient les villes fortement défendues et attaquaient les plus faibles. Cependant, les Mongols laissèrent des forces dans les environs de ces villes qu'ils ignorèrent, afin de faire face aux troupes qu'ils pourraient envoyer à leur poursuite et aux autres groupes Jin qui pourraient émerger de zones abritées.

La défense contre les « bombes éclair » et les lances de feu s'est avérée être le défi le plus difficile pour les Mongols. Il ne semble pas qu'ils aient développé des défenses particulièrement efficaces contre eux. Pour les Mongols, la persévérance dans leurs sièges s'est avérée être la contre-attaque la plus efficace. Il s'agissait notamment d'affamer l'opposition et de la frapper avec des trébuchets et des flèches enflammées. Bien sûr, une fois que la technologie a été mise à leur disposition, les Mongols ont utilisé des explosifs contre les Jin à leur tour. Cependant, il n'est pas clair si les Mongols ont utilisé des « bombes assourdissantes » lors des sièges à l'ouest de la Chine. L'une des raisons est peut-être que, alors que les matériaux et les installations nécessaires à la fabrication de la poudre à canon étaient facilement disponibles et correctement stockés en Chine, la nature volatile de la poudre à canon et la logistique de son transport ont pu décourager les Mongols d'emporter des quantités importantes avec eux en campagne, même s'ils étaient accompagnés de leurs propres ingénieurs chinois.

L'Empire khwarazmien. L'empire khwarazmien a eu la malchance d'atteindre son apogée en même temps que Chinggis Khan accédait au pouvoir. Le sultan Mohammed II, le Khwarazmshah, a conquis un empire qui s'étendait du Syr Darya au fleuve Indus au nord et à l'est, et aux montagnes du Zagros à l'ouest. Possédant une armée de 400 000 hommes, l'État khwarazmien avait le potentiel d'être une force dominante en Asie centrale. Cependant, la cupidité du gouverneur de la ville frontalière d'Otrar et l'arrogance du sultan Mohammed ont finalement réduit ce vaste empire en ruines.

Organisation. L'armée de l'empire khwarazmien était une entité polyglotte. Composée d'une multitude d'ethnies, l'organisation était un problème majeur. Chaque groupe étant dirigé par

ses propres émirs ou commandants, qui devaient théoriquement allégeance au sultan, l'armée était entravée par la jeunesse même de l'empire. Comme l'empire n'avait pas encore fusionné en une entité distincte, les liens régionaux transcendaient les objectifs impériaux.

Les Turcs Qangli et Kipchak du Kazakhstan moderne constituaient un élément important au sein de l'armée. En effet, ces archers à cheval nomades étaient peut-être ses meilleurs soldats. Cependant, leur service aux Khwarazmiens résultait de liens matrimoniaux, et la mère Qangli du sultan Muhammad avait plus d'influence sur eux que lui. Ce genre de problème existait dans tout l'empire et, en fait, a contribué à sa chute. L'unité entre les éléments disparates de l'armée, qu'il s'agisse de Qangli, de Kipchak ou de Khalaj Turc, de membres de tribus pachtounes d'Afghanistan ou d'infanterie iranienne, a été éphémère. Même avec une force d'invasion telle que les Mongols sur le terrain contre eux, l'unité ne pouvait être assurée.

Les Turcs composaient la cavalerie. Les nomades servaient principalement de cavalerie légère, avec des émirs semi-nomades et sédentaires à la tête de la cavalerie lourde et moyenne. De plus, il existait des régiments de *ghulam* ou de *mamelouk*. L'infanterie était nombreuse mais servait principalement de garnisons.

Bien que la cavalerie turque ait été le facteur le plus important sur le champ de bataille dans le monde islamique oriental, un autre élément petit mais puissant était constitué d'éléphants de guerre portant des tours remplies d'archers et de lanceurs de javelot. Leur présence et leur odeur suffisaient souvent à énerver les chevaux de l'ennemi.

Méthodes de guerre. Lorsque les Mongols envahissaient, le sultan adopta une position défensive, reléguant son armée à la défense des villes malgré sa force supérieure. Cela a permis aux Mongols de parcourir l'empire sans entrave. Lorsque des sièges se produisaient, la cavalerie khwarazmienne se rendait souvent compte que la situation était intenable et se lançait, dans de nombreux cas avec la simple intention de percer les assiégeants et de s'échapper ou bien de désertir pour les Mongols. Habituellement, cela conduisait à leur destruction, soit par les Mongols qui les pourchassaient après qu'ils aient percé leurs lignes, soit par les Mongols qui les exécutaient pour désertion. (Bien que les Mongols aient souvent accueilli des déserteurs, s'il était clair qu'ils avaient déserté au milieu d'une bataille ou à un moment inopportun, les Mongols avaient de bonnes raisons de se demander si de tels déserteurs ne les abandonneraient pas par la suite dans des circonstances similaires.)

Adaptation mongole. Alors que les Khwarazmiens menaient une guerre défensive, les Mongols se sont rapidement adaptés aux tactiques de siège. L'une des principales méthodes des Mongols pour mener les sièges au cours de cette campagne particulière était d'utiliser des captifs pour servir de main-d'œuvre et de chair à flèches. Il n'y a aucune preuve suggérant que les Mongols aient appris de nouvelles méthodes de guerre en combattant les forces khwarazmiennes. Cependant, cette campagne s'est avérée être un chef-d'œuvre de la stratégie mongole, car ils ont utilisé leur mobilité et leur guerre psychologique pour obtenir la soumission d'un certain nombre de villes sans résistance. De plus, ils manipulent les tensions au sein de l'armée khwarazmienne à leur avantage. En bref, il représentait l'art mongol de la guerre dans sa perfection.

Les Principautés Rus'. Bien que les Mongols aient conquis les principautés de la Rus' dans un laps de temps relativement court (deux ans), la Rus' a tenté une défense énergique. C'est le manque d'unité entre leurs princes qui a contribué à leur chute. Plusieurs années s'étaient écoulées entre la bataille de la rivière Khalkha en 1223 et l'invasion mongole de 1238, mais les Rus' n'avaient pas résolu les différends entre leurs différentes principautés. Bien que cette désunion ait précipité leur conquête, il faut aussi se demander si les Rus' auraient pu vaincre les Mongols.

Organisation. Chaque principauté possédait sa propre armée, dirigée par son prince respectif. La *droujina*, le corps des serviteurs du prince, était l'unité la plus efficace de l'armée. Guerriers professionnels, les *druzhina* combattaient en tant que cavalerie lourde mais pouvaient également servir en tant qu'infanterie. Le gros de l'armée se composait de la milice de la ville et de *smerdy* ou paysans, complétés par des mercenaires. Les nomades, généralement des Turcs kiptchaks qui formaient souvent des alliances avec les princes, servaient d'auxiliaires et se classaient près de la *druzhina* en termes d'efficacité.

Méthodes de guerre. À l'époque des invasions mongoles, les Rus' utilisaient l'épée et la lance comme armes principales. La levée commune possédait généralement quelques arcs personnels, une arbalète occasionnelle et, bien sûr, des haches, des lances et des boucliers. Seuls les *druzhina* possédaient régulièrement des armures, généralement en écailles, en mailles ou en lamelles. Sur le champ de bataille, l'infanterie formait un mur de boucliers derrière lequel les archers tiraient, tandis que la cavalerie, souvent en conjonction avec des cavaliers nomades, protégeait les flancs.

En rase campagne, les Rus' offraient très peu de défi aux Mongols. L'infanterie, qu'il s'agisse de *smerdy* ou de milice, possédait peu d'armure et était donc vulnérable aux flèches mongoles. De plus, ils n'avaient pas la discipline nécessaire pour faire face à une charge mongole. Les Mongols chevauchaient dans un silence complet, poussant un cri horrible juste avant d'entrer en contact. La qualité inquiétante de cette action serait suffisante pour énerver la plupart des troupes manquant de discipline ou d'entraînement.

La *druzhina*, d'autre part, pouvait présenter et présentait effectivement quelques complications en combat rapproché. Lorsqu'ils ont réussi à entrer en contact lors d'une charge, ils se sont admirablement comportés. Bien qu'ils ne soient pas toujours les combattants les plus disciplinés, ils étaient durs et extrêmement tenaces. En fin de compte, les Mongols préféraient simplement les détruire à distance avec des flèches plutôt que de les engager dans un combat rapproché.

Adaptation mongole. Les Mongols ont peu profité de leur exposition à l'armée rus' ou à leurs tactiques défensives. À la fin des années 1230, les Mongols étaient les maîtres de la guerre de siège, tandis que les Rus' semblaient manquer de nombreux engins de siège. Peut-être plus que dans toute autre région depuis la guerre de Khwarazmie, la Russie a servi de terrain d'essai pour les armées mongoles. Même son climat hivernal ne les a pas gênés, car ils utilisaient les rivières gelées comme autoroutes.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu de transfert de connaissances militaires, mais qu'il s'est produit à l'envers. Après la conquête mongole, les Rus' abandonnèrent leur forme traditionnelle de guerre. Daniel de Galicie-Volynie commença à équiper son armée à la mode mongole après avoir quitté l'*orda* de Batu à Sarai en 1246. Bien qu'il ait secrètement comploté contre les Mongols, sa visite à Sarai l'a clairement convaincu non seulement de la supériorité de la stratégie militaire mongole, mais aussi de leurs armements par rapport aux siens.

Les Hongrois. Les Mongols menèrent leur invasion de l'Europe en 1241 sur un large front, frappant à la fois la Hongrie et la Pologne. La Pologne, cependant, était une cible secondaire, tandis que la force principale pénétrait en Hongrie. C'était pour un certain nombre de raisons. Le fait que plus de 40 000 Turcs kiptchaks aient fui les Mongols vers la Hongrie a joué un rôle important dans cette décision. De plus, les Hongrois possédaient une armée très puissante et, ces dernières années, avaient lentement commencé à étendre leur influence dans la steppe de Kiptchak, constituant ainsi une menace potentielle pour les Mongols.

Organisation. Comme pratiquement toutes les armées européennes, l'armée hongroise a été levée au moyen du système féodal. Bénéficiant de la plaine d'Alföld – cette partie de la steppe eurasiennne qui s'étend jusqu'en Hongrie – ils possédaient une cavalerie exceptionnellement nombreuse. Leurs troupes d'élite étaient des chevaliers en armure postale, qui comptaient sur une charge massive et pratiquement imparable comme principale manœuvre offensive ; mais en raison de la proximité de leur pays avec la steppe, les Hongrois possédaient également un certain nombre de cavaliers légers nomades ou influencés par les nomades, qui servaient d'éclaireurs et de tirailleurs.

De plus, la noblesse et le roi alignaient des suites de sergents qui combattaient à cheval et à pied. Ceux à cheval étaient, généralement, des soldats professionnels qui ne pouvaient pas devenir chevaliers en raison de leurs origines de basse naissance. Ceux qui servaient dans l'infanterie étaient des troupes de choc et fournissaient un noyau stable pour le reste de l'infanterie, qui variait en capacités et se composait parfois de paysans conscrits utilisant une variété d'armes, généralement des outils agricoles ou des lances.

Malgré la prépondérance des cavaliers dans les armées hongroises, ils se déplaçaient encore relativement lentement. C'était en partie parce qu'ils étaient accompagnés d'infanterie, mais aussi à cause des chariots de l'armée, qui, en plus de transporter des fournitures, faisaient également partie intégrante de la défense de l'armée. La nuit, les troupes enchaînaient les chariots pour former un laager afin de protéger l'armée – une sage précaution pour un pays bordant la steppe.

Dans les États féodaux, le contrôle d'un roi sur ses vassaux variait considérablement, et c'est dans le but de renforcer sa propre position que Béla IV – le souverain de la Hongrie à l'époque des invasions mongoles – décida de renforcer militairement sa main en acceptant de permettre à un grand nombre de Kipchaks de s'installer au sein du royaume. Le Kiptchak Khan, Koten, fuyant les Mongols, accepta la condition préalable du baptême et entra au service de Bela. L'ajout d'un grand nombre de guerriers Kipchak renforça la position de Bela non seulement contre les Mongols, mais aussi contre ses propres vassaux récalcitrants. Malheureusement, les vassaux, qui s'opposaient déjà aux tentatives de Bela d'augmenter les prérogatives royales, n'appréciaient pas la présence des Kiptchaks. De plus, le mode de vie nomade pastoral des Kipchaks ne s'accordait pas bien avec la vie sédentaire des paysans et des nobles hongrois. Les affrontements devinrent inévitables et la noblesse lyncha Koten. Les Kipchaks ont réagi en se déchaînant à travers la Hongrie jusqu'à ce qu'ils entrent en Bulgarie et même dans l'Empire byzantin, où beaucoup ont trouvé refuge. Ainsi, les Hongrois perdirent un précieux contingent de guerriers nomades vétérans à la veille même de l'invasion mongole.

Méthodes de guerre. Comme pour la plupart des armées occidentales, la charge des chevaliers était irrésistible. S'il était bien chronométré, il balayait toute opposition du terrain. Après la charge, les combats se transforment en une mêlée chaotique. L'infanterie servait de base à la cavalerie. Si la discipline était maintenue, ses formations compactes pouvaient résister aux charges de la cavalerie ennemie. L'infanterie suivait les chevaliers dans la bataille si la charge de ces derniers brisait l'ennemi, et servait de point de ralliement. Des archers de cavalerie légère et des archers à pied servaient à adoucir les rangs de l'ennemi et à dissuader les charges. Ce n'est qu'au XIV^e siècle que la puissance de feu massée a joué un rôle accru sur le champ de bataille, et c'étaient les chevaliers qui devaient porter le coup écrasant qui vaincrait l'ennemi.

Le wagon-laager a joué un rôle fondamental dans les armées hongroises. Bien que les chariots ne soient pas allés sur le champ de bataille, ils étaient à proximité et servaient de forteresse mobile si l'armée était repoussée vers l'arrière. Les chariots enchaînés empêchaient la cavalerie ennemie d'y accéder facilement et fournissaient un abri à partir duquel les archers pouvaient repousser l'ennemi jusqu'à ce que les chevaliers hongrois lancent une sortie ou jusqu'à l'arrivée des secours.

Adaptation mongole. Les chevaliers hongrois se sont avérés être de dignes adversaires pour les Mongols. Leur armure faisait beaucoup pour les protéger des flèches. Cependant, les Mongols ont contré cela en utilisant des barrages roulants de trébuchet et de balistes pour les forcer à quitter un pont. Le chariot laager, tout en servant d'abri à l'armée hongroise, est également devenu un piège mortel. Réalisant qu'il serait suicidaire de prendre d'assaut les chariots, les Mongols le traitèrent simplement comme une autre forteresse à assiéger.

Leurs rencontres avec les chevaliers hongrois renforcèrent la détermination des Mongols à choisir leurs propres champs de bataille. Ce n'est qu'en utilisant leur mobilité supérieure qu'ils pouvaient profiter des chevaliers. Même avec leurs arcs puissants, les Mongols avaient du mal à faire tomber les chevaliers. Ainsi, ce n'est que par des opérations de flanc, des retraites feintes et d'autres tactiques de steppe, avec lesquelles les chevaliers avaient une certaine familiarité, que les Mongols pouvaient déjouer les Hongrois et éviter leur grande charge.

Les Mamelouks. Les Mamelouks ont été parmi les très rares ennemis à vaincre les Mongols au combat, et ils n'ont jamais été conquis. L'institution mamelouke était apparue dans la civilisation islamique au VIII^e siècle alors que les califes cherchaient à créer une force militaire loyale uniquement au calife et non à des liens régionaux, tribaux ou autres liens personnels. La plupart des Mamelouks étaient d'origine turque, principalement parce que les Turcs étaient considérés comme de meilleurs, ou du moins plus naturels, guerriers que les Perses et les Arabes. Les Turcs d'origine

nomade possédaient des compétences d'équitation et de tir à l'arc dès leur plus jeune âge, de sorte qu'après les avoir achetés comme esclaves, il suffisait de les perfectionner. Les Mamelouks sont donc devenus peut-être les guerriers les mieux entraînés du monde médiéval. Ils s'emparèrent du pouvoir en Égypte en 1250 lors de la malheureuse croisade de Louis IX (Saint Louis) et créèrent un sultanat qui domina l'Égypte puis la Syrie jusqu'au XVI^e siècle.

Organisation. Les Mamelouks formaient le noyau de l'armée du Sultanat, bien que des forces non mameloukes existaient également. L'armée se composait de trois parties. Le premier, et généralement le centre de leur armée, était composé des Mamelouks royaux. Connus sous le nom de *mustarawat*, *ajlab* ou *julban*, les mamelouks royaux étaient ceux achetés et entraînés directement par le sultan. Le sultan possédait également d'autres mamelouks qu'il avait obtenus d'autres maîtres, y compris ceux du sultan précédent et des émirs décédés ou renvoyés. Ceux-ci étaient connus sous le nom de *mustakhdamun*. Les Mamelouks des émirs constituaient la deuxième partie de l'armée mamelouke, tandis que les *halqa* ou cavalerie non-mameloukes formaient la troisième. Les *halqa* étaient les forces des émirs non mamelouks. En général, ils étaient inférieurs aux Mamelouks, sinon en termes de capacités, du moins en termes de statut social, du moins aux yeux des Mamelouks. Les Bédouins servaient de forces auxiliaires et d'éclaireurs.

À leur apogée, à la fin du XIII^e siècle, les Mamelouks royaux comptaient environ 10 000 hommes. Ils étaient l'élite des forces mameloukes et ont mené la plupart des combats. Pratiquement tous étaient stationnés au Caire, tandis que les forces des différents émirs mamelouks et non mamelouks étaient stationnées dans les provinces. Comparé à la plupart des ennemis des Mongols, le sultanat mamelouk était relativement faible en nombre. À la fin du XIII^e siècle, ils pouvaient rassembler près de 75 000 hommes, dont 29 000 Mamelouks et 44 000 *halqa*. Théoriquement, les Mamelouks pouvaient rassembler des auxiliaires supplémentaires des Bédouins, des Kurdes et des Turcomens. Les armées mameloukes normales étaient considérablement plus petites (30 000 hommes au maximum) en raison de la nécessité de tenir garnison dans les dizaines de forteresses en Syrie.

Un sous-groupe parmi les *halqa* était les *wadifiyya*, ou réfugiés et déserteurs mongols. Plusieurs milliers d'entre eux entrèrent au service des Mamelouks pendant la guerre entre la Horde d'Or et l'Il-Khanat. Initialement, lorsque le prince mongol Hülegü a envahi le Moyen-Orient pour conquérir Bagdad puis la Syrie, son armée comprenait des troupes de toutes les familles princières mongoles. Après le début de la guerre civile, beaucoup d'entre eux ont tenté de quitter son service et de retourner auprès de leur propre prince. Ceux qui ne purent pas revenir dans la Horde d'Or s'enfuirent chez les Mamelouks, qui devinrent des alliés de la Horde d'Or contre Hülegü.

Méthodes de guerre. En tant que cavalerie moyenne ou lourde, les Mamelouks portaient des armures en cotte de mailles et des casques, et portaient des boucliers, des lances et des armes de mêlée telles que l'épée et la masse. Ils portaient tous des arcs et étaient extrêmement compétents dans leur utilisation. Comme leurs principaux adversaires étaient les Mongols et les Francs des États croisés, ils étaient habiles à combattre les deux types d'ennemis. Contre les Mongols, ils restaient généralement sur la défensive jusqu'à ce qu'une ouverture stratégique se présente. Les Mamelouks n'avaient pas assez de chevaux pour maintenir le mouvement constant dont jouissaient les Mongols. Cependant, comme ils étaient tous des archers, ils pouvaient maintenir une cadence de tir constante pour les dissuader. De plus, les Mamelouks maintenaient la plus grande discipline et succombaient rarement aux retraites feintes des Mongols, et exécutaient cette tactique tout aussi bien eux-mêmes. Comme ils étaient bien blindés et portaient des lances, ils servaient de force de choc et pouvaient lancer des charges dévastatrices comme les chevaliers européens.

Comme ils n'étaient pas en nombre suffisant pour que les Mongols puissent les amener sur le terrain, les Mamelouks ont tenté de s'assurer que les Mongols ne puissent pas en profiter. Homme pour homme, les Mamelouks étaient de meilleurs soldats, de sorte qu'être légèrement en infériorité numérique n'était pas une préoccupation majeure. Cependant, pour éviter que le nombre de Mongols ne devienne un facteur, les Mamelouks ont utilisé des politiques de terre brûlée à la frontière pour éliminer les pâturages potentiels. Les Mongols ont donc dû choisir entre amener plus d'hommes avec moins de montures de rechange, ou moins d'hommes avec plus de montures de

rechange. Dans les deux cas, la stratégie a bien fonctionné soit en refusant aux Mongols la mobilité qui leur permettait de dominer le champ de bataille, soit en les empêchant d'avoir un nombre approprié d'hommes pour compenser les compétences militaires supérieures des Mamelouks.

De plus, les Mamelouks se rendirent compte des limites de leur armée. Ayant moins d'hommes, ils envahissaient rarement le territoire mongol. Généralement, ils frappaient les alliés mongols tels que le seigneur croisé Bohemund, prince d'Antioche et comte de Tripoli, et la Cilicie, également connue sous le nom de Petite Arménie. Les Mamelouks programmaient de telles attaques pour qu'elles se produisent lorsque les troupes mongoles n'étaient pas dans les environs ou étaient occupées dans les guerres civiles qui ont ravagé l'Empire mongol après 1260.

Dans les combats réels, les forces mameloukes maintenaient généralement une pluie de flèches défensives et cherchaient à attirer leur adversaire plus près. En raison de leurs compétences de combat, ils n'avaient aucune crainte du combat rapproché. En effet, seuls les Templiers et les Hospitaliers étaient considérés comme leurs égaux dans les situations de mêlée. Bien sûr, ils utilisaient des mouvements de flanc et tentaient de s'emparer d'un terrain stratégiquement important avant une bataille.

Adaptation mongole. Les Mamelouks ont réussi à contrecarrer plusieurs invasions mongoles. Au départ, les Mongols ont fait très peu pour modifier leur mode de guerre – en effet, ils considéraient les Mamelouks comme une nuisance mineure à éliminer une fois que la guerre incessante entre les Il-Khans et leurs cousins aurait cessé. Cependant, la réalité, comme les Mongols il-Khanides l'ont compris, était que le manque de pâturages en Syrie entravait gravement les opérations mongoles. Même lorsqu'ils ont vaincu les forces mameloukes, ils n'ont pas pu maintenir une présence suffisamment importante pour tenir la région contre les contre-attaques.

Sous Ghazan, les Mongols restructurèrent leur armée. Cela était dû en partie à des considérations économiques au sein de l'État d'Il-Khanide. L'armée est devenue dépendante de l*'iqta* et des timars, essentiellement des concessions de terres où les soldats utilisaient les impôts de la terre comme revenus. Ainsi, les troupes mongoles se sont progressivement transformées en guerriers plus traditionnels du Moyen-Orient – certains sont devenus des cavaliers plus lourds, s'appuyant sur un seul, ou peut-être deux, chevaux d'écurie. Si les cavaliers nomades restent utiles, ils deviennent des auxiliaires.

L'Empire Song. La conquête de la dynastie Song s'est avérée être l'entreprise la plus difficile des Mongols. Leur guerre y dura de 1235 à 1276, lorsque l'État Song tomba finalement aux mains de Khubilai Khan. À première vue, l'armée Song ne semble pas avoir posé un obstacle difficile aux Mongols. En effet, l'infanterie en constitue l'essentiel, avec très peu de cavaliers. Les Song ont principalement mené une guerre défensive, comme les Khwarazmiens, les Rus' et les Jin. Cependant, alors que les Song luttèrent vaillamment pour retenir les Mongols, les principaux obstacles au succès des Mongols se sont avérés être la géographie montagneuse de la région et la marine Song. Tant que ces défis n'auraient pas pu être surmontés, les Mongols ne pouvaient pas vaincre les Song.

Organisation. La stratégie défensive des Song se concentrait sur la défense des lieux qui faisaient directement face aux Mongols. Il est clair que les Song savaient que la guerre serait une lutte de longue haleine et qu'ils assuraient la protection des zones agricoles voisines. Ainsi, ils pourraient mieux survivre aux tentatives mongoles de blocus de leurs forteresses. Enfin, les Song déplacèrent les gouvernements locaux dans les forteresses de montagne afin qu'ils puissent maintenir l'ordre en toute sécurité.

Comme la majeure partie de l'armée était composée d'infanterie, les Song avaient peu de chance contre les Mongols en rase campagne. Plutôt que de les garder dans de grandes divisions, leur infanterie a commencé à opérer en petites unités plus adaptées aux opérations de guérilla. L'infanterie a également joué un rôle important en tant que marines dans la marine. La marine opérait principalement sur les rivières et jouait un rôle déterminant dans la défense des villes et des forteresses contre les Mongols.

Méthodes de guerre. Les éléments clés de la résistance des Song aux Mongols étaient la topographie et les forts de montagne. Ceux-ci ont influencé la façon dont les Mongols abordaient

une région ciblée. Les montagnes et les vallées les ont forcés à emprunter des itinéraires détournés qui les ont exposés aux attaques de la guérilla. C'était particulièrement vrai dans le Sichuan, qui était pratiquement la dernière région à succomber aux Mongols. Les forteresses de montagne étaient généralement situées au sommet de falaises, mais possédaient des terres agricoles et des sources. Étant adjacents aux rivières, ils étaient mieux protégés contre la cavalerie et permettaient à la marine Song d'aider à leur défense. Ceux situés à proximité des zones métropolitaines aidaient à défendre les villes par des ruses et fournissaient une source de refuge supplémentaire. Comme l'a noté K'uan-chung, les forteresses de montagne étaient également proches les unes des autres, empêchant ainsi les Mongols d'engager une seule forteresse avec toute leur force.

La combinaison du réseau de forteresses et des terres agricoles derrière les forts a permis de maintenir la logistique. Il empêcha également les armées mongoles de se diviser et d'attaquer dans plusieurs directions, et permit aux Song de mener une guerre de guérilla en utilisant les forteresses comme bases. Comme les Jin, les Song utilisaient également des armes à poudre telles que des « bombes à tonnerre » et des lances incendiaires. Tous deux utilisaient également des « flèches de feu », ou des flèches tirées de petits récipients en bronze par une explosion de poudre à canon. Bien que peu précis, ces appareils pouvaient lancer une flèche à une distance de plusieurs centaines de mètres.

Adaptation mongole. La forme de guerre préférée des Mongols, celle de la grande mobilité, n'était pas très pratique dans le sud de la Chine. Les forteresses des Song ainsi que le terrain montagneux imposaient de sévères limitations aux mouvements des Mongols. Même après avoir franchi les montagnes, le terrain ne s'est pas amélioré, car les Mongols sont entrés dans une région de grandes villes fortement défendues entourées de villages et de rizières, qui ont toutes gêné leur cavalerie. De plus, l'absence de marine chez les Mongols a permis aux Song de renforcer et d'approvisionner leurs villes via les rivières. Cela leur a également permis de flanquer les Mongols dans certains cas et de les empêcher de traverser les principaux fleuves. Il n'est pas étonnant que certains des généraux de Möngke se soient opposés à sa campagne contre les Song dans les années 1250.

Alors que les conditions dans le sud de la Chine les ralentissaient, les Mongols ont adopté une voie pragmatique et ont cherché l'aide de ceux qui étaient plus familiers avec cette forme de combat. Cela provenait de deux sources. Le premier était constitué de déserteurs et de soldats Song du nord de la Chine, vétérans des nombreuses guerres que les Jin avaient menées contre les Song. La deuxième source était la Corée, qui, avant sa reddition, avait également utilisé des forteresses de montagne pratiquement imprenables pour résister aux Mongols. Le fait que les Mongols s'appuyaient sur l'aide des Coréens et des Chinois Han contre les Song a également affecté l'organisation de l'armée mongole, car elle a permis aux Coréens et aux Chinois d'être promus, alors qu'auparavant les Mongols avaient veillé à ce que les officiers Han ; Les Chinois Han sont également devenus de plus en plus importants en tant qu'infanterie, en raison du manque de terrain de cavalerie approprié.

Les Mongols ont tenté d'envahir de plusieurs directions afin de trouver un point faible. Bien que ce ne soit pas une idée nouvelle, dans le cas des Song, il s'agissait de faire un large détour au-delà des montagnes et de conquérir le petit royaume de Da-li à l'ouest de l'empire Song en cours de route, tout comme en 1939 la Wehrmacht a dû envahir la Belgique afin de contourner la ligne Maginot. Cependant, alors que les Mongols espéraient que ce plan mettrait à rude épreuve les défenseurs, les Song continuèrent à construire de nouvelles forteresses.

Dès le début de leur guerre contre les Song, les Mongols ont incorporé des « bombes assourdissantes » dans leur arsenal. Pour la plupart, ceux-ci ont été lancés par des trébuchets. Initialement, il s'agissait de trébuchets de traction, actionnés par des hommes tirant sur des cordes afin de lancer des missiles. Bien qu'efficaces pour lancer des missiles par-dessus les murs, ceux-ci n'avaient pas la puissance nécessaire pour abattre les murs eux-mêmes. Puis, en 1273, lors du siège de Xiangyang, les ingénieurs musulmans introduisirent le trébuchet à contrepoids, qui possédait une plus grande puissance et une plus grande portée et permettait aux Mongols d'écraser les murs de la

ville. Il est intéressant de noter que les Song ont conçu leurs propres trébuchets à contrepoids après avoir constaté leur efficacité.

Une autre adaptation pour les Mongols, et essentielle à la conquête des Song, fut la création d'une marine. La marine mongole a effectivement déjoué les Song, bien que ses opérations aient été menées et que ses navires aient été manœuvrés par des Chinois et des Coréens servant sous les ordres des Mongols. Avec leur flotte, les Mongols ont pu se positionner derrière les défenses Song et bloquer la marine Song jusqu'à ce qu'elle finisse par manquer de marge de manœuvre et soit vaincue.

Chapitre 8 :

En guerre avec les Mongols

Ce n'est qu'en examinant leurs actions militaires que l'on peut vraiment apprécier l'art mongol de la guerre. Ce qui suit est des exemples des Mongols en guerre, et comprend une campagne, des batailles spécifiques et un exemple de leur guerre de siège.

Campagnes.

La guerre de Khwarazmie. L'expansion mongole en Sibérie occidentale et dans l'est de Dasht-i Kipchak a modifié l'équilibre des pouvoirs en Asie centrale. Avec la fuite du khan Naiman, Güchülüg, dans l'empire Kara Khitai, la région fut plongée dans la tourmente alors que l'empire Kara Khitan se désintégrait. Alors que les Mongols éliminaient Güchülüg, la puissance khwarazmienne au sud continuait de croître. Bien qu'il ait dominé une grande partie de l'Iran moderne, de l'Afghanistan, du Pakistan, de l'Asie centrale et même de certaines parties de l'Irak, la consolidation de Mawarannahr par Mohammed Khwarazmshah II – la terre entre les fleuves Amou-Daria et Syr-Daria – était loin d'être sûre. Ainsi, la perspective d'avoir un voisin puissant comme les Mongols ne lui convenait pas. En effet, après une première rencontre avec les Mongols, il a été dit que « la peur et la crainte à leur égard se sont emparées de son cœur et de son esprit, et il n'est plus jamais venu contre eux : ce fut l'une des causes des misères et des troubles qui s'abattirent sur le peuple de l'Islam ».

En plus des événements qui se sont déroulés juste au-delà de sa frontière, Muhammad Khwarazmshah a recueilli des renseignements sur les activités de Chinggis Khan, ce qui n'a guère contribué à le rassurer. Lorsque Mohammed entendit parler des victoires de Chinggis Khan à l'Est, il envoya des émissaires pour recueillir des informations. Ils ont rapporté avoir vu une montagne blanche qu'ils pensaient de loin être de la neige, mais en s'approchant, ils ont vu qu'il s'agissait d'un tas d'os. Un émissaire a fait remarquer que sur une partie de la route, le sol était devenu si gras et si sombre à cause de la graisse humaine, qu'il nous a été nécessaire d'avancer encore trois étapes sur la même route jusqu'à ce que nous arrivions à nouveau à un sol sec. Ils ont également rapporté que dans une ville, 60 000 vierges et filles ont sauté vers leur mort pour éviter d'être capturées par les Mongols.

Malgré ces sombres nouvelles, Chinggis Khan ne chercha pas la confrontation avec l'Empire khwarazmien. S'étant récemment étendu à l'Asie centrale, ainsi que combattant l'empire Jin dans le nord de la Chine, ses ressources étaient étirées entre la Corée et le Syr Darya. Par conséquent, plutôt que d'inciter au conflit, il a reconnu le potentiel des relations commerciales avec le Khwarazm. Lorsqu'une caravane khwarazmienne l'atteignit, Chinggis Khan salua les marchands et leur dit :

« Dis à Khwarazm Shah : « Je suis le souverain du lever du soleil, et toi le souverain du coucher du soleil. Qu'il y ait entre nous un beau traité d'amitié, d'amitié et de paix, et que les commerçants et les caravanes des deux côtés aillent et viennent, et que les produits précieux et les denrées ordinaires qui peuvent se trouver sur mon territoire soient transportés dans le tien, et ceux de toi, de la même manière, qu'ils les apportent dans le mien. »

Chinggis Khan envoya sa propre caravane pour accompagner les marchands à Mohammed, avec des cadeaux pour le sultan tels qu'une pépite d'or de la taille d'un cou de chameau, et 500 chameaux avec de l'or, de l'argent, des soies, une variété de fourrures, de la soie grège et d'autres marchandises.

Lorsque cette caravane atteignit la ville frontalière khwarazmienne d'Otrar, son gouverneur, Inal Khan, mit fin à toute possibilité de paix. Il massacra la caravane parrainée par les Mongols, les croyant des espions. Bien qu'il soit probable que les marchands *étaient* des espions, la cupidité d'Inal Khan l'a influencé et il a probablement agi avec le consentement de Mohammed. Chinggis Khan n'a pas immédiatement déclaré la guerre ; il demanda l'extradition d'Inal Khan et tenta de

maintenir des liens commerciaux. Chinggis Khan, toujours un chef militaire astucieux, a peut-être été méfiant à l'idée de lancer une autre campagne tout en continuant à consolider ses territoires en Asie centrale et à combattre les Jin.

Après l'échec de toutes les tentatives pour régler pacifiquement l'incident d'Otrar, Chinggis Khan se prépara à la guerre et informa le sultan Muhammad de ses intentions. En 1219, il rassembla une armée et se déplaça vers l'ouest depuis le nord de la Chine. En préparation de la campagne, il ordonna de rassembler des juments et des hongres pour les montures et le lait. Il ordonna également aux hommes de préparer leurs rations, chaque *arban* prenant trois moutons séchés et un chaudron.

Les généraux Sübedei, Jebe et Toquchar menaient l'avant-garde et évitaient d'attaquer les villes, tandis que Chinggis Khan traversait les montagnes de l'Altaï et commençait sa marche sur le Khwarazm. Temüge Otchigin, le plus jeune frère de Chinggis Khan, resta en Mongolie pour maintenir l'ordre. Les Mongols passaient l'été sur la rivière Irtych en 1219 pour permettre à leurs chevaux de s'engraisser avant d'avancer sur Otrar à l'automne. La rapidité de la préparation et de la marche des Mongols impressionna les observateurs de l'époque, car ils arrivèrent aux frontières en seulement trois mois, au lieu des quatre estimés.

Conscient que le châtimement des Mongols semblait certain après l'échec des négociations, Mohammed se prépara à la guerre. Il ordonna la construction d'un mur autour de sa capitale de Samarcande et lui donna une garnison considérable. Pour couvrir le coût de cette unité et des nouvelles unités d'archers, il augmenta les impôts pour la troisième fois cette année-là. Pour défendre son empire, il plaça son armée en garnison dans les villes, croyant que les Mongols seraient incapables de les prendre par des moyens de siège.

Cette décision n'a été prise qu'après un long débat. Certains conseillers avaient suggéré que le sultan abandonne Mawarannahr, car c'était intenable. Ils lui conseillèrent de se retirer au sud de l'Amou-Daria et d'utiliser le fleuve comme douves tout en rassemblant des armées pour défendre les régions du Khwarazm et du Khurasan. Une autre faction leur conseilla de se retirer à Ghazna en Afghanistan, en utilisant les montagnes pour rassembler leurs forces : l'Inde servant de rempart, ses commandants pensaient qu'ils pourraient alors tenir leur terrain plus efficacement. Muhammad aimait le plus cette idée et se rendit même à Balkh. Son fils Jalal al-Din, cependant, voulait rassembler les armées et les mener contre les Mongols, tandis que le sultan se rendait dans leurs territoires occidentaux pour lever plus de troupes. L'option finale était d'abandonner non seulement Mawarannahr, mais essentiellement toute la partie orientale de l'empire, et de se réfugier dans les régions occidentales. Cela leur donnerait le temps et l'espace nécessaires pour rassembler des troupes et ensuite attaquer les Mongols débordés. Cependant, au moment où ils parvinrent à un accord, les Mongols étaient arrivés. Selon ses détracteurs, si le sultan Mohammed avait combattu les Mongols avant de diviser ses forces, il les aurait facilement anéantis. Bien sûr, le recul est toujours parfait.

Mawarannahr. Les sources sont divisées sur ce qui s'est passé lorsque les Mongols ont atteint Otrar. Certains prétendent que Chinggis Khan y a laissé Chaghatay et Ögödei tandis que lui et Tolui se rendaient à Boukhara en marchant à travers le désert de Kyzyl Kum. Pendant ce temps, Jochi marchait vers Jand. D'autres écrivains contemporains qui ont enduré l'invasion ont écrit que les Mongols ont atteint Otrar et ont attaqué jour et nuit jusqu'à ce que la ville tombe. Après avoir capturé le gouverneur Inal Khan, Chinggis Khan ordonna que ses oreilles et ses yeux soient remplis d'argent fondu en guise de représailles pour le massacre de la caravane.

Par la suite, Badr al-Din al-Amid, un fonctionnaire khwarazmien, vint voir l'empereur mongol et lui offrit ses services. Il conseilla à Chinggis Khan de saper la confiance du sultan Mohammed dans son armée en exploitant les tensions au sein de la famille royale. Chinggis Khan accepta et ordonna que des lettres soient falsifiées et adressées aux émirs liés à la mère du sultan, Terken Khatun, qui était membre de la tribu nomade des Turcs Qangli. Chinggis Khan a ensuite utilisé un déserteur pour transmettre les lettres à Mohammed, qui a été choqué par leur contenu. Les lettres disaient :

« *Nous sommes venus du pays des Turcs avec nos clients et nos vassaux parce que nous désirions rendre service à sa mère [Muhammad] ; Nous lui avons prêté assistance contre tous les princes de*

la terre, c'est aussi à lui, grâce à nous, que nous avons conquis des pays, écrasé l'orgueil des princes et maintenu le peuple sous son joug. Mais aujourd'hui, que les sentiments du sultan à l'égard de sa mère ont changé, qu'il montre de la rébellion et de l'ingratitude envers elle, elle vous demande d'abandonner son fils. En conséquence, nous attendrons votre arrivée pour que nous puissions passer vos commandes et suivre vos instructions. »

De plus, Chinggis Khan envoya un émissaire à Terken Khatun avec ce message et sema encore plus de dissensions. En réponse, Terken Khatun évacua précipitamment Khwarazm, abandonnant sa défense. Pendant ce temps, à Otrar, l'armée mongole se divisa et commença à attaquer l'empire khwarazmien de plusieurs directions.

Après Otrar, la principale armée mongole sous le commandement de Chinggis Khan arriva à Boukhara en février 1220, comme nous l'avons vu dans le prologue. Bien qu'inquiet du sort de Mawarannahr, après avoir appris la chute de Boukhara, Muhammad traversa lentement l'Amou-Daria. Avec cette indication qu'il avait peu confiance dans le contrôle de la région, son autorité a commencé à s'éroder et 7 000 soldats l'ont déserté pour rejoindre Chinggis Khan.

Pendant ce temps, Chinggis Khan se déplaça contre Samarcande, emmenant avec lui une levée de captifs de Boukhara. Ils procédèrent à la capture des régions périphériques de Samarcande. Si un endroit résistait, Chinggis Khan laissait un blocus et se déplaçait vers l'endroit suivant, tandis que des forces supplémentaires le rejoignaient à Samarcande.

Possédant une garnison de 60 000 soldats et plusieurs éléphants de guerre, les défenseurs de Samarcande étaient peut-être plus nombreux que l'armée que Chinggis Khan menait contre eux. Ils menèrent avec succès une sortie contre les Mongols et revinrent avec quelques prisonniers, qui furent torturés. Par la suite, les Mongols tendirent une embuscade, attirant probablement une partie de la garnison, bien que les deux camps aient subi de lourdes pertes lors de la sortie qui s'ensuivit. Suite à cette mesure de représailles, les Mongols encerclèrent la ville et la bombardèrent sans cesse de projectiles de catapulte et de flèches. De plus, Chinggis Khan posta des hommes à toutes les portes pour empêcher la cavalerie khwarazmienne de sortir, ce qui permit aux Mongols de résister aux attaques du corps d'éléphants et de l'infanterie khwarazmiens non soutenus.

En raison de son inquiétude quant à ce que les Mongols feraient pour venger les prisonniers torturés une fois que les murs de la ville auraient été percés, le Shaykh al-Islam de Samarcande, ou chef religieux le plus haut placé, a secrètement ouvert des négociations avec Chinggis Khan. Les Mongols et le Shaykh ont conclu un accord. En conséquence, le siège prit fin rapidement, ne durant pas plus de dix jours.

Remplissant sa part du marché, le cheikh al-Islam ouvrit les portes aux Mongols le 17 mars 1220. Les Mongols auraient ensuite tué et pillé toutes les personnes sauf 50 000 sous la protection du qadi ou juge et du Shaykh al-Islam. Comme pour beaucoup d'épisodes de ce type, plusieurs sources impliquent que les Mongols ont massacré toute la population. Cependant, un an plus tard, le rapport d'un groupe de moines taoïstes chinois voyageant pour rencontrer Chinggis Khan indique que la population de Samarcande se composait de 125 000 personnes. Ceci, bien sûr, est bien en dessous du chiffre d'avant l'invasion de 500 000 et l'ampleur du massacre ne doit pas être diminuée, mais il est important de se rappeler que les Mongols n'étaient pas intéressés à gouverner un désert dépourvu de vie.

Comme à Boukhara, Samarcande a peut-être résisté, mais sa citadelle est restée défiante. Les Mongols l'attaquèrent d'une manière familière, en utilisant des levées de la ville elle-même et des villes précédemment conquises et en la bombardant avec des armes de siège jusqu'à ce qu'elle se soumette. Les Mongols rasèrent alors les fortifications et divisèrent la majeure partie de la population et de la garnison – à l'exception des 50 000 protégées – en unités de dizaines et de centaines. Ils ont également séparé les Turcs des Tadjiks et ont forcé les Turcs à faire leur service militaire, car ils étaient des nomades alors que les Tadjiks étaient des citadins et des paysans sédentaires. Les Turcs ont reçu la tonsure que portaient les Mongols, indiquant ainsi qu'ils étaient des soldats mongols.¹⁵ D'autres ont été enrôlés dans la levée générale, probablement pour servir d'ouvriers et de chair à flèches lors des futurs sièges. En outre, Chinggis Khan a pris 30 000 artisans

et artisans de la population et les a envoyés en Mongolie. Finalement, des *shahnas* mongols ou *daruqacin* (administrateurs civils) ont été mis en charge de la ville.

Après la prise de Samarcande, l'armée mongole se dispersa en petites unités et frappa d'autres régions de l'empire. Pendant le siège, Chinggis Khan avait déjà envoyé des unités dans les régions environnantes, y compris 30 000 hommes sous les ordres de Jebe, Sübedei et Toquchar envoyés après le sultan Muhammad. Pendant ce temps, les commandants Alaq Noyan et Yasa'ur ont été envoyés à Wakhsh et Talaqan dans l'Afghanistan moderne. Chinggis Khan lui-même s'installa dans la région de Nakhseb pour l'été, puis captura Tirmid au début de l'automne. De là, il divisa davantage son armée en envoyant des unités supplémentaires au Khurasan, à Ghur et à Ghazna, et passa l'hiver dans l'actuel Tadjikistan en 1220-1221.

En 1220, Jochi reçut l'ordre d'envahir la patrie khwarazmienne lorsque les Mongols atteignirent Otrar, et après la chute d'Otrar, il fut rejoint par les armées de Chaghataï et d'Ögödei. En route vers Urganj, la principale ville du Khwarazm, Jochi attaqua plusieurs bastions le long du Syr Darya. Il envoya également un émissaire pour négocier la reddition de la ville de Suqnaq, mais ses citoyens l'exécutèrent. Comme la violation de l'immunité d'un envoyé était considérée comme un acte de guerre, Jochi attaqua la ville et la captura après un bref siège. Il se déplaça ensuite contre la ville de Jand et d'autres bastions frontaliers. Jand tomba lors d'une attaque surprise, bien que ses habitants maintinrent une résistance obstinée. Les Mongols remplissaient les douves et attaquaient avec des béliers, des catapultes et des échelles. Après avoir pris d'assaut la ville, les Mongols se sont répartis les artisans, les artisans et les gardiens d'animaux de chasse. Le reste a été placé dans la taxe.

Urganj est resté la cible principale de Jochi. Le commandant de la région, Arzala Shah, estimait qu'il ne pouvait pas résister aux Mongols, alors lui et la maison royale s'enfuirent au Tabaristan et au Mazandaran dans le nord de l'Iran, et Jochi captura Urganj en 1221 après un siège qui dura cinq mois. Il tenta de s'en emparer pacifiquement, car elle devait faire partie de son domaine, mais elle refusa de se rendre et il fut contraint d'agir. Néanmoins, il procéda prudemment, peut-être pour minimiser les dommages causés à la ville. Les Mongols s'approchèrent en force et détruisirent les fortifications extérieures, remplirent les douves et maintinrent un barrage de leurs armes de siège. Les armes de siège, y compris les catapultes, ont été construites sur place et ont utilisé du bois de mûrier trempé dans l'eau comme missiles en raison d'une pénurie de pierres, les citoyens ayant nettoyé la région de matériaux utilisables. Les Mongols ont également construit des béliers sur roues et une tortue pour faciliter la prise d'assaut de la ville.

Une grande partie d'Urganj a été rasée, malgré les efforts de Jochi pour l'épargner. Cela s'explique en partie par le fait que lui, Chaghataï et Ögödei se sont querellés sur l'approche à adopter pour sa capture. Jochi, bien sûr, souhaitait l'épargner, mais les autres frères voulaient le piller le plus rapidement possible. Frustré par leur indécision, Chinggis Khan envoya Tolui pour régler l'affaire. En plus d'attaquer Urganj, les hommes de Jochi poursuivirent et capturèrent la famille d'Arzala Shah. Une fois que la région s'est soumise à Jochi, lui et Chaghataï se sont tournés vers le nord contre les tribus Qangli et les ont soumises une par une.

La fuite de Mohammed. Avec la chute de Boukhara et de Samarcande, Muhammad Khwarazmshah II s'enfuit à travers l'Amou-Daria en direction de Nishapur, mais ordonna à ses commandants de tenir leurs positions. Le désordre et le tumulte s'élevèrent dans tout l'empire. Lorsque Chinggis Khan apprit la fuite de Mahomet et le désordre général dans tout l'empire, il envoya une armée sous le commandement de Jebe et Sübedei à la poursuite de Mahomet en mai 1220. (Comme nous l'avons mentionné, Toquchar avait été rappelé après avoir désobéi à ses ordres.) Apprenant que les deux généraux mongols avaient traversé l'Amou-Daria, Mohammed s'enfuit de Nishapur vers Mazandaran.

Alors qu'ils poursuivaient Mohammed, Jébé et Sübedei s'emparèrent de la ville de Balkh. Au début, il s'est soumis sans lutte et ils ont laissé un daruqaci ou représentant mongol pour le gouverner, mais plus tard, il s'est rebellé en ne fournissant pas de fourrage et de fournitures sur demande, ce qui a entraîné une attaque mongole ultérieure. Lorsqu'ils atteignirent Nishapur, les Mongols n'attaquèrent pas, mais parvinrent à négocier sa reddition. Pendant ce temps, le sultan

Mohammed s'enfuit vers Mazandaran, au sud de la mer Caspienne. Surpris par une attaque mongole, il laisse son chambellan Utsuz avec l'ordre de se rendre à Damghan et en Irak et s'enfuit vers une île de la mer Caspienne. À peine son bateau avait-il quitté le rivage que les cavaliers mongols qui le poursuivaient arrivèrent et lui tirèrent des flèches. Néanmoins, il a échappé aux Mongols pour mourir en se cachant de la dysenterie, à la fin de 1220 ou au début de 1221.

Au cours de leur poursuite de Mohammed, les Mongols évitèrent les villes lourdement fortifiées, car leur tâche était de détruire le chef ennemi, et non de réduire les villes. Cependant, leur carrière étant hors d'atteinte, Sübedei se rendit à Isfarayin et Jebe entra dans le Mazandaran. Sübedei attaqua également Damghan, Simnan et la ville de Rayy, où il rencontra Jébé avant qu'ils ne divisent à nouveau leurs forces. Jébé attaqua ensuite Hamadhan, tandis que Sübedei attaqua Qazvin et Zanzan en 1221. Hamadhan se soumit à Jébé et envoya des chevaux, des vêtements, des provisions et des prisonniers. De plus, ils ont accepté un daruqaci. Ensuite, Jébé vainquit une armée khwarazmienne commandée par Beg Tegin Silahdar et Küch Bugha Khan à Sujas. Bien qu'ils n'aient pas capturé Mahomet, les Mongols dévastèrent le Mazandaran. De plus, Jebe laissa des troupes pour bloquer les forteresses où se cachait le harem de Mahomet, tandis que Sübedei captura la forteresse d'Ilal, où Terken Khatun, la mère de Mahomet, s'était réfugiée. Sübedei envoya le prisonnier royal à Chinggis Khan.

Après la mort de Mahomet, le corps expéditionnaire de Jébé et de Sübedei se dirigea vers la Transcaucasie, obtenant la soumission de plusieurs villes et battant les Géorgiens. Ils passèrent ensuite au-dessus des montagnes du Caucase à travers Derbend avant d'entrer dans le Dasht-i Kipchak et de rejoindre finalement les forces de Jochi, alors situées dans l'actuel Kazakhstan. Compte tenu de leur manque de renforts significatifs, de cartes ou de systèmes de communication modernes, et du fait qu'ils ont marché des milliers de kilomètres à travers un territoire hostile et inconnu, cela reste, malgré la mort de Jebe en cours de route, un exploit vraiment étonnant.

Khorasan et Ghur. Après avoir pris Tirmid, Chinggis Khan et son fils Tolui divisèrent leur armée en petites unités pour envahir le Khurasan. L'un était dirigé par son gendre Tifjar Noyan et le général Yerka Noyan, à la tête d'un *tümen*. L'un des commandants de cette armée, Il-Kouch, fut tué lorsqu'il arriva dans la ville de Nesa, et les Mongols jurèrent de se venger et assiégèrent la ville avec 20 mangonneaux tout en attaquant d'autres villes. Les Mongols envoyaient des captifs contre les murs avec des béliers, protégés par des écrans fabriqués à partir de peaux d'âne. Si les captifs ne terminaient pas leur attaque, les Mongols les tuaient.

La principale cible du Khurasan était la ville de Nishapur, qui s'était rebellée après s'être soumise à Jebe et Sübedei. Cependant, tout comme dans la campagne contre Samarcande, les Mongols n'attaquèrent pas Nishapur avant d'avoir détruit ses dépendances et de s'être déplacés contre d'autres villes régionales. Après cela, ils réunirent leurs forces à Nishapur. Tifjar Noyan fut tué lors d'une sortie par la garnison, et lorsque Yerka envoya la nouvelle de sa mort à Chinggis Khan, il demanda également des renforts. En réponse, Chinggis Khan envoya 50 000 hommes et Tolui, son plus jeune fils et peut-être le plus doué dans les arts de la guerre.

Tolui attaqua Merv en 1221 avant de se lancer contre Nishapur. Dans un récit, il a massacré toute la population de Merv et Nishapur à cause de la mort de Tifjar. Dans une scène qui rappelle la destruction de Carthage par Rome, il rasa les murs et tua tout le monde après avoir pris Nishapur pendant l'hiver 1221-1222. Il fit ensuite labourer la ville par des bœufs attelés. D'autres auteurs contredisent cela, indiquant qu'un massacre a eu lieu, mais seulement après que les Mongols aient effectué leur tri habituel de la population en fonction de son utilité. Après Nishapur, Tolui a marché sur Harat dans l'Afghanistan moderne et a dressé son camp en plaçant des catapultes de tous les côtés de la ville. Malgré une résistance acharnée qui a duré huit mois, Harat est également tombée devant l'assaut mongol.

Par la suite, les Mongols divisèrent à nouveau leurs forces, dont certaines se déchaînèrent à travers le Khorassan et le Sistan tandis que d'autres marchaient vers Ghazna en Afghanistan. Tout au long de la campagne au Khurasan, les unités mongoles ont suivi une procédure opérationnelle standard. Chaque fois qu'un *minqan* envahissait une province, les paysans étaient forcés de

construire des mangonneaux et de creuser des tunnels jusqu'à ce que leurs villes soient prises. Des procédures similaires ont été menées au Sistan.

Alors que Jochi attaquait Khwarazm et que Chinggis Khan attaquait Tirmid, une autre armée mongole, dirigée par Tulan Cherbi et Arslan Khan du Qarluq, assiégea Walkh pendant huit mois. Une seule approche mena à la forteresse, ce qui obligea les Mongols à essayer de remplir un défilé environnant de débris. Cependant, le fils du chef de Walkh vint vers les Mongols et leur montra un autre chemin, que les Mongols mirent trois nuits à traverser. À l'aube du quatrième jour, ils attaquèrent et capturèrent Walkh, avant de s'emparer d'autres villes de la région de Ghur.

La tâche principale des Mongols au Khurasan n'était pas tant la conquête du territoire que la destruction de la menace khwarazmienne restante. Jalal al-Din, le fils de Muhammad Khwarazmshah II, incarnait ce défi à la suprématie mongole. Après la mort de son père, il se rendit de Khwarazm à Nishapur, puis à Ghazna via le désert entre Khurasan et Kirman. Au cours de l'hiver 1221-1222, il arriva à Ghazna et fut rejoint par Malik Khan de Harat, qui s'était auparavant soumis aux Mongols mais avait rejoint Jalal al-Din après que Toquchar ait désobéi aux ordres de Chinggis Khan et pillé son territoire.

À Bost, Jalal al-Din apprit que Chinggis Khan avait assiégé Talaqan avec une très grande armée. Les Khwarazmiens décidèrent donc d'attaquer une force mongole plus petite qui assiégeait Kandahar pendant qu'il était occupé. Dans leur attaque surprise, les alliés anéantirent toutes les troupes mongoles, à l'exception de quelques-unes, qui s'échappèrent vers Chinggis Khan à Talaqan. Après que Jalal al-Din eut atteint Ghazna, Chinggis Khan envoya une autre force à sa poursuite, dirigée par un *güregen* nommé Fiku Noyan et son demi-frère Shiqi Qutuqtu.²⁷ Fiku partit de Harat mais fut vaincu à Parwan en 1221-1222.

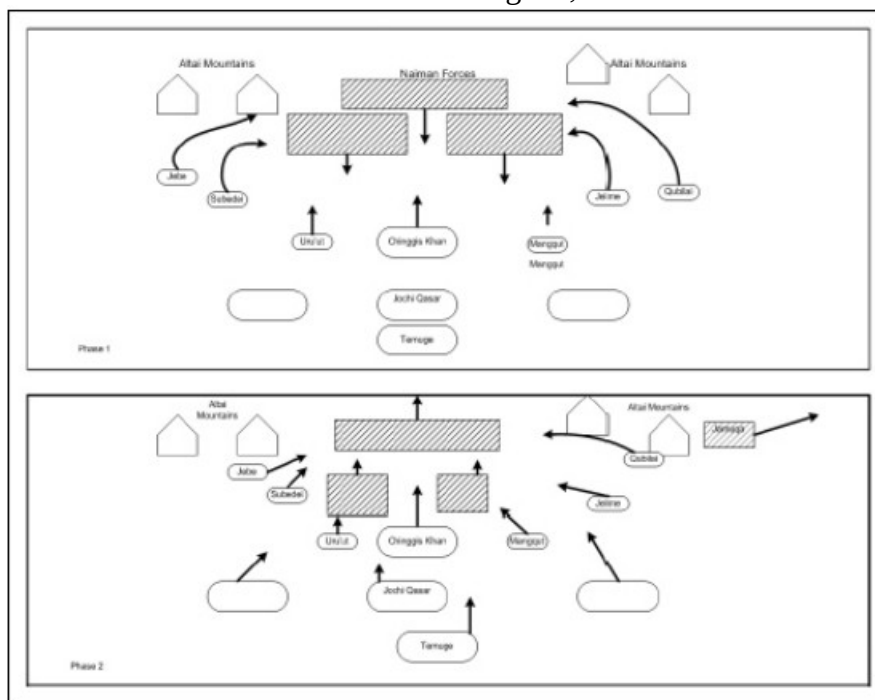
En apprenant la défaite de Fiku Noyan, Chinggis Khan quitta Talaqan et se dirigea vers Ghazna. Jalal al-Din s'enfuit en apprenant son approche. Il n'avait guère le choix, car son armée s'était désintégrée, perdant environ la moitié de ses hommes, après s'être querellé pour le butin de la victoire sur Fiku Noyan.

Chinggis Khan attrapa finalement le prince khwarazmien près de l'Indus à la fin de 1221. Jalal al-Din lança une forte attaque contre le centre mongol, mais un *tümen* qui avait reçu l'ordre de se déplacer derrière les Khwarazmiens frappa son aile droite, commandée par Amin Malik. En conséquence, l'aile droite s'est effondrée et le fils de Jalal al-Din a été capturé. Avec son armée en désordre, Jalal al-Din se retira vers l'Indus et s'échappa. Cependant, Chinggis Khan envoya un détachement pour le poursuivre à travers l'Indus. Cette force attaqua plusieurs villes et assiégea Multan pendant 42 jours, bien qu'il ne soit pas certain qu'ils l'aient capturée. Pendant ce temps, Chinggis Khan nettoya les restes de l'armée de Jalal al-Din, puis se dirigea vers le Badakhshan et captura sa forteresse.

La défaite de Jalal al-Din déclencha la campagne mongole contre Ghur, qui consista en un certain nombre de sièges. La conquête de Ghur a fourni aux Mongols un point de lancement possible pour des opérations en Inde. Chinggis Khan resta à Gibari pendant trois mois et envoya des émissaires au sultan de Delhi, Iyaltimish Shams-al-Dunya wa-al-Din. Pendant son séjour à Gibari, il envisagea d'attaquer l'Inde puis de retourner en Mongolie via l'Himalaya, car il réalisa que cela lui permettrait d'attaquer les Jin par l'arrière. Cependant, lorsque ses chamans ont brûlé les omoplates des moutons pour déterminer si c'était un itinéraire opportun, ils n'ont pas reçu de signe favorable. De plus, il reçut des nouvelles de la révolte des Tangoutes contre Muqali, le général supervisant les opérations contre l'Empire Jin. Cela mit fin à la campagne contre le Khwarazm, les Mongols n'occupant que les régions du Khwarazm (au sud de la mer d'Aral) et de Mawarannahr et de l'Amou-Daria servant de frontière appropriée. Néanmoins, le sultanat, autrefois puissant, était en ruines et, avec sa maison régnante morte ou cachée, il ne représentait plus une menace majeure. Bien que Jalal al-Din se soit échappé, le seul territoire que lui ou l'un de ses proches pouvait revendiquer excluait leur patrie, et donc l'Empire khwarazmien ne pouvait jamais se relever. Sans une base solide de soutien, il était difficile pour le sultan d'établir un nouveau royaume.

Batailles.

Chakirma'ut. L'apogée des guerres des Mongols contre les Naïmans eut lieu en 1204/5 à Chakirma'ut, qui était une bataille pour le contrôle des steppes mongoles. Après la défaite des tribus Kereit en 1204, les Naiman – qui vivaient dans l'ouest de la Mongolie – se considéraient à juste titre comme la puissance dominante dans les steppes. Par conséquent, ils considéraient les Mongols, qui contrôlaient maintenant le centre et l'est de la Mongolie, comme une menace.



La Bataille de Chakirma'ut

Tayang Khan, le souverain du Naiman, a dit :

« On m'a dit que là-bas à l'est il y a quelques Mongols. Ces gens, avec leurs frémississements, effrayaient le vieil Ong-qan d'autrefois, le faisaient abandonner ses compagnons et le faisaient périr. Veulent-ils maintenant être eux-mêmes les dirigeants ? Même s'il y a deux lumières brillantes, le soleil et la lune, dans le ciel au-dessus – le soleil et la lune sont effectivement là – mais comment peut-il y avoir deux dirigeants sur terre ? Allons ramener ici ces quelques Mongols ! »

Bien qu'ils soient une puissance prééminente, les Naïmans augmentèrent leurs forces en ralliant d'autres tribus contre les Mongols. Cependant, Alaquush, le chef de la tribu Önggüt, réussit à se dégager de tout engagement envers les Naiman et avertit plutôt Chinggis Khan de leur attaque imminente. Malgré le fait que c'était une saison inopportune pour la guerre, car l'hiver venait tout juste de se terminer et les chevaux mongols étaient extrêmement maigres, l'armée mongole se rassembla prête à l'emploi. et à la mi-mai 1204, Chinggis Khan marcha contre les Naiman, son avant-garde sous les ordres de Jebe et Qubilai les rencontrant dans la steppe sa'ari.

Pour confondre les Naïmans, Jebe et Qubilai allumèrent de nombreux feux de camp la nuit, dans l'espoir de les convaincre qu'une force mongole considérable était présente. De plus, cette tromperie servait de tactique dilatoire pour donner aux Mongols le temps de se reposer et d'engraisser leurs chevaux. Cependant, Tayang Khan était conscient de l'état affaibli des chevaux des Mongols et souhaitait attirer leur armée à travers les montagnes de l'Altai afin de pouvoir lui tendre une embuscade après que leurs chevaux aient été encore plus épuisés. Il craignait également que si les Naïmans optaient pour le combat direct et que les Mongols prenaient le dessus, il serait difficile de dégager ses forces et de se regrouper avec les montagnes derrière eux. Son fils Güchülüg, cependant, considérait cela comme de la lâcheté. Il préférait une attaque plus directe, en fonction de la supériorité numérique des Naimans plutôt que de la stratégie et de la tactique.

L'opinion de Güchülüg finit par l'emporter et les Naiman passèrent à l'offensive, soutenus par d'autres tribus des steppes dont les chefs comprenaient Jamuqa, l'ancien anda et rival de Chinggis Khan, qui servait de conseiller militaire à Tayang Khan – une position non déraisonnable, puisqu'il était le seul chef en Mongolie à avoir jamais vaincu Chinggis Khan au combat.

Chinggis Khan n'attendit pas passivement une fois que ses éclaireurs aperçurent le Naiman avançant hors des montagnes près des falaises de Naqu. Il comprenait l'importance de s'emparer d'un terrain stratégique, qui dans ce cas n'était pas les hauts plateaux : comme son armée était la plus petite, il voulait garder les Naiman coincés contre les montagnes afin qu'ils ne puissent pas utiliser toute leur force contre lui. C'est aussi lors de cette bataille que nous comprenons pour la première fois les formations de combat mongoles. Chinggis Khan ordonna à ses hommes d'avancer en ordre de marche *caragana*, de se tenir en formation *nagur* et de combattre en formation ciseautée. Entre-temps, des escarmouches entre les éclaireurs des deux armées eurent lieu, les Mongols prenant le dessus.

Chinggis Khan avançait, conduisant l'*algincin* ou avant-garde en personne tandis que son frère Jochi Qasar commandait le *qol jasa'ulba* ou corps principal. Son plus jeune frère, Temüge Otchigan, commandait la force de réserve, qui comprenait des chevaux supplémentaires afin que lorsque les montures des Mongols étaient épuisées, elles pouvaient être facilement remplacées.

À l'avant-garde de l'*algincin* se trouvaient les *dörben noqas*, ou « quatre chiens » de Chinggis Khan : Jebe, Qubilai, Jelme et Sübedei. Ils repoussèrent les Naïmans et commencèrent également à encercler leurs flancs. Les *dörben noqas* reçurent le soutien de deux forces d'élite au sein de l'armée de Chinggis Khan, les Uru'ut et les Manqut. Ces deux tribus lui ont servi de troupes de choc pendant les guerres d'unification en Mongolie et ont plus d'une fois dominé le champ de bataille.

Forcés de battre en retraite de peur d'être complètement encerclés, les Naïmans se retirèrent dans les montagnes. Pendant ce temps, Chinggis Khan poussait son attaque. D'après le récit de la bataille dans l'*Histoire secrète des Mongols*, il n'est pas clair s'il attaqua alors que les Naimans battaient en retraite, ou si ses forces surprirent l'arrière-garde des Naimans avant qu'ils n'aient complètement commencé leur retrait de la plaine.

De leur point de vue, les Naiman pouvaient voir l'approche de Jochi Qasar et de la force de réserve sous les ordres de Temüge. Cependant, Tayang Khan ne pouvait pas faire grand-chose pour empêcher leur approche, car les *algincins* pressaient ses forces et l'empêchaient de les déployer. Peu à peu, les Mongols encerclèrent le Naïman et complétèrent leur encerclement, les piégeant au sommet d'une montagne. Pendant la retraite au sommet de la montagne, Jamuqa se sépara de Tayang Khan, abandonna les Naiman et s'enfuit vers le nord. Selon la légende, il envoya un message à Chinggis Khan alors qu'il s'en allait, l'informant que les Naiman, et en particulier Tayang Khan, étaient démoralisés.

La tombée de la nuit empêcha toute nouvelle action, mais sous le couvert de l'obscurité, le Naiman tenta de s'échapper. Cela a eu pour résultat que beaucoup d'entre eux sont tombés par-dessus les falaises jusqu'à ce qu'ils s'entassent les uns sur les autres ; Ils tombèrent en se brisant les os et moururent en s'écrasant les uns les autres jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que des tas de bûches pourries.

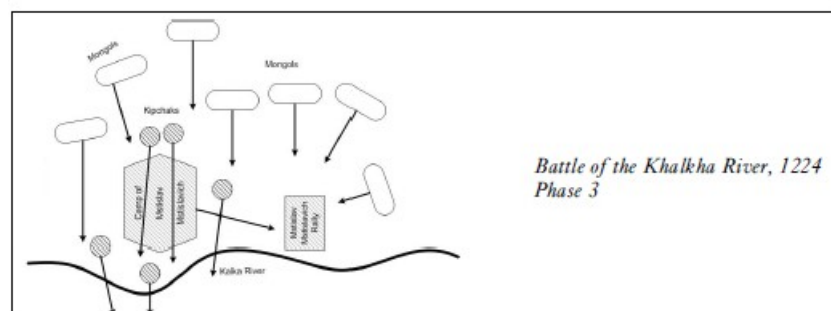
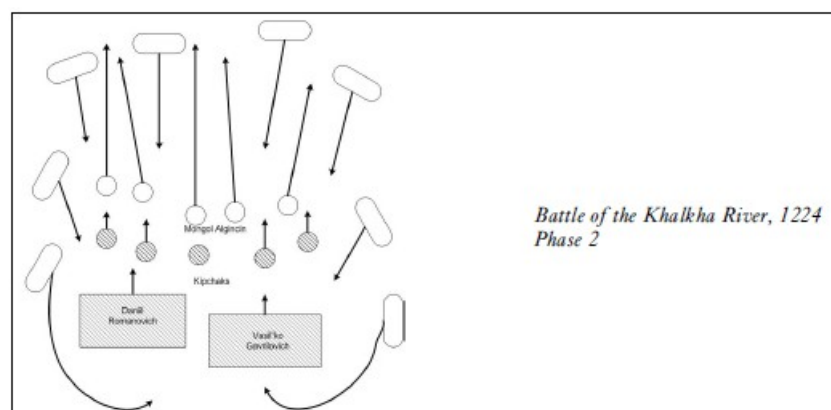
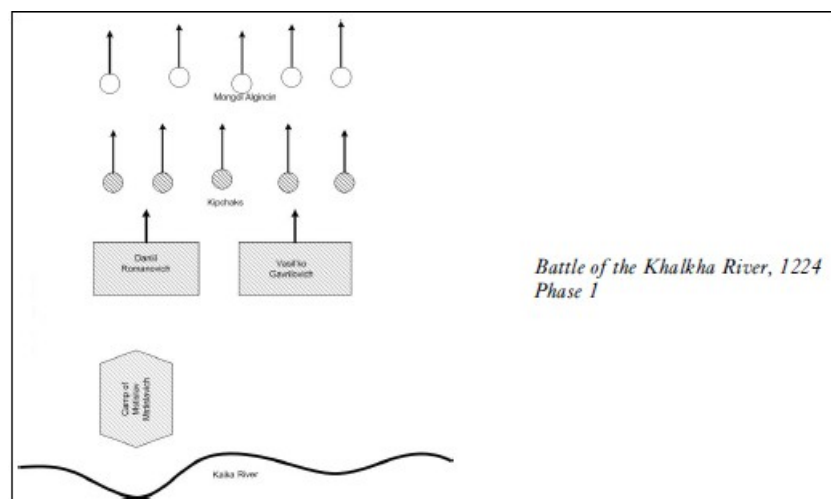
Le lendemain matin, les Mongols poussèrent leur avantage et vainquirent les Naïmans. Tayang Khan tenta de s'enfuir mais fut capturé. Son fils Güchülüg s'échappa et établit un camp fortifié qui résista brièvement aux attaques des Mongols, avant de se retirer vers la rivière Irtych. Les Naïmans restants et les tribus qui avaient accompagné Jamuqa se soumirent à Chinggis Khan sur les pentes méridionales des montagnes de l'Altaï.

Jamuqa lui-même a également été capturé, remis à Chinggis Khan par ses propres hommes, qui étaient fatigués de vivre en fuite et espéraient une récompense. Le souverain mongol les exécuta pour leur déloyauté. Jamuqa, à sa propre demande, a été exécuté, mais avec l'honneur qui lui est dû. Il a été roulé dans un tapis et piétiné par des chevaux, la signification de cette forme d'exécution étant que son sang ne coulait pas sur le sol. Comme les Mongols croyaient que le sang portait

également l'âme, il était important qu'elle ne soit pas piégée dans un seul endroit et qu'elle puisse entrer dans le monde des esprits.

En fin de compte, la bataille de Chakirma'ut en 1204 a donné à Chinggis Khan la suprématie dans les steppes et lui a permis de créer un État mongol.

Rivière Khalkha. La première rencontre entre les Mongols et les Rus' a eu lieu en 1224 sur la rivière Khalkha. Cela résultait d'une expédition de reconnaissance menée par les généraux mongols Sübedei et Jebe, qui avait commencé par leur poursuite du sultan Mohammed II lors de l'invasion de l'empire khwarazmien par Chinggis Khan en 1219-1223. La reconnaissance mongole vers l'ouest les emmena à travers les montagnes du Caucase et dans la steppe de Kiptchak. Après avoir vaincu une armée d'Alains et de Kipchaks, les Mongols ont continué à poursuivre les Kipchaks en fuite. Ceux-ci, sous Koton Khan, se tournèrent vers les princes de la Rus' avec lesquels ils partageaient des liens politiques et conjugaux, en particulier le beau-frère de Koton, le prince Mstislav Mstislavich de Galicie. Les Rus' rejoignirent les Kipchaks après que les nomades les eurent convaincus que s'ils ne formaient pas une alliance maintenant, les Rus' seraient sûrement la prochaine cible des Mongols. Mstislav reconnut également que si les Mongols battaient les Kipchaks, ils seraient très probablement incorporés dans les forces mongoles.



Les Mongols n'étaient apparemment pas intéressés par la Rus' à ce moment-là, et le leur ont dit. Cependant, les Rus' ont ignoré ce message, ont tué les envoyés mongols et ont rassemblé leurs forces, qui comprenaient le grand-prince Mstislav Romanovich de Kiev, le prince Mikhaïl de Tchernigov, Mstislav Mstislavich de Galich, Daniil Romanovich, le petit-fils de Mstislav de Kiev, et d'autres.

En partant contre les Mongols, ils rencontrèrent une autre ambassade, qui avertit les Rus' que puisqu'ils avaient tué les envoyés précédents, la guerre était garantie. Comme les Rus' n'avaient jamais rencontré les Mongols auparavant, le meurtre des envoyés était un geste audacieux, d'autant plus qu'ils avaient entendu dire que les Mongols – dont les origines étaient un mystère pour eux – avaient conquis de nombreux peuples, y compris les Alains, les Abkhazes et les Tcherkesses. De plus, les Kipchaks craignaient les Mongols, et leur opinion ne devait pas être prise à la légère.

Les armées de la Rus' rejoignirent les Kipchaks près de l'île Varègue dans le fleuve Dniepr, où les forces alliées reçurent la nouvelle que les Mongols étaient en vue et surveillaient les bateaux russes. Cela a incité Daniil Romanovitch à mener sa propre mission de collecte de renseignements et il a avancé avec un nombre important de soldats. Daniil confirma que les Mongols se trouvaient dans les environs et rapporta ses découvertes au prince Mstislav Mstislavich. Lui et plusieurs des jeunes princes décidèrent alors d'attaquer l'ennemi et traversèrent le Dniepr. Ils vainquirent les Mongols et les poursuivirent, après quoi d'autres princes se joignirent également à la poursuite. Bien que les Mongols fuyaient devant eux, ils restaient toujours en vue, et de cette façon, les forces de la Rus' et du Kipchak suivirent les Mongols pendant huit jours jusqu'à ce qu'ils atteignent la rivière Khalkha. Le neuvième jour, le prince Mstislav Mstislavich ordonna au prince Daniil Romanovitch de traverser la rivière Khalkha et de continuer à poursuivre les Mongols. Pendant ce temps, le prince Mstislav Mstislavich établit un camp de base le long des rives de la Khalkha.

La force de poursuite utilisa les Kipchaks, plus légèrement armés, comme éclaireurs et avant-garde, et se prépara à la bataille lorsque des rapports parvinrent sur des escarmouches entre les Mongols et les Kipchaks. Alors que les Rus' rattrapaient leur avant-garde, les Mongols s'enfuirent et la cavalerie des Rus' les chargea pour les tuer. Mais lorsque d'autres forces mongoles sortirent de leur cachette, les Rus' se rendirent lentement compte que la retraite avait été un piège. Alors que les Mongols enveloppaient leurs flancs, les Rus' étaient touchés par des volées de flèches.

Les Kipchaks se brisèrent et s'enfuirent, poursuivis par les troupes mongoles. Les princes Vassilko Gavrilovitch et Daniil Romanovitch tentèrent de résister à l'attaque, mais tous deux furent terrassés par les lances mongoles. Ébranlés par l'attaque soudaine des Mongols, les Kipchaks continuèrent leur retraite vers et à travers le camp de la Rus' sur la Khalkha, piétinant les tentes russes dans leur fuite « de sorte que les princes n'avaient pas le temps de rassembler leurs troupes ».

Les Kipchaks s'enfuirent pour de bonnes raisons, car les Mongols les suivaient de près. Malheureusement pour les Rus', les Mongols n'ont pas continué leur poursuite des Kipchaks mais ont attaqué le camp, qui était toujours dans le chaos après la bousculade des Kiptchaks. Un massacre s'ensuivit, car les Rus' avaient peu de possibilités d'organiser une défense. Beaucoup tentèrent de fuir, mais le prince Mstislav Romanovitch de Kiev, son gendre le prince Andreï et le prince Alexandre Doubrovitch rassemblèrent une force le long du fleuve. Ici, ils avaient fortifié une zone rocheuse sur les rives, d'où ils avaient résisté à plusieurs attaques mongoles. Pendant ce temps, une partie des Mongols poursuivait le reste des Kipchaks et des Russes jusqu'aux rives du Dniepr.

Après trois jours de siège, le prince Mstislav Romanovitch et les autres princes se rendirent finalement après des négociations avec un certain Ploskinia, un Brodniki (les prédécesseurs des Cosaques). On ne sait pas si les Brodniki s'étaient joints aux Mongols de leur plein gré, mais, connaissant les langues des Kiptchak et de la Rus', ils se sont avérés utiles aux Mongols. Ploskinia obtint la reddition de Mstislav et les Mongols s'emparèrent du fort.

Les Mongols célébrèrent alors leur victoire par un festin. Ils construisirent une plate-forme sur laquelle ils s'asseyaient, mangeaient et buvaient. Ils ont probablement chanté des chansons rauques, tapé du pied et peut-être même dansé. Les princes de la Rus' captive, cependant, n'apprécièrent pas les festivités, car les Mongols les avaient utilisées dans le cadre de la construction de la plate-forme et ils avaient été écrasés sous ses planches pendant le banquet.

Parmi les principaux dirigeants russes, seul le prince Mstislav Mstislavich s'échappa en traversant le Dniepr. Seul un Rus' sur dix serait rentré chez lui. Un chroniqueur rapporte qu'après leur victoire, les Mongols « se détournèrent du Dniepr, et nous ne savons ni d'où ils venaient ni où ils sont maintenant partis ».

À cette époque, les Mongols ne s'intéressaient pas à la conquête, mais seulement à la reconnaissance, et ils n'ont pas tenté de s'emparer de terres après avoir vaincu les Rus'. Ils se sont seulement assurés que les Rus' et les Kipchaks ne pouvaient pas interférer avec leur retour vers l'est. Pourtant, les Mongols ont appris des informations précieuses de cette expérience : la force approximative des troupes, les tactiques de leurs adversaires, le fait que les Kipchaks et les Rus' étaient alliés, et la connaissance du terrain. De toute évidence, les Rus' n'étaient pas inquiets du retour des Mongols. En fait, les Mongols ne seraient pas une menace pour les Rus' pendant encore 14 ans, lorsqu'ils reviendraient en nombre sans précédent avec l'intention de conquérir.

Sièges.

Bagdad. Bien que Bagdad et le califat abbasside aient résisté à plusieurs années d'attaques mongoles depuis les années 1230, ils sont restés indépendants et défiants envers les Mongols. Le califat maintenait une armée importante et les défenses de la ville. Cependant, lorsque, après avoir régné pendant 17 ans, le calife al-Mustansir mourut à l'âge de 52 ans en 1242, les jours d'indépendance de Bagdad commencèrent à décliner, et sa disparition fut accélérée par l'accession au trône de Mustasim ibn Mustansir. Un chroniqueur a écrit :

« Après Mustanser [sic], Musta'sen [sic] son fils [régna] seize ans. Cet homme avait une intelligence enfantine et était incapable de distinguer le bien du mal ; et il occupait tout son temps à jouer avec les colombes et à s'amuser à jouer avec les oiseaux. Et quand on lui dit : « Les Tatars se préparent à s'emparer de Bagdad, comme ils se sont emparés des villes célèbres de Perse et les ont détruites », il répondit : « Ceci est notre trône, et si nous ne leur donnons pas la permission, ils ne peuvent pas entrer. » Et c'est ainsi que Dieu a mis fin au royaume des Abbasides aux jours de cet homme insensé. »

Sous son administration, l'autorité du califat s'est affaiblie. En 1250-1251, Mustasim abolit les apanages des troupes qui avaient été recrutées par son père, démantelant ainsi l'armée et son système de paiement. Puis, en 1258, une augmentation de la violence interreligieuse entre musulmans chiites et sunnites a démontré son incapacité à maintenir le contrôle sur la population. Ces événements ont motivé le wazir, Ibn Alqami, un chiite, à entrer en correspondance avec les Mongols et à chercher à renverser le calife. Ibn Alqami a également dissous des unités des troupes kurdes, ainsi que d'autres régiments, sous prétexte de faire la paix avec les Mongols. Bien sûr, le calife Moustachim, préoccupé par des questions moins graves, restait inconscient de ces transgressions. En effet, même si certains des messagers de Hülegü sont tombés entre les mains du gouvernement abbasside, Mustasim ne parvenait pas à croire que les Mongols oseraient attaquer, et personne ne pouvait le persuader du contraire. Bagdad n'était donc pas préparée à l'assaut à venir.

Après avoir vaincu les Assassins d'Alamut en 1256, Hülegü, frère de Möngke et de Khubilai Khan, se rendit de Qazvin à Hamadhan en mars 1257 pour se préparer à la guerre contre Bagdad. Il prévoyait de prendre d'abord les faubourgs de Bagdad et ses environs dans les montagnes. Il envoya un messenger au gouverneur du Dartang, Husam al-Din Akka, qui avait été rétrogradé par le calife Mustasim, et Husam se soumit aux Mongols et rendit plusieurs forts. mais, apparemment dépassé par l'embellie de sa fortune, il affirma que s'il commandait l'armée de Bagdad, il pourrait vaincre Hülegü. Malheureusement pour lui, sa fortune prit un autre tournant, car ses paroles parvinrent à Hülegü, qui lui ordonna immédiatement de détruire tous ses forts et l'exécuta.

Avant de marcher contre Bagdad, Hülegü demanda l'avis d'astrologues musulmans pour déterminer quand il devait attaquer. Ceux-ci lui conseillaient de ne pas attaquer Bagdad du tout, sinon une série de catastrophes s'abattrait sur les Mongols, y compris la mort de tous leurs chevaux, la tombée malade des hommes, le soleil qui ne se levait pas et une sécheresse suivie de vents froids destructeurs et de tremblements de terre. Naturellement, cela signifierait que les plantes cesseraient de pousser et que la steppe se transformerait en désert. Finalement, disaient-ils, un grand dirigeant mourrait dans l'année. Entre-temps, tous ses commandants conseillaient à Hülegü d'envahir, de

sorte que pour résoudre ce conseil contradictoire, il se référa à Nasir al-Din Tusi, un érudit. Après avoir souligné que des compagnons de Mahomet avaient été martyrisés et que des califes avaient été tués sans qu'il en résulte une catastrophe, Nasir al-Din Tusi conseilla à Hülegü de poursuivre son invasion.

En 1258, Hülegü marcha sur Bagdad avec une armée composée de Géorgiens, d'Arméniens et de la garnison de Mossoul. Lorsque Hülegü était à 20 miles de là, les chefs militaires abbassides, Sulaiman Shah et Malik Izz al-Din ibn Fath al-Din (le champion kurde du calife et commandant de l'aile droite) et le *Sar-Dawatdar*, Mujahid al-Din, ont tenté de motiver le calife à agir, mais il a choisi de laisser les choses entre les mains de son *wazir*, Ibn Alqami, qui naturellement n'a rien fait.

Alors que le prince mongol s'approchait de la ville par l'est, les *tammaci* du Moyen-Orient, Baiju, se déplacèrent vers Bagdad par le nord-ouest. Le préfet du palais, Rukn al-Din, tenta d'intercepter l'avant-garde de Baiju, mais fut vaincu à environ 30 miles de la ville. Initialement, Rukn al-Din a forcé les Mongols à retourner dans le district de Dujayl, mais Baiju est arrivé et a remporté une victoire mongole.

À l'aide d'un pont de bateaux construit par les ingénieurs de Badr-al-Din Lu'lu, l'armée de Baiju, qui comprenait des Arméniens et des Géorgiens, traversa le Tigre. Les forces du califat stationnées à Takrit ont tenté d'empêcher le passage en brûlant le pont, mais les Mongols l'ont reconstruit. Ils procédèrent ensuite à la capture des bastions de Kufa, Hillah et Karkh, bien que Baiju ait subi un revers lorsqu'il a tenté de s'approcher du côté ouest de Bagdad.

Selon un récit, Malik Izz al-Din et Mujahid al-Din ont conduit 20 000 cavaliers à travers le Tigre, renforcés par des troupes des villes voisines telles que Karkh. Les troupes mongoles les attaquèrent, mais les forces abbassides les vainquirent. Izz-al-Din voulait les poursuivre, mais Mujahid al-Din s'est retenu, craignant qu'il ne s'agisse d'une retraite feinte. Ils établirent donc leur camp près du ruisseau Nahr-i-sher, un bras de l'Euphrate. La nuit, le *wazir* Alqami fit détruire les digues et inonder la plaine par des saboteurs, et les Mongols profitèrent du sabotage pour attaquer le camp abbasside inondé à l'aube.

Bien que ce récit ne doive pas être rejeté d'emblée, puisqu'il est concevable, son rapporteur, le réfugié perse Juzjani, était enclin à attribuer le succès mongol à la trahison des autres plutôt qu'à leurs propres efforts. Ainsi, sans preuves à l'appui, le rôle exact des *wazirs* dans les engagements militaires est discutable. Mais Alqami a certainement joué un rôle important dans le processus diplomatique.

Après cette défaite, les musulmans se retirèrent à Bagdad et défendirent Sanjari Masjid et Kasr Sulaiman Shah. Baiju, quant à lui, se déplaça vers l'ouest de la ville le 22 janvier 1258, tandis que Ket Buqa arrivait de Najasiyya et Sarsar, avec Hülegü, arrivait de l'est quelques jours plus tard. Le siège commence le 29 janvier. Les autorités de la ville tentèrent de négocier, mais le temps de la diplomatie était révolu, et le prince mongol retint leurs ambassadeurs et continua le siège, bien qu'il continuât les négociations afin de saper la résistance abbasside, déclarant que le clergé et les non-combattants seraient épargnés.

Les Mongols concentrèrent leurs tirs de catapulte sur un seul point, la tour Ajami, et l'avaient réduite en ruines le 1er février. Malgré cela, ils ne purent pénétrer dans la ville que le lendemain, et les négociations se poursuivirent même après que les Mongols eurent saisi une partie des murs.

Izz al-Din et Mujahid al-Din conseillèrent au calife d'abandonner la ville et de fuir en aval vers Bassorah, mais Ibn Alqami proposa au calife de négocier personnellement avec les Mongols. Les conditions proposées par Hülegü consistaient à prendre la fille d'al-Mustasim comme épouse et à la reconnaissance par le calife de l'autorité de Hülegü, tout comme les Abbassides avaient reconnu l'autorité du sultan à l'époque saldjoukide. Si le calife acceptait ces conditions, alors Hülegü arrêterait son attaque. Le calife n'avait pas le choix, et lui et ses notables ont quitté la ville pour conclure le traité. Hülegü exécuta ensuite la plupart des notables et ordonna finalement l'exécution du calife lui-même, le faisant rouler dans un tapis et le piétiner à mort après l'avoir d'abord réprimandé pour avoir accumulé ses richesses plutôt que de les dépenser pour la défense de la ville.

L'armée de Bagdad devait également se rendre, mais lorsqu'un commandant mongol fut blessé à l'œil par une flèche au cours de ce processus, Hülegü accéléra l'assaut. De plus, une force mongole fut envoyée contre Bassorah, qu'elle mit à sac. Bagdad s'est finalement rendu le 10 février. Les Mongols achèvent alors le massacre de l'armée.

C'est ainsi qu'en 1258, le califat abbasside prit fin et, après un conflit sporadique qui fit rage pendant environ 20 ans, Bagdad passa aux mains des Mongols. Hülegü donna son consentement à un pillage général de la ville qui dura 34 jours, à partir du 13 février.

Bien que les Mongols aient conquis Bagdad, la résistance n'a pas immédiatement pris fin. Dix mille soldats abbassides se cachèrent dans un *wadi* et continuèrent leur lutte contre les Mongols assez efficacement par la guérilla. Ils ont pris pour cible de nombreux chrétiens de Bagdad en représailles à la destruction de la ville, probablement en raison de la participation des troupes géorgiennes et arméniennes à sa capture. Ils ont également réussi à capturer le *wazir* et le *daruqaci* de Bagdad. Bien que les forces mongoles aient tenté de les détruire, les insurgés ont jugé plus opportun de fuir que de s'engager dans un combat ouvert contre les Mongols. Cependant, ils ont finalement été capturés et exécutés. Par la suite, Hülegü demanda au *wazir* Ibn Alqami, maintenant libéré, quelle avait été la source de son ancienne prospérité, ce à quoi il répondit qu'elle venait du calife. Le *wazir* fut alors exécuté, Hülegü rétorquant que « puisque tu n'as pas observé les droits de reconnaissance envers tes bienfaiteurs, tu n'es vraiment pas digne d'être à mon service ».

Le siège de Caizhou. Bien que les sièges mongols de Zhongdu et de Kaifeng soient de bons exemples de guerre de siège, le dernier combat de l'Empire Jin dans la ville de Caizhou est l'exemple idéal de leurs techniques de siège et de leur approche impitoyable. À l'aide du nerge, les Mongols ont isolé la ville et ont trop sollicité son approvisionnement alimentaire en rassemblant la population locale à l'intérieur. Leurs tactiques au cours de cette opération montrent à quel point ils répandent efficacement la peur parmi la population locale. Bien que le grand général Sübedei ait capturé Kaifeng, un général moins connu, Tachar, commandait l'armée mongole à Caizhou.

En 1231, les Mongols avaient réduit l'empire Jin à l'est du Honan et à la capitale Jin de Kaifeng. Sachant que les Mongols allaient assiéger Kaifeng, l'empereur Jin, Ai-Tsung, décida de s'installer à Caizhou. Réalisant que ce n'était pas l'endroit le plus défendable qu'il aurait pu choisir, le commandant suprême de l'armée Jin, un Khitan nommé Kuan-nu, pressa l'empereur de se rendre à Sui-yang, qui était mieux protégée. L'empereur, cependant, perçoit cela comme un affront à ses capacités et ordonne l'exécution de Kuan-nu. Ainsi, lorsqu'un autre commandant, Puxian, arriva à Caizhou et découvrit à son tour que la ville n'était pas assez forte pour résister à un siège prolongé, il était trop tard pour aller ailleurs, car à ce moment-là, l'empereur était en route. Plus tard, même l'empereur regretta sa décision. Néanmoins, cette décision prolongea la vie de l'empire Jin de quelques mois, car Kaifeng tomba aux mains de Sübedei en 1233.

D'autres tentèrent également de persuader l'empereur d'abandonner son projet d'aller à Caizhou. En août 1233, le prince de Yen, Yung-An, écrivit une lettre suggérant à l'empereur d'aller plutôt à Shang-Tung à Kueite, pour un certain nombre de raisons. La première était que Kuei-te était entourée d'eau qui entraverait les attaques mongoles. Deuxièmement, bien que manquant de céréales, Kuei-te était autosuffisant en raison de l'abondance des approvisionnements locaux en poisson et en légumes. La troisième raison était que « le fait que l'ennemi ait quitté Kueite n'était pas pour notre propre bien. C'était comme laisser les gens partir et les suivre par derrière, ou rester à l'écart de l'endroit difficile et attaquer les vulnérables. » Une quatrième raison était que Caizhou n'était qu'à 100 li de la frontière avec les Song, qui pouvaient approvisionner les Mongols en troupes et en céréales – ce qui s'est effectivement produit après que les Mongols aient conclu une alliance avec la dynastie Song. Le prince Yung-An, prévoyant involontairement l'avenir, nota que l'empereur ne pouvait ainsi éviter la catastrophe. La cinquième raison du prince était que même si Kuei-te tombait, l'empereur pourrait fuir par l'eau jusqu'à Caizhou, mais si Caizhou tombait, il n'y aurait pas d'échappatoire, car il devrait se frayer un chemin jusqu'à la mer. Comme sixième raison, le prince Yung-An a noté que la saison était chaude et pluvieuse. De plus, la terre avait été inondée, et par conséquent, les renforts auraient du mal à atteindre Caizhou, alors qu'ils pouvaient se rendre

à Kuei-te par voie d'eau. Malgré ses bonnes raisons stratégiques, l'empereur et ses conseillers rejetèrent les supplications de Yung-An par méfiance à l'égard de sa loyauté.

Alors que les Mongols poursuivaient leur conquête de la Chine du Nord, les armées Jin souffrirent de la désertion, non seulement de leurs soldats, mais aussi de leurs généraux. De plus, les Jin avaient déployé leurs armées pour défendre leur territoire, de sorte que leurs généraux ne pouvaient pas venir en aide à l'empereur. Ainsi, les Mongols commandés par Tachar Noyan progressèrent rapidement et attaquèrent l'empereur à Caizhou en octobre 1233. Wa Kang, l'astrologue de la cour de Jurchen, prédit que les Jin gagneraient mais que le siège durerait jusqu'au treizième jour de l'année suivante, « quand il n'y aurait pas une seule personne ou un seul cheval dans la ville ». Naturellement, cette prédiction plut à l'Empereur, qui n'en arrêta pas moins l'approvisionnement en grains. Malheureusement pour les Jin, cette prédiction n'était pas tout à fait exacte, car la ville est tombée le 9 février 1234 – le dixième jour de la nouvelle année dans le calendrier chinois. Cependant, les Mongols partirent le treizième jour.

Malgré les prévisions de victoire, certains responsables Jin ont tenté de contrecarrer l'attaque mongole, ne comptant pas sur la magie et l'astrologie pour leur salut. Un général à la retraite nommé Nei-tsu A-hu-tai exhorta l'empereur à rechercher une alliance avec les Song afin d'acquérir des céréales et d'empêcher les Song de rejoindre les Mongols. Cependant, ses conseils restèrent lettre morte et, le 18 septembre 1233, les Song s'emparèrent de la préfecture des Tang. De plus, les forces Song se massèrent à la frontière et les forces Jin avaient besoin de renfort.

L'Empereur envoya 3 300 hommes en plus de paroles d'encouragement :

« Le fait que les Tatars [c'est-à-dire les Mongols] déchaînent leurs forces et gagnent souvent des batailles est dû au fait qu'ils s'appuient sur leur style nordique et utilisent les ruses des Chinois. Il est très difficile de les combattre. Quant à la chanson, elle n'est vraiment pas à notre hauteur ! Ils sont faibles et non martiaux, tout comme les femmes. Si j'avais 3 000 soldats en armure, nous pourrions marcher dans les provinces de Chiang et de Huai. Prenez courage ! »

En effet, les Jin furent victorieux des Song à Chang-tu Tien. Pourtant, contre les Mongols, ils restèrent moins vaillants, car le 28 septembre 1233, ces derniers avaient pris ou étaient déjà passés les préfectures de Chün et de Xü. En octobre, les commandants Jin savaient tous que Caizhou était la cible des Mongols. Les Mongols s'approchèrent de Caizhou à la fin du mois d'octobre en adoptant la forme du *nerge*, prenant d'autres villes et l'isolant. Le commandant de Lu Shan, Yüan Chih, arriva avec des renforts pour Caizhou, mais il dut livrer une bataille acharnée pour atteindre la ville. Pendant ce temps, de nombreux commandants retenaient leurs troupes afin de protéger leurs propres territoires. Les forces mongoles opéraient en plusieurs colonnes, forçant les Jin à réagir à leurs attaques et les empêchant de consolider leurs efforts.

À l'arrivée des Mongols, les fonctionnaires Jin ont commencé à réquisitionner les céréales, et ceux qui en acquéraient recevaient des promotions et des allocations plus élevées. Mais le sentiment de peur était tel que la monnaie s'est dévaluée du jour au lendemain, et même des membres de la Garde impériale Jin ont déserté pour les Mongols peu après le début de leur attaque le 19 novembre.

Alors que le siège se poursuivait, la situation du Caizhou devenait désespérée. En décembre, les prix des denrées alimentaires à Caizhou avaient atteint des chiffres astronomiques et le cannibalisme en a résulté. Même la pendaison des coupables n'a pas permis de mettre fin à cela. Pourtant, bien que la nourriture pour la population soit rare, l'empereur mangeait toujours bien, car l'un de ses hommes, Wen-Tun Ch'ang Sun, menait une petite armée quotidiennement à Lien Chiang, à l'ouest de la ville, pour attraper du poisson. Cependant, en novembre, même l'empereur ressentit la faim, car Tachar ordonna à son *algincin* de tendre une embuscade et de détruire cette force. Ch'ang Sun est mort dans la rencontre.

D'autres signes de désespoir comprenaient une faction parmi les Jurchen développant des plans pour faire boire à leurs soldats une potion magique qui les protégerait. Une autre consistait à équiper leurs chevaux de masques de lion et de grosses clochettes autour du cou pour effrayer les chevaux mongols. Même l'empereur vit la folie de ce plan et le rejeta. La situation de Caizhou

s'aggrava encore lorsque les Song rejoignirent les assiégeants mongols avec 10 000 hommes. Ils firent même une brèche dans un mur, bien que les Jin les repoussèrent.

À l'approche de l'année 1234, la ville avait de grands espoirs de secours, car l'empereur avait envoyé des messagers à toutes les villes et à tous les forts encore détenus par les Jin, leur demandant de monter une attaque coordonnée le premier jour du Nouvel An chinois. Cependant, personne n'est venu. Les Mongols avaient intercepté certains des messagers, et les commandants Jin que les autres avaient atteints comprirent que toute tentative de sauver Caizhou était vouée à l'échec. Beaucoup de commandants préféraient s'asseoir et attendre, puis se soumettre aux Mongols en termes favorables. Comme les Mongols abhorraient la déloyauté, abandonner l'Empereur à un moment crucial pouvait entraîner leur exécution. Cependant, si leur soumission avait lieu après la chute de Caizhou, ils seraient accueillis favorablement.

Le 8 janvier 1234, les Mongols avaient fait éclater la digue de la rivière Lien en conjonction avec les efforts des Song pour inonder la rivière Ju, qui protégeait les approches ouest et sud de Caizhou. L'inondation permit aux Mongols de pénétrer jusqu'à la périphérie ouest de la ville, et le 20 janvier, ils avaient capturé sa partie occidentale. Pour préserver leurs gains contre les contre-attaques, les Mongols érigèrent une palissade. Tachar ne précipita pas son attaque à la poursuite de la gloire, mais sécurisa sa position en premier pour assurer la victoire. Les Jin continuèrent à résister, massacrant leurs chevaux pour les rations et détruisant les maisons civiles pour construire des ouvrages défensifs intérieurs. Dans un dernier effort, l'Empereur envoya même les eunuques et les courtisans de la cour pour garder les murailles. Inutile de dire que ces derniers renforts n'ont pas fait grand-chose pour endiguer la marée mongole. Ne parvenant pas à arrêter les Mongols, le 8 février, l'empereur Ai-Tsung abdique devant Nei-tsu Ch'eng-lin, et le lendemain, Caizhou tombe aux mains des Mongols.

Le siège de Caizhou est un exemple frappant non seulement de la chute d'une ville, mais aussi des dernières luttes d'une dynastie fière. Les Mongols étaient en guerre contre les Jin depuis plus de 20 ans. Bien que d'autres campagnes aient souvent détourné l'attention des Mongols, le fait que les Jin aient continué à leur résister pendant si longtemps démontre les efforts extraordinaires que les Jin ont déployés pour se défendre. Cela montre également la profondeur des capacités des commandants mongols. Sübedei, le principal général mongol de l'époque, a initié la destruction des Jin, mais avant la fin de la guerre, il a été réaffecté à la tête de la campagne contre les Kipchaks et les Rus' et en Europe. Le fait que les Mongols aient pu changer de commandant au milieu d'une guerre démontre la confiance qu'ils avaient en leurs généraux. Il fallut un certain temps avant que les Jin ne s'effondrent, et pourtant un général plus jeune et moins expérimenté était capable de terminer la campagne. Ögödei Khan était convaincu que son armée accomplirait sa tâche sans les conseils de son commandant supérieur.

Chapitre 9 : Héritage des Mongols

Les capacités extraordinaires de l'armée mongole sont clairement démontrées par l'étude de leurs campagnes, mais leur impact sur l'histoire militaire est moins bien compris. Pour bien évaluer cela, il faut explorer les forces et les faiblesses de leur système militaire et replacer le caractère distinctif de leur méthode de guerre dans son contexte. De plus, leur influence sur le développement de la guerre de la période médiévale à nos jours doit être prise en compte.

Points forts des Mongols. Les plus grands atouts du système militaire mongol étaient la mobilité de leurs troupes et leur discipline. Les armées d'archers à cheval ont une longue histoire ; Souvent, ils ont dominé leurs adversaires par leur puissance de feu et leur vitesse de mouvement stupéfiantes. Cependant, les armées nomades pouvaient être leurs propres pires ennemis, car elles manquaient souvent de discipline. Ils préféraient piller et piller plutôt que d'atteindre leurs objectifs, et en cas de défaite, ils risquaient de se désintégrer plutôt que de se regrouper.

Les Mongols ont surmonté ces faiblesses. Ils ont affiné les tactiques traditionnelles de la steppe et les ont combinées avec une discipline de fer et, parfois, draconienne. Ceci, à son tour, a amélioré leur mobilité, car les commandants mongols pouvaient opérer de manière plus indépendante que jamais avec une force plus efficace. Ainsi, les khans mongols bénéficiaient de l'avantage de pouvoir fixer un certain nombre d'objectifs à leurs commandants pendant la campagne, et pouvaient faire confiance à leurs commandants pour suivre leurs instructions. Une forte discipline permettait aux Mongols de mener des attaques profondes et pénétrantes lors des invasions, et leur permettait de concentrer rapidement leur puissance de feu contre des cibles importantes.

Points faibles des Mongols. Malgré leurs capacités martiales écrasantes, les Mongols possédaient également des faiblesses. Bien qu'ils soient souvent dépeints comme une force imparable de la nature, les Mongols ont subi un certain nombre de revers et de défaites flagrantes. Cependant, comme ils possédaient une capacité et une volonté étonnantes d'apprendre de nouvelles formes de guerre, ainsi qu'un fort désir de venger les pertes antérieures, les Mongols considéraient les défaites comme des revers momentanés.

Bien que leur mobilité en temps de guerre ait été une force clé, elle a également été un facteur de leur principale faiblesse. Afin de maintenir leur vitesse tactique au combat, ainsi qu'en marche, le système militaire mongol dépendait de chaque guerrier ayant plusieurs chevaux. Comme leurs chevaux étaient nourris au pâturage, les Mongols avaient besoin de sécuriser les pâturages. Habituellement, les Mongols prenaient des dispositions pour s'assurer que les pâturages étaient disponibles. Cependant, la quantité de pâturage disponible dictait le nombre d'hommes pouvant être stationnés dans une zone.

Une autre faiblesse, bien qu'elle apparaisse rarement en comparaison avec d'autres armées contemporaines, est la qualité des soldats. En général, les Mongols étaient de bons soldats. En raison des conditions difficiles de la steppe, les nomades pouvaient supporter les éléments et devenaient de bons guerriers exceptionnellement habiles en équitation et en tir à l'arc. Cependant, même à l'apogée de l'Empire mongol, son armée n'était pas à la hauteur de certaines unités dans le reste du monde médiéval. Des groupes tels que les Mamelouks et les samouraïs japonais étaient des élites entièrement militaires dont la vie était centrée sur l'art de la guerre. Certes, certains guerriers mongols possédaient des compétences parallèles aux meilleures de ces groupes d'élite, mais dans l'ensemble, l'armée mongole avait de bons soldats, mais pas de forces d'élite. Lorsque les Mongols ont envahi le Japon pour la première fois dans les années 1270, les samouraïs ont beaucoup souffert mais se sont adaptés. Les Mamelouks ont rarement été battus par les Mongols, bien que cela se soit produit à l'occasion, comme lors de l'invasion de Ghazan Khan en 1299-1300.

Ces deux forces d'élite ont posé des problèmes considérables aux Mongols. Les samouraïs ont tenté de les engager de la manière habituelle de la guerre au Japon, en mettant l'accent sur le combat singulier. Malheureusement pour les samouraïs, les Mongols considéraient la guerre comme un sport d'équipe. Mais une fois qu'ils se rendirent compte qu'il était inutile d'essayer de combattre les Mongols et leur infanterie coréenne et chinoise en combat singulier, les Japonais commencèrent à prendre le dessus. En tant qu'archers talentueux et brillants épéistes, ils pouvaient combattre les Mongols à la fois à distance et au corps à corps.

Une histoire similaire peut être racontée à propos des Mamelouks, qui ont d'abord vaincu les Mongols à Gaza, puis lors de la bataille décisive d'Ayn Jalut en 1260. C'étaient des esclaves d'origine steppique – souvent des Turcs Kiptchak, le peuple même que les Mongols avaient vaincu et incorporé dans leurs propres armées – qui, après avoir été achetés sur les marchés aux esclaves d'Égypte et de Syrie, ont passé des années à perfectionner leurs compétences avec la lance, l'épée, l'arc et le cheval. Bien qu'ils n'aient pas la mobilité des Mongols en raison de leur armure plus lourde et de leur moins de chevaux – généralement un seul cheval par homme – les Mamelouks étaient hautement entraînés dans tous les domaines de la guerre, contrairement au guerrier mongol moyen.

Les samouraïs et les Mamelouks constituaient l'élite du monde médiéval. Les Mongols pouvaient les vaincre si les conditions étaient idéales, y compris la possession d'un nombre supérieur, mais homme pour homme, les Mamelouks et les samouraïs étaient des guerriers supérieurs simplement parce que toute leur vie était consacrée à la guerre. Contrairement aux chevaliers d'Europe qui avaient des vertus martiales similaires, ils maîtrisaient également le tir à l'arc et pouvaient rivaliser avec les Mongols dans ce domaine d'expertise militaire, alors que les Mongols évitaient simplement de se fermer pour le combat lorsqu'ils combattaient contre des chevaliers. Pourtant, en même temps, comparer les Mongols avec les Mamelouks ou les samouraïs, c'est comme comparer un soldat d'infanterie moderne ordinaire avec un Navy Seal, un Béret vert ou un soldat britannique du SAS. Comparés à d'autres soldats moyens, ils étaient sans égal.

L'héritage global à la guerre. L'impact global des Mongols sur l'art de la guerre est difficile à évaluer. En effet, les Mongols ont continué la domination de la guerre des steppes en Eurasie. C'est-à-dire que les archers à cheval très mobiles restaient dominants, bien que certaines permutations se soient développées. La steppe et les zones à sa périphérie ont continué à être influencées par les archers à cheval dans une certaine mesure. Même la dynastie Ming (1368-1644) a conservé un grand nombre de cavaliers mongols en raison de leur valeur. Pourtant, pour comprendre l'influence de l'art mongol de la guerre, il faut l'examiner dans des zones éloignées de la steppe.

L'influence mongole sur la guerre est-européenne. Bien que l'Europe de l'Est soit à une certaine distance de la steppe, l'influence des Mongols peut être retracée dans le développement des armées de la région. Ses principautés slaves avaient toujours eu des contacts fréquents avec les nomades des steppes, mais n'adoptaient pas facilement les techniques de la guerre des steppes. Ils se sont battus selon leurs propres traditions, utilisant les nomades comme alliés et auxiliaires. Ce n'est qu'à l'époque mongole que la guerre des steppes a commencé à avoir un impact sur la pensée militaire dans la région. Auparavant, il n'était pas nécessaire de se battre comme les nomades ; si les Kipchaks et les Petchénègues qui avaient précédé les Mongols étaient de dignes adversaires, ils pouvaient être contrés. Le style de guerre mongol ne ressemblait à rien de ce que les Rus' avaient rencontré auparavant, et ils n'avaient aucune réponse à cela. S'accrocher à leur ancien système militaire face à une telle puissance écrasante aurait été le comble de la folie.

Les Moscovites, par exemple, ont choisi d'imiter les Mongols à bien des égards ; ils ont suivi une tendance que d'autres villes de la Rus' avaient amorcée, en adoptant le système militaire mongol. La transition a été facilitée par le fait que des guerriers russes ont été incorporés dans l'armée mongole. Les Moscovites organisèrent leur armée selon des lignes similaires et utilisèrent des tactiques et des armes nomades des steppes. Ils adoptèrent également des aspects de l'administration mongole. Le prince Ivan III (le Grand) a institué le système du *yam* et l'a appliqué à peu près de la même manière que les Mongols.

Pour Moscou, la transition avait du sens, car les principales menaces pour sa sécurité provenaient des différentes ramifications de la Horde d'Or et des Litvaniens, qui combattaient de la même manière. La noblesse russe combattait en tant qu'archers à cheval, plutôt qu'en tant que cavalerie de choc comme l'avaient fait leurs ancêtres pré-mongols. Bien qu'Ivan IV ait créé les *streltsy* ou mousquetaires au XVI^e siècle, l'un de leurs rôles principaux était de défendre la série de forts de la frontière sud contre les incursions nomades. En effet, l'importance croissante des Cosaques ainsi que l'utilisation de la cavalerie légère tatare par la Moscovie soulignaient la nécessité de troupes expérimentées dans la guerre des steppes. Ce n'est qu'avec Pierre le Grand que l'orientation militaire de la Russie a commencé à se déplacer de la steppe, les puissances européennes devenant ses principaux ennemis.

Malgré les efforts de Pierre et de ses successeurs, l'influence mongole persista, bien qu'avec une importance décroissante. Par exemple, les Kalmouks ou Mongols de l'Ouest, qui ont migré vers la Volga au début des années 1600, ont joué un rôle important dans la défense de la frontière sud de la Russie. La conquête de l'Asie centrale au cours du XIX^e siècle a ravivé l'intérêt des Russes pour les tactiques des steppes. Mikhaïl Ivanine (1801-1874), qui a acquis une appréciation de la guerre des steppes lorsqu'il a servi contre le khanat de Khiva, y a vu certains avantages, même si ce n'était plus la forme dominante de combat, et en 1846 a écrit *L'art de la guerre des Mongols et des peuples d'Asie centrale*. Les académies militaires de Russie l'ont rapidement incorporé dans leur programme d'études, où il est resté en usage jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre.

La poudre noire et la fin de la guerre des steppes ? La diffusion de la poudre à canon est directement liée à l'essor des Mongols. Bien que les recettes de poudre à canon aient lentement fait leur chemin à travers l'Asie depuis la Chine, la *Pax Mongolica* a accéléré leur propagation. Bien qu'ils aient pu utiliser des bombes lancées par catapulte dans la guerre de siège au-delà de la Chine, il n'y a malheureusement aucune preuve documentaire définitive pour le confirmer, car les termes utilisés plus tard pour les armes à poudre sont synonymes de catapultes. Étant donné que les Mongols rencontraient rarement une arme qu'ils n'aimaient pas, nous pouvons être certains que s'ils avaient trouvé un moyen de la transporter en toute sécurité, elle aurait été incorporée dans leur arsenal pour des campagnes en dehors de la Chine. Néanmoins, son utilisation reste une spéculation.

On sait cependant que l'Empire mongol a été le principal transmetteur de la connaissance de la poudre à canon, que ce soit directement, par son utilisation en temps de guerre, ou simplement parce que la plupart des grandes routes commerciales le traversaient. Bien qu'il soit peu probable que l'Europe ait acquis sa connaissance de la poudre à canon directement des Mongols, nous savons qu'elle n'y est apparue qu'après l'invasion mongole. Il est fort probable que des marchands, peut-être même la famille Polo, voyageant à travers l'Empire mongol, aient rapporté la recette. Cela a finalement conduit à la domination européenne sur une grande partie du monde après l'an 1500.

Comme Kenneth Chase l'a démontré dans son étude sur la propagation des armes à feu, les Mongols sont liés à la montée de l'hégémonie européenne par plus que la propagation de la poudre à canon. Les tactiques et les armes des Mongols ont également eu un impact sur les régions voisines. Comme l'arc composite des nomades surpassait les mousquets et autres armes à feu anciennes en termes de portée et de précision, sans parler de la cadence de tir, les armées nomades pouvaient décimer l'infanterie équipée d'armes à feu. De plus, les nomades étaient trop mobiles pour les premiers canons ; Ce n'est qu'aux XVI^e et XVII^e siècles que les techniques de fabrication des canons progressent au point de produire des pièces d'artillerie facilement manœuvrables.

Pendant ce temps, afin d'accroître leur pouvoir et leur contrôle, les rois d'Europe occidentale étaient pratiquement les seuls à pouvoir se permettre de produire des canons. Comme la résistance des châteaux s'améliorait continuellement contre les armes de siège traditionnelles, les dirigeants sont devenus dépendants du canon pour briser les forts afin de vaincre leurs ennemis et de mettre au rang les vassaux récalcitrants. De plus, les armées d'Europe occidentale combattaient moins souvent les nomades des steppes, de sorte que la mobilité était moins un problème que la protection contre des armes plus puissantes. Les chevaliers ont donc continué à augmenter la force

de leur armure pour les protéger contre les arbalètes, les arcs longs et les premières armes à feu. En conséquence, le chevalier est devenu moins mobile. Les premiers canons et armes à feu, cependant, pouvaient être efficaces contre les chevaliers et l'infanterie d'une manière qu'ils ne pouvaient pas être contre les nomades des steppes. Bien sûr, les chevaliers finissent par disparaître, tandis que la cavalerie légère et moyenne évolue pour contrer l'artillerie.

Un effet similaire s'est produit en Chine, où les canons ont été largement utilisés par la dynastie Ming, qui a chassé les Mongols en 1368. Cependant, les canons n'ont joué qu'un petit rôle dans la défaite des Mongols – en effet, l'utilisation des canons par les Ming s'est principalement limitée à la guerre de siège et aux batailles en Chine du Sud. Pour les raisons décrites ci-dessus, les Ming n'ont pas beaucoup utilisé les canons à leur frontière nord avec les tribus mongoles.

Les conséquences de cette utilisation étaient grandes. Les pays partageant des frontières avec les nomades des steppes ont connu moins de développement de l'armement à poudre à canon jusqu'à ce que leur objectif militaire principal se déplace vers les États sédentaires. Ce n'est qu'à ce moment-là que la technologie s'est améliorée. Vers la fin du XVII^e siècle, les pièces d'artillerie de campagne deviennent plus mobiles, fournissant ainsi un soutien à l'infanterie armée par mousquet. Les canons perturbaient facilement les formations de cavalerie des steppes et possédaient une plus grande portée que l'arc composite. Ce n'est qu'à ce moment-là que la domination de la guerre des steppes a décliné. Pourtant, il convient de noter qu'un seul État a développé une méthode vraiment efficace pour traiter avec les archers à cheval avant les années 1600 : la Turquie ottomane. Cela peut être dû à la nécessité de traiter à la fois avec les villes fortement fortifiées de l'Europe des Habsbourg et les archers à cheval à la frontière orientale du sultanat, allant des Aq Qpyunlu et des Safavides (vaincus à Chaldiran en 1514) au sultanat mamelouk (conquis en 1516-1517).

Influence sur la guerre de chars. Compte tenu du succès des Mongols et de l'accent mis sur les unités rapides et la puissance de feu, il n'est pas surprenant qu'une réévaluation des tactiques mongoles ait eu lieu lorsque les armées sont devenues mécanisées au XX^e siècle. Ce qui est surprenant, c'est que très peu d'experts militaires ont fait le lien. L'érudit britannique B.H. Liddell Hart considérait les formations combinées de chars et d'infanterie mécanisée comme l'équivalent moderne des Mongols. Le principe de base de Liddell Hart sur la guerre mécanisée était qu'une force de chars très mobile pouvait opérer indépendamment et en avance sur l'armée principale. Ce faisant, il pouvait couper les communications et les lignes d'approvisionnement de l'ennemi, paralysant ainsi l'armée ennemie ; L'adversaire ne serait, au mieux, capable que de réagir et ne pourrait formuler aucune action offensive. Bien que correct dans cette interprétation, Liddell Hart a manqué un objectif clé de la stratégie mongole, qui était l'anéantissement des armées de campagne de l'ennemi. Bien sûr, après avoir assisté à l'insensée guerre de tranchées de la Première Guerre mondiale, Liddell Hart espérait éviter un tel nombre de morts à l'avenir.

L'idée de Liddell Hart d'utiliser l'accent mongol sur la mobilité et la puissance de feu s'est concrétisée lors de la formation de la première brigade de chars expérimentale de Grande-Bretagne. Ses performances réussies lors d'exercices, ainsi que le chapitre de Liddell Hart sur Chinggis Khan et Sübedei dans *Great Captains Unveiled*, ont également joué un rôle clé dans la proposition du général Douglas MacArthur, alors chef d'état-major de l'armée, en 1935, de créer une unité similaire dans l'armée américaine. MacArthur recommanda également que les campagnes mongoles soient étudiées pour une utilisation future. Malheureusement, ses conseils restèrent lettre morte jusqu'à la Seconde Guerre mondiale ; Sa suggestion ayant été faite à la fin de son mandat, elle n'a pas été suivie d'effet tant en raison du caractère plus conservateur de ses successeurs qu'en raison du manque de ressources pour le faire à l'époque.

Le point de vue de Francis Gabriel est que, bien que Liddell Hart ait fait ces observations, il n'a pas pleinement apprécié d'autres aspects de la pensée militaire mongole, tels que l'utilisation de la cavalerie légère et lourde, ou l'utilisation de l'infanterie et des tirs préparatoires avant un assaut. Cependant, l'interprétation de Gabriel n'est pas tout à fait exacte, car dans les propres écrits de Liddell Hart après la Seconde Guerre mondiale, il préconisait un retour à des chars plus légers. Il a constaté une tendance parmi les pays de l'OTAN à utiliser des chars lourdement blindés moins mobiles et a appelé à un retour à la mobilité par une augmentation de l'utilisation des chars légers,

tout en maintenant un nombre suffisant de chars lourds pour fournir de la puissance. L'un des facteurs qui l'ont poussé à prendre cette décision est qu'il a noté que les Mongols opéraient plus efficacement lorsqu'ils combinaient la cavalerie légère et lourde plutôt que de déployer un seul type. En effet, il a écrit : « Les facteurs de base et les caractéristiques les plus distinctives dans les opérations de chars sont la vitesse et la flexibilité. Ces deux qualités sont d'une importance plus fondamentale que le blindage du char ». C'était très vrai pour la guerre mongole. De plus, dans son ouvrage classique *Great Captains Unveiled*, Liddell Hart qualifie les Mongols d'inventeurs de la préparation de l'artillerie.

Un autre théoricien militaire britannique, J.F.C. Fuller, considérait également les chars comme des « Mongols » modernes et encourageait l'utilisation de l'artillerie automotrice. Cependant, il a souligné le rôle des avions. Bien qu'ils préconisent l'adoption de tactiques mongoles, les idées de Liddell Hart et de Fuller ne sont pas immédiatement acceptées dans les cercles militaires occidentaux.¹⁰ Plus à l'est, cependant, d'autres font un usage pratique d'idées similaires, mais distinctement différentes.

Blitzkrieg. Le style de guerre connu sous le nom de *Blitzkrieg*, rendu célèbre par la Wehrmacht allemande pendant la Seconde Guerre mondiale, présente des similitudes remarquables avec l'art mongol de la guerre, et ce n'est pas par hasard. L'évolution de la *Blitzkrieg* doit en partie ses origines aux informations obtenues des Soviétiques à la suite du pacte Rapallo de 1923. Elle a émergé de la doctrine opérationnelle du général soviétique Mikhaïl Nikolaïevitch Toukhatchevski (1893-1937), qui mettait l'accent sur « l'emploi de l'aviation avancée de concert avec des colonnes de chars se déplaçant rapidement ». Le point de vue de Toukhatchevski était que la guerre soviétique devait se préoccuper de « la saisie et du maintien de l'offensive sur une longue période de temps ». C'est ce que les stratèges militaires modernes appellent la « bataille en profondeur ». Pendant ce temps, au cours de la même période après la Première Guerre mondiale, les chefs militaires en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis se sont concentrés sur le développement de tactiques et de stratégies visant à forcer l'ennemi à des pourparlers de paix, plutôt qu'à l'écraser. Les méthodes traditionnelles de guerre des steppes étaient familières aux théoriciens militaires des académies russes et soviétiques, et les idées de Liddell Hart sur la façon de combiner les techniques mongoles avec les tactiques modernes des chars avaient également filtré en Union soviétique. En effet, bien qu'ils aient eu des origines indépendantes, les stratégies de Liddell Hart et de Toukhatchevski sont pratiquement identiques et doivent beaucoup au système mongol.

Le concept soviétique de « bataille en profondeur » partage les objectifs des Mongols d'entraver la capacité de l'ennemi à concentrer ses armées et de le forcer à réagir aux mouvements des attaquants plutôt qu'à exécuter ses propres plans offensifs. Ainsi, en 1937, selon Francis Gabriel, les Soviétiques possédaient une armée mongole dans sa doctrine et son sens tactique grâce au travail du maréchal Toukhatchevski et de Mikhaïl Vassilievitch Frounzé (1885-1925) dans l'élaboration de la stratégie de la « bataille en profondeur ». Malheureusement pour les Soviétiques, la même année, Staline purgea la plupart des officiers de l'Armée rouge et exécuta Toukhatchevski. Ainsi, lorsque l'Allemagne lança son invasion, l'Armée rouge était en plein désarroi, les armées de chars de Toukhatchevski – la pièce maîtresse de sa stratégie de « bataille en profondeur » – ayant été démantelées. Servant de soutien d'infanterie plutôt que de force de combat principale, ils ne pouvaient pas faire grand-chose pour arrêter la Wehrmacht pendant la première partie de la Seconde Guerre mondiale.

La *Blitzkrieg* dévastatrice de la Wehrmacht s'appuya sur d'autres influences que celles des Soviétiques. Deux officiers allemands en particulier ont joué un rôle important dans le développement de l'armée allemande et ont ainsi créé une force conçue spécifiquement pour exécuter la *Blitzkrieg*. Le premier d'entre eux était le général Hans von Seeckt, qui a organisé la Reichswehr (l'armée allemande entre la Première Guerre mondiale et la création de la Wehrmacht). L'un des éléments essentiels de sa structure et de sa formation était que les officiers subalternes étaient formés pour assumer rapidement des postes de commandement et remplacer leurs supérieurs en cas de besoin, par exemple s'ils étaient tués, incapables ou retirés du commandement. Ainsi, on s'attendait à ce qu'un major commande effectivement une division si son général mourait. Même

les soldats étaient formés dans des situations de commandement et de leadership afin qu'ils puissent assumer le commandement de leur unité. C'était très similaire à la vision des Mongols sur le commandement et le leadership, bien que ce soit probablement une coïncidence, car un antécédent plus probable était l'adage de Napoléon selon lequel chaque soldat portait un bâton de maréchal dans son sac à dos, ce qui signifiait que n'importe qui dans son armée pouvait accéder au grade le plus élevé.

L'influence mongole dans le système de Seeckt apparaît davantage dans la stratégie opérationnelle de la Reichswehr. Ses écrits de 1921, avant le pacte de Rapallo, déclarent que « ce qui compterait dans les guerres futures, c'était l'utilisation d'armées mobiles relativement petites, mais hautement qualifiées, en coopération avec l'aviation ». Il ne semble pas y avoir de lien direct entre Seeckt et les Mongols, mais il est plutôt arrivé à cette conclusion sur la base de son expérience de la Première Guerre mondiale ainsi qu'en écoutant ses subordonnés à la Reichswehr. En fin de compte, ce qu'il désirait, c'était éviter la guerre statique de la Première Guerre mondiale et, tout comme les Soviétiques, se concentrer sur une mobilité qui faciliterait les opérations qui submergeraient l'ennemi et le forceraient à réagir. De plus, le but de l'attaque était d'anéantir l'ennemi avant qu'il ne puisse contrer l'attaque.

L'un des subordonnés de Seeckt était le général Heinz Guderian. Guderian, comme d'autres commandants de chars allemands, a étudié les travaux de Fuller, Liddell Hart et Martel, qui ont tous mis l'accent sur le char en tant qu'arme offensive soutenue par d'autres unités (qu'il s'agisse d'artillerie, d'infanterie ou de puissance aérienne), et non l'inverse. Guderian, comme Seeckt, croyait que les chars rétabliraient la mobilité de la guerre. Comme nous l'avons vu, Fuller et Liddell Hart ont été grandement influencés par les Mongols, et donc Guderian, au moins indirectement, a porté ces idées dans la Blitzkrieg allemande.

En effet, le concept de guerre de Guderian ressemble beaucoup à une opération mongole. Il croyait que les chars étaient mieux utilisés en masse et pour frapper rapidement, afin qu'ils frappent les défenses de l'ennemi avant que l'ennemi ne puisse intervenir ou se déployer efficacement. Tout comme la pratique mongole d'utiliser des auxiliaires ou des troupes de cerik pour achever les forteresses isolées, Guderian indiqua qu'une fois que les défenses avaient été pénétrées par les panzers, d'autres unités pouvaient effectuer les tâches de nettoyage, en particulier des défenses statiques.

L'influence mongole dans la guerre moderne reste très apparente, bien qu'indirecte. En effet, de nombreux commandants de la guerre d'Irak de 2003 ont peut-être réalisé que leurs actions reflétaient les théories de Liddell Hart, mais probablement pas que leurs racines ultimes remontaient aux Mongols. Compte tenu des capacités de l'armée mongole et de l'habileté de ses généraux, y compris Chinggis Khan lui-même, qui a formulé les principes sous-jacents de l'art mongol de la guerre, il ne serait pas surprenant qu'un commandant militaire moderne, confronté à un dilemme tactique ou stratégique, se pose la question : Que ferait Chinggis ?

Glossaire

Airagh – Terme mongol désignant le lait de jument fermenté, la boisson préférée de la plupart des nomades des steppes. La teneur en alcool était assez faible, bien que des boissons plus puissantes puissent être fabriquées. Voir aussi *kumiss*.

Ajlab – Les Mamelouks royaux (voir *mamelouk*), ou ceux recrutés et formés par le sultan. Voir aussi *mustarawat* ou *julban*.

Alginci (pl. *algincin*) – L'avant-garde et les éclaireurs du *tamma*. Généralement, ils étaient stationnés plus près des villes que la force principale *tamma*.

Amir – Terme arabe pour commandant. La plupart des sources islamiques utilisent ce terme à la place de *noyan*.

Anda – Un frère de sang. La relation entre frères de sang a lié deux hommes pour la vie et a souvent été considérée comme plus forte que les liens familiaux normaux. Au cours du rituel de liaison, les deux hommes ou garçons buvaient un peu de leur sang et échangeaient des cadeaux. L'*anda* *Jamuqa* de Chinggis Khan est devenu son plus grand rival.

Arban (pl. *arbat*) – Une unité militaire de dix hommes ou une unité économique de dix ménages.

Arban-u noyan – Commandant d'un *arban*.

Aurug – Unités créées par Chinggis Khan pour approvisionner son armée. À l'origine, un *aurug* était une unité familiale élargie. Après l'assimilation et la dispersion des tribus conquises, Chinggis Khan créa de nouveaux *aurugs* pour mieux intégrer son état. De plus, l'*aurug* a aidé à répondre aux besoins de l'armée.

Ba'adur – Les braves ou guerriers que les membres du *keshik* devraient s'efforcer d'imiter. On le trouve aussi rendu par *bahadur* et *baatar*.

Balaghci (pl. *balaghcin*) – Membres du *keshik* en charge des portes du palais ou des approches du camp du khan.

Baojun – Terme chinois désignant le corps de catapultes au sein de l'armée mongole. Il n'est pas clair si les Mongols avaient un nom spécifique pour cette partie de leur train de siège.

Baraghun ghar – Aile droite (littéralement « main ouest ») de l'armée mongole. Les Mongols se dressaient généralement face au sud et utilisaient les termes nord, sud, est et ouest pour décrire les directions, plutôt que les plus habituels gauche et droite.

Biceci (pi. *bicecin*) – Ceux qui ont enregistré des annales pour le khan. Souvent un devoir d'un membre du *keshik*. Les *biceci* ont également servi dans les gouvernements civils des provinces, essentiellement en tant que secrétaires.

Bilig – Une maxime ou un dicton de Chinggis Khan. Bien qu'elles ne soient pas officiellement une loi, les maximes de Chinggis Khan avaient un grand poids dans l'esprit des Mongols.

Bombog kharvaa – Le nom mongol moderne d'un exercice d'entraînement similaire à la technique d'entraînement *mamelouke* connue sous le nom de *qabaq*. Le *bombog kharvaa* ou tir à la balle consistait à placer trois balles en cuir sur des poteaux. L'archer à cheval tenta de frapper le premier en avançant dessus, puis le second alors qu'il passait à côté. La dernière balle a été ciblée après que l'archer l'ait dépassée, en utilisant le tir *parthe*.

Borici (pi. *boricin*) – Celui qui cuisinait et servait à boire. Une position très importante dans le *keshik*, car ces hommes avaient un contact étroit avec le khan. Seuls les hommes les plus dignes de confiance seraient nommés *boricine*.

Caracole – Terme militaire moderne désignant un corps de cavaliers avançant et tirant, puis se retirant pendant qu'un autre corps s'avance pour répéter la manœuvre. Cette forme d'attaque nécessitait une pratique régulière pour être effectuée avec succès. Il est surtout connu pour son utilisation dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles par la cavalerie armée de pistolets. La formation mongole *nagur* ou « lac » était très probablement une attaque de *caracole*.

Caragana – Une formation militaire mongole, nommée d’après un arbuste épineux. Le seul problème est que personne ne sait vraiment comment ces formations fonctionnaient. Le caragana a été interprété comme une formation serrée et aussi une formation plus ouverte de touffes.

Cerik – Une force militaire composée de la population sédentaire, utilisée par les Mongols pour tenir garnison à certains endroits. À bien des égards, il reflétait le tamma, qui était composé de nomades.

Chevauchée – Terme militaire utilisé dans l’Europe des XIV^e et XV^e siècles pour décrire une méthode de vie aux dépens de la terre tout en dévastant intentionnellement la région environnante. En plus d’obtenir de la nourriture, les pillards acquéraient également du butin. Un avantage supplémentaire pourrait inclure d’attirer l’ennemi hors de ses forteresses, évitant ainsi de longs sièges.

Ch’i-tan chün – Terme chinois désignant le cerik Khitan.

Daraci (pl. *daracin*) – Membre du keshik en charge du vin et autres boissons alcoolisées. Une position d’importance, compte tenu de la grande consommation de boissons alcoolisées (en particulier de kumiss) lors des fonctions de la cour.

Daruqaci (pl. *daruqacin*) – Un gouverneur affecté à une ville ou à un district, qui aurait également une certaine autorité militaire sur un petit corps de troupes. Le daruqaci pouvait être un Mongol, souvent du keshik, ou un fonctionnaire local. (Équivalent persan : shahna.) La steppe de Kiptchak, qui dominait une grande partie de la Russie méridionale et de l’Ukraine modernes et s’étendait jusqu’au Kazakhstan, couvrant approximativement la région des montagnes des Carpates au nord de la mer d’Aral. C’était la patrie des Turcs Kiptchak, un groupe nomade conquis par les Mongols. Il fut par la suite le noyau du khanat de Jochid Ulus ou Horde d’Or.

Deel ou *degel* - Le manteau de steppe traditionnel jusqu’aux genoux qui se ferme sur un côté. Il pouvait être traité pour le rendre quelque peu imperméable et était souvent doublé pour protéger son porteur contre le froid.

Dörben külü’üt – Voir külü’üd.

Dörben noqas – Les « Quatre Chiens » de Chinggis Khan, composé de quatre de ses généraux les plus talentueux : Jebe, Sübedei, Jelme et Qubilai. Les dörben noqas et leurs unités servaient de brigade d’élite connue pour sa poursuite tenace des adversaires en fuite.

Druzhina – Les compagnons et les serviteurs d’un prince de la Rus’. Ils formaient le noyau de l’armée du prince et combattaient généralement en tant que cavalerie lourde.

Faris – Terme arabe désignant un cavalier ou quelqu’un qui avait une connaissance de la funsiyya, les arts de l’équitation, du tir à l’arc, de l’escrime et du maniement d’une lance à cheval. Ghulam – Terme persan pour esclave. Terme général utilisé pour désigner les esclaves domestiques ainsi que les esclaves militaires. Voir aussi Mamelouk.

Güregen – Un gendre de Chinggis Khan. C’était un titre très prestigieux. Il a ensuite été utilisé par tout non-Chinggisid qui a épousé une femme Chinggiside.

Halqa – Cavalerie non-mamelouke dans les armées du sultanat mamelouk.

Han – Chinois ethniques. Au XIII^e siècle, ce qui est aujourd’hui la Chine moderne se composait de plusieurs groupes ethniques, comme c’est le cas aujourd’hui. Cependant, elle a souvent été gouvernée par des dynasties non-Han.

Hei Chün – « Armée noire », comme on appelait les troupes Han d’avant 1235. Dans la culture nomade mongole et des steppes, la couleur noire a la signification symbolique de « roturier » ou de « subordonné ».

Hoy-in Irgen – Littéralement « le peuple de la forêt », qui vivait dans les zones boisées autour du lac Baïkal, au nord des steppes mongoles et à l’ouest de la vallée de la rivière Yenesei. Les tribus comprenaient les Oyirad, les Buriyad et les Kirghiz. Ils se soumirent aux Mongols en 1207-1208 mais se rebellèrent en 1218.

Hsin Chün – « Nouvelle armée » en chinois. Ce cerik est le résultat des conscriptions de 1236 et 1241 qui ont porté le Hei Chün à plus de 95 000 hommes et ont conduit à sa réorganisation en tant que Hsin Chün.

Iqta – Terme arabe désignant une concession de terre. Contrairement à un fief européen, le bénéficiaire d'une iqta n'était pas propriétaire de la terre ni ne contrôlait les personnes qui la travaillaient, mais recevait seulement des revenus de la subvention. C'était une pratique assez courante dans le monde islamique. Voir aussi timar.

Jadaci (pl. *jadacin*) – Un chaman spécialisé dans la magie météorologique. Il a utilisé des pierres spéciales pour tenter d'invoquer des tempêtes au cours de la bataille.

Jaghun (pl. *jaghut*) – Une unité militaire de 100 hommes, comprenant dix arbat, ou une unité économique de 100 ménages.

Jaghun-u noyan – Commandant d'un jaghun.

Jarlighci (pl. *jarlighcin*) – Celui qui a écrit des décrets sacrés ou les lois mandatées par Chinggis Khan ou d'autres khans. Souvent, il s'agit d'un poste supplémentaire occupé par un membre du keshik.

Je'ün ghar – Aile gauche (littéralement « main orientale ») de l'armée mongole. Les Mongols se dressaient généralement face au sud et utilisaient les termes nord, sud, est et ouest pour décrire les directions, plutôt que les plus habituels gauche et droite.

Julban – Les Mamelouks royaux (voir Mamelouk), ou ceux recrutés et formés par le Sultan. Voir aussi mustarawat ou ajlab.

Jurched – L'ethnie de la dynastie Jin qui a régné sur le nord de la Chine et la Mandchourie de 1125 à 1234. Les Jurched étaient d'origine mandchoue et semi-nomades avant d'être assimilés à la culture chinoise. Beaucoup ont été recrutés dans les armées mongoles, où ils ont souvent servi dans leurs propres formations.

Kebte'ül – Les gardes de nuit du keshik. À l'origine, il se composait de 80 hommes, mais il a progressivement augmenté jusqu'à 1 000.

Keshik – Le garde du corps du khan. Composé de 10 000 hommes répartis en trois unités distinctes de gardes de jour (*turqa'ud*), de gardes de nuit (*kebte'ül*) et de porteurs de carquois (*qorcin*).

Keshikten – Membres du keshik.

Khittans – Un peuple qui a régné à une époque sur le nord de la Chine et une grande partie de la Mongolie sous le nom de dynastie Liao (945-1125). Après avoir été renversé par les Jurched, un groupe établit un nouveau royaume en Asie centrale connu sous le nom de Kara Khitai. Les Khitans étaient ethniquement et linguistiquement similaires aux Mongols. Beaucoup ont servi non seulement dans l'armée mongole principale, mais aussi dans les armées spéciales de Khitan.

Köldölci – Voir *üldüci*.

Külü'üd – Les quatre héros de Chinggis Khan. Il s'agissait de quatre compagnons de Chinggis Khan qui sont devenus ses généraux les plus fiables pendant les guerres en Mongolie. Il s'agissait de Boroghul, Bo'orchu, Muqali et Chila'un.

Kumiss – Terme turc désignant le lait de jument fermenté. Légèrement alcoolisé et la boisson préférée de la plupart des Mongols.

Laager – Un fort construit en formant des chariots en cercle. Généralement, les chariots étaient également enchaînés pour empêcher leur enlèvement. Les Hongrois avaient tendance à utiliser des laagers en campagne.

Li – Une unité de mesure chinoise. Bien que sa taille exacte ait varié au cours de l'histoire, le li est resté proche d'un demi-kilomètre, ou quart de mile.

Mamelouk – Un esclave-soldat dans le monde islamique. La majorité étaient des Turcs pris de la steppe. Après l'achat, leurs maîtres les ont fait former pour qu'ils soient faris. Dans le processus, ils se sont convertis à l'islam et ont ensuite été affranchis. Les Mamelouks étaient les guerriers d'élite du monde islamique. En 1250, ils prirent le contrôle de l'Égypte et vainquirent les Mongols à Ayn Jalut en 1260, étendant ainsi le sultanat mamelouk à la Syrie.

Meng-ku chün – Terme chinois désignant l'armée régulière mongole, par opposition à un tamma.

Minqan (pl. *minqat*) – Une unité militaire de 1 000 hommes ou une unité économique de 1 000 ménages. Le minqan était l'unité tactique et stratégique essentielle de l'armée mongole.

Minqan-u noyan – Commandant d'un minqan.

Moira – Une unité militaire byzantine. Une moira se composait de trois tagmas ou plus, qui étaient des unités de 200 à 400 cavaliers.

Morinci (pl. *morincin*) – Membre du keshik en charge des chariots et des chevaux impériaux. Voir aussi ula'aci.

Mustakhdamun – Mamelouks qu'un sultan a acquis d'autres maîtres, y compris ceux du sultan précédent et des émirs décédés ou renvoyés. Voir émir et mamelouk.

Mustarawat – Les Mamelouks royaux (voir Mamelouks), ou ceux recrutés et formés par le sultan. Voir aussi ajlab, ou julban.

Nagur – Littéralement « lac », une formation militaire mongole. Il a été interprété comme une formation ouverte, mais aussi comme une attaque par vagues, comme la caracole.

Nasij – Un tissu de brocart d'or très demandé par l'élite mongole. Des ouvriers textiles qualifiés étaient souvent envoyés dans des centres de production pour le tisser.

Nerge – Une technique de chasse utilisée par les Mongols qui est également devenue une technique d'entraînement et une pratique tactique et stratégique courante. Dans le nerge, les Mongols se déployaient sur plusieurs kilomètres, formant un cercle. Puis ils se rapprochaient et resserraient progressivement le cercle, piégeant leurs proies dans un cercle d'hommes et de chevaux.

Noyan (pl. *noyad*) – Seigneur ou commandant. Ce titre faisait initialement référence à un commandant militaire, mais finit par désigner également des membres de la noblesse, généralement non issus de la famille Chinggiside. Les nobles noyad étaient généralement commandants de tümen.

Nü-chih chün – Termes chinois pour le cerik Jurched.

Orda ou *ordu* – Un terme mongol et turc faisant référence au camp d'un prince ou d'un général. Il a également servi de racine au mot anglais « horde ».

Örlüg – Maréchal d'une armée. Ce terme était généralement appliqué à neuf compagnons spécifiques de Chinggis Khan, les yisün örlüg. Il s'agissait de Muqali, Bo'orchu, Boroghul, Chila'un, Jebe, Qubilai, Jelme, Sübedei et Shiqi Qutuqtu.

Ortaq – Un marchand. Les marchands, généralement musulmans, pouvaient exercer et exerçaient souvent une influence considérable au sein de l'Empire mongol. Comme les Mongols soutenaient fortement le commerce, ce n'est pas surprenant. En retour, les ortaqs fournissaient souvent des renseignements aux généraux mongols sur les régions qu'ils traversaient. Ils étaient également appréciés pour leurs talents administratifs et fiscaux. Malheureusement, une grande partie de la corruption administrative constatée pendant les régence de Töregene et d'Oghal-Qaimish était due à l'avarice des ortaqs placés à des postes de collecte d'impôts. Möngke Khan a extirpé la plupart de ces individus.

Tir parthe – Fait référence à un archer à cheval qui se retourne sur sa selle alors qu'il bat en retraite et tire à reculons sur l'ennemi. Les Parthes vainquirent l'armée romaine de Crassus à Carrhes en 53 av. J.-C.

Qabaq – Terme arabe pour une gourde. C'est aussi le nom d'un exercice de tir à l'arc mamelouk dans lequel unealebasse était fixée à un poteau et des archers à cheval tiraient dessus pendant qu'ils passaient devant. Les poteaux étaient généralement placés en ligne et à différentes hauteurs pour défier l'archer sous divers angles et situations. Des exercices d'entraînement similaires ont été menés dans la steppe sous le nom de bombog kharvaa.

Qadi – Un juge de la loi religieuse dans le monde islamique. Généralement, le cadi était nommé par le gouvernement.

Qamuq Monggol Ulus – Le nom du nouvel État ou nation de Chinggis Khan suite à son unification des steppes de Mongolie. Le nom signifie l'ensemble ou la totalité de la nation mongole. Il comprenait toutes les différentes tribus de Mongolie, y compris les groupes turcs, mais il n'y avait plus leurs chefs tribaux d'origine. Ses dirigeants tribaux se concentraient sur Chinggis Khan, sa famille et ses commandants militaires. Il est finalement devenu connu sous le nom de Yeke Monggol Ulus ou Grand État mongol.

Qighaj – Exercice militaire arabe, également connu sous le nom de *qipaj*. C'était similaire au *qabaq*, mais le cavalier tirait vers le bas sur une cible alors qu'il passait, se levant souvent sur ses étriers pour lui donner un meilleur point de vue.

Qipaj – Voir *qighaj*.

Qol – Centre ou pivot, que l'on trouve également rendu par *ghol*. Fait référence au centre de l'armée.

Qoninci (pl. *qonincin*) – Celui qui gardait les moutons. Les membres du *keshik* accomplissaient également cette tâche en servant de bergers pour les troupeaux impériaux.

Qorci (pl. *qorcin*) – Un porteur de carquois ou un archer dans le *keshik*. Le *qorcin* comptait 1 000 hommes et était l'une des trois principales divisions de la garde du corps du khan.

Qulaghanci (pl. *qulaghancin*) – Hommes qui ont capturé des voleurs et semblent avoir agi en tant que policiers. Des membres du *keshik* ont également servi à ce titre.

Qurci (pl. *qurcin*) – Quelqu'un qui jouait de la musique. Souvent une position au sein du *keshik*. À ne pas confondre avec les *qorci*.

Quriltai – Une assemblée de dirigeants mongols, y compris des commandants de la noblesse et de l'armée, où ils discutaient des questions de l'État, éalisaient de nouveaux dirigeants, désignaient des commandants et discutaient des plans d'invasion.

Qurut – Une ration mongole et un aliment de base de leur alimentation. Généralement un lait en poudre ou une pâte à base de lait. Il était reconstitué dans de l'eau bouillante ou dans des outres placées sur la selle du cheval, le mouvement naturel du cheval mélangeant le *qurut* avec l'eau.

Shahna – Voir *daruqaci*.

Siba'uci ou *siba'ucin* – Fauconnier. Souvent l'une des tâches supplémentaires d'un membre du *keshik*.

Siyah (pl. *siyat*) – Une pièce d'extrémité rigide sur la pointe d'un arc composite. Ceux-ci agissaient comme des leviers afin que l'arc puisse être tiré avec moins de poids, fonctionnant de la même manière que le système de poulie moderne utilisé dans les arcs à poulies.

Smerdy – La milice d'une ville russe.

Sügürçi (pl. *sügürčin*) – Membre du *keshik* en charge des vêtements à usage impérial.

Tamma – Une force militaire d'unités sélectionnées envoyées pour contrôler les frontières entre la steppe et les terres sédentaires. On s'attendait également à ce qu'il étende le contrôle et l'influence mongols sur le territoire entourant ses camps.

Tammaci (pl. *tammacin*) – Membre d'un *tamma*. Le terme pourrait désigner non seulement les soldats composant un *tamma*, mais aussi son commandant.

Tan-ma-ch'ih chün – Terme chinois désignant l'armée *tammaci*.

Temeci (pl. *temecin*) – Celui qui gardait les chameaux. Les membres du *keshik* accomplissaient également cette tâche en s'occupant des troupeaux impériaux.

Timar – Une concession de terre dans le monde islamique, généralement attribuée à un guerrier au lieu d'un salaire. Contrairement à un fief européen, le bénéficiaire d'un *timar* ne jouissait pas de la propriété de la terre ni ne contrôlait les personnes qui la travaillaient, mais recevait seulement des revenus de la subvention. C'était une pratique assez courante dans le monde islamique. Voir aussi *iqta*.

Töb – Centre. Généralement utilisé pour désigner le centre de l'armée.

Tümen (pl. *tümet*) – Une unité militaire de 10 000 hommes ou une unité économique de 10 000 ménages.

Tümen-ü noyan – Commandant d'un *tümen*.

Tuq – étendard ou bannière mongole, généralement un tambour et neuf prèles au sommet d'un poteau. Celle-ci était généralement érigée à l'extérieur de la tente du khan et montrait l'état de l'époque : en temps de paix, les prèles étaient blanches, mais en temps de guerre, elles étaient noires.

Turqa'ut – Les gardes de jour dans le *keshik*. Passe de 70 à 8 000 hommes.

Ughurgh-a – Un lasso de poteau utilisé par les nomades mongols. Le lasso était attaché à une longue tige qui permettait de contrôler et de diriger l'animal au lasso. Il n'est pas certain qu'il ait été utilisé en temps de guerre.

Ula'aci – Membre du keshik en charge des chariots et des chevaux impériaux. Voir aussi morinci.

Üldüci – Membre du keshik qui assistait l'empereur avec son épée et son arc. On le trouve aussi rendu par köldölci.

Ulus (pl. *ulsyn*) – Terme mongol généralement utilisé pour désigner un État, une nation, des possessions ou un patrimoine. L'Empire mongol était souvent appelé le Yeke Monggol Ulus ou Grand État ou Nation Mongole. Après l'éclatement de l'empire, il s'est divisé en quatre ulsyn distincts, composés des Grands Khans en Chine et au Tibet ; les Chaghatayid en Asie centrale ; le Jochide en Russie et les steppes méridionales de l'Eurasie, s'étendant jusqu'au Kazakhstan moderne ; et l'Il-Khanid, qui s'étend de l'Afghanistan et de l'Amou-Daria à l'Euphrate et à la Turquie moderne.

Wadifiyya – Réfugiés mongols qui ont trouvé refuge dans le sultanat mamelouk. Typiquement, ils avaient déserté l'État d'Il-Khanide. Ils servaient souvent de forces halqa pour les Mamelouks.

Wazir – Un terme arabe faisant référence au chambellan d'un calife ou d'un sultan. Le wazir s'occupait souvent des affaires quotidiennes de l'État. Dans certains cas, il était le pouvoir derrière le trône. On le trouve souvent rendu par « vizir ».

Yam – Une station postale mongole. Ceux-ci étaient placés à des intervalles de 20 à 30 milles pour fournir aux messagers et aux dignitaires des chevaux de rechange, de la nourriture et un abri.

Yamci – Une personne qui a maintenu le yam.

Yasa – Les ordonnances de Chinggis Khan. Beaucoup de ces lois étaient coutumières tandis que le reste a été développé par Chinggis Khan et plus tard par les khans. Ils étaient maintenus et appliqués par les jarlighcin, qui venaient souvent du keshik.

Yisun örlüg – Les Neuf Paladins, un terme appliqué à neuf compagnons de Chinggis Khan : Muqali, Bo'orchu, Boroghul, Chila'un, Jebe, Qubilai, Jelme, Sübedei et Shigi-Qutuqtu.